



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







HISTOIRE
ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE
D'U
THÉÂTRE ITALIEN.
TOME SECOND.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
100 N. 4TH ST.
NEW YORK
1900

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales
Pièces, & un Catalogue de toutes celles
tant Italiennes que Françaises, données
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus
curieuses & les Notices les plus intéres-
santes de la vie & des talens des Auteurs
& Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME SECOND.



A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine;

M^e DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

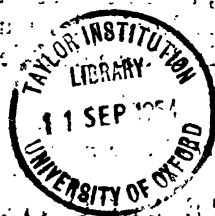
THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY



THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY



HISTOIRE

DU

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

BELPHEGOR.

*Comédie-Ballet en trois actes, terminée
par des divertissemens, 24 Août 1721.*

TRIVELIN, *seul.*

DIEUX inexorables, je vous ai imploré tous, les uns après les autres ! Diable emporte si aucun s'est tenu de sa place ; tous les sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles ; tout l'encens que j'ai brûlé dans le Temple de l'Amour s'en est allé en fumée : il n'y a pas jusqu'à Vulcain qui a refusé de me

Tome II,

A

Histoire
mettre dans la Confrérie, grace qu'il accorde à ceux qui la demandent, & même à ceux qui ne la demandent pas. Jacquet épouse aujourd'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amusée deux ans du doux son de mandette; il l'a charmée dans un moment avec son flageolet.

Colette arrive, & lui dit que c'est par amitié qu'elle ne l'épouse pas, parce qu'une Bohémienne lui a assuré que son premier mari mourrait; & elle tâche de le consoler, en lui promettant qu'elle l'épousera aussitôt qu'elle sera veuve.

TRIVELIN.

Oui, mais je t'avertis que si tu épouses Jacquet, j'en ferai si chagrin, que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah! Si je savais cela, je t'épouserais le premier.

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant envie d'être veuve que d'être mariée.

Il veut courir les hasards de la prédiction; mais Colette ne veut pas. Jacquet arrive & la gronde de ce qu'il la

du Théâtre Italien.

trouve avec Trivelin ; Trivelin se réjouit au contraire de ce que son Rival est jaloux, & prétend qu'il aura raison de l'être.

JACQUET.

Est-ce que je ne puis pas être jaloux sans sujet ?

TRIVELIN.

Cela est bien rare.

JACQUET.

Et si je veux l'être sans raison.

TRIVELIN.

La raison vient avec le tems.

JACQUET.

J'entens avoir ma femme à moi seul.

TRIVELIN.

Tes intentions sont fort bonnes.

COLETTE.

Va, va, Jacquet, je te réponds de tout.

JACQUET.

D'abord que Colette m'en répond, je compte là-dessus ; une honnête femme n'a que la parole.

A ij

Histoire
TRIVELIN. Qui, mais elle n'est plus obligée de la tenir, quand elle veut cesser de l'être.

JACQUE T.
Tout ce que tu dis est pour me faire enrager ; mais cela ne m'empêchera pas de songer à ma nœce.

TRIVELIN.
Va songer à ta nœce, & moi je songerai au lendemain. (*seul*) Quelque mine que je fasse, je suis au désespoir ; & je crois que je me donnerais volontiers au Diable, pour empêcher ce mariage.

Belphégor paraît, prie Trivelin de le cacher quelque part, parce qu'il est poursuivi par la femme & les créanciers. Il lui promet de lui faire sa fortune, ce qui étonne Trivelin, de la part d'un homme qui n'a pas le sou ; mais Belphégor lui apprend qui il est, le sujet de sa mission sur la terre, & tous les malheurs qui ont suivi son mariage ; Trivelin le cache, & les Sergens arrivent. Ils lui demandent s'il n'a pas vu l'homme qu'ils poursuivent, Trivelin leur fait des réponses faugrenues ; ils

du Théâtre Italien.

le menacent, il continue à se moquer d'eux, & voyant qu'ils n'en peuvent tirer parti, ils lui offrent quelques piéces d'or, qu'il empoche après s'être encore moqué d'eux, en leur donnant de faux renseignemens.

Belphegor sort de sa cachette, remercie Trivelin du service qu'il lui a rendu, & lui promet de lui faire épouser Colette. Trivelin a de la peine à le croire, & lui demande comment il s'y prendra puisqu'on entend déjà les violons. Belphegor répond qu'il a envoyé Arlequin, son Valet, aux Enfers, pour demander à Pluton la permission d'être invifible.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers, il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

Après quelques épigrammes contre les Financiers, que l'on détestait alors; Belphegor promet à Trivelin de l'enrichir, aux dépens de M. Turcaret, celui de ses créanciers qui le persécute le plus.

A 111

On entend les Payfans qui s'avancent & qui chantent en chœur.

Le CHŒUR.

Vive Jacquet, vive Colette,

Et vive Colette & Jacquet.

Un BERGER.

Colette, quitte ta mulette,

Pour écouter le flageolet ;

Jacquet déniche la Fauvette

Qu'un autre attend au trébuchet.

Il s'élève une tempête & le tonnerre gronde ; un Lutin paraît en l'air & chante :

Contre un injuste Hymen le destin se déclare ;

La vigne va périr dans cet orage affreux,

Si dans ce jour Trivelin n'est heureux ;

Qu'à lui donner la main, Colette se prépare.

JACQUET.

J'aime mieux ne boire que de l'eau,
que d'abandonner Colette.

Le MAGISTRE.

Buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons point boire nous ;
je donne ma fille à Trivelin.

JACQUET.

Y consens-tu Colette ?

COLETTE.

Il le faut bien ; tout ce que je puis faire pour toi , c'est de t'épouser quand je serai veuve.

JACQUET.

Sur ce pied-là je me console , & je ne désespere pas de t'épouser même avant la mort de Trivelin.

TRIVELIN.

Oh ! je ne crains rien , je ne suis pas jaloux comme toi.

L'acte finit par des danses & par un Vaudeville dont voici quelques couplets.

COLETTE.

Jacquet , quoiqu'un autre ait ma foi ,

Laisse-moi faire , laisse ;

Je me reprocherais sans cesse

Que quelqu'Amant fut mort pour moi ,

Faute d'un certain je ne sais qu'est-ce ,

Faute d'un certain je ne sais quoi.



La beauté ne saurait de soi

Attirer ma tendresse ;

A iv



Histoire

L'esprit & la délicatesse

Peuvent encore moins sur moi ;

Il faut un certain , &c.

✱

Pour attirer la dupe à soi ;

Iris fait la tigresse ;

Montrer d'abord trop de tendresse ;

C'est faire mal valoir l'emploi ;

Il faut un certain , &c.



En vain tu voudrais tout pour toi ;

Importune sagesse ;

Quand l'amour de ses traits nous blesse ,

L'occasion enfreint ta loi ;

On cède à certain je ne fais qu'est-ce ,

On cède à certain je ne fais quoi.

Le second acte se passe aux Enfers.
Arlequin en y arrivant, crie gare le
pot au noir ; bon soir M. Pluton, car
il serait inutile de vous souhaiter le bon
jour, il n'y en a pas chez vous. . . .
Le Diable vous emporte de bon cœur,
vous devriez bien faire allumer les lan-
ternes dans votre Empire ; je n'ai jamais
vu d'Enfer si mal policé ; ce n'est pour-
tant pas manque que vous n'ayez ici
nombre de Commissaires. J'ai pensé
cent fois me rompre le cou, je me suis

du Théâtre Italien.

en entrant donné du nez contre l'ame
d'un Procureur, qui étoit dure comme
une enclume, & sans vos Furies qui
ont eu la charité de m'éclairer un bout
de chemin avec leur flambeau, je ne
serais arrivé de trois heures.

Il explique ensuite à Pluton, com-
ment il a enivré Caron avec deux
bouteilles de vin de Champagne qu'il a
trouvées meilleures que les eaux du Stix,
& comment il a amusé Cerbere avec
une petite chienne qui est amoureuse
comme une chatte. Pluton lui demande
pourquoi il ne s'est pas dépouillé de son
corps pour parvenir plus facilement au
sombre Empire.

ARLEQUIN.

C'est ce qu'un Médecin de mes amis
m'avait conseillé, mais je n'ai jamais
pu m'y résoudre. Il s'acquitte en-
suite de sa commission, apprend à Pla-
ton les détails de Belphegor & les
tourmens que sa femme lui a fait éprou-
ver. La scène qui suit est fort plaisante
entre Arlequin, Pluton, & Proserpine
qui intercede en faveur de son sexe. Ar-
lequin après les avoir quittés, rencontre
l'ombre de Violette sa femme.

A V

ARLEQUIN.

Il faut que ce soit elle, car je sens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE DE VIOLETTE.

C'est sûrement Arlequin mon mari, car mon ame est agitée d'une manière. Mais il faut filer doux, & comme il est dans les bonnes grâces de Proserpine, tâcher qu'il lui demande la permission de m'enmener; je ne serais pas fâchée de revoir la lumière, quand ce ne serait que pour la faire enrager. (s'adressant à Arlequin) C'est donc toi mon cher Arlequin? Je ne doute pas que tu ne viennes ici demander ta femme à Pluton. . . . Est tu venu seul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'aurait voulu tenir compagnie; supposé que je fusse venu aux Enfers pour y chercher ma femme, ce n'aurait pas été à coup sûr les maris veufs du pays d'où je viens; oui, ma mie, je suis venu très-seul, & m'en retournerai de même.

L'OMBRE DE VIOLETTE.

Quoi! mon cher petit mari, tu au-

rais la cruauté de me laisser ici où je
m'ennuie à la mort? . . . Toi qui peux
tout auprès de Proserpine.

ARLEQUIN.

Eh bien, pour vous procurer de
l'emploi dans ce pays-ci, je prierai le
Seigneur Pluton, de créer en votre fa-
veur une quatrième charge de furie.
(L'ombre de Violette lui ôte sa batte
& le frappe). Eh! là, là, dit son mari,
vous croyez être encore envie. Proser-
pine accourt à ses cris, & demande
quel est ce bruit.

ARLEQUIN.

C'est l'ombre de ma femme qui fait
le Diable à quatre; elle voulait que je
vous priasse de la laisser retourner avec
moi dans l'autre monde; mais je vous
prie au contraire de la garder bien soi-
gneusement, c'est un trésor pour les
Enfers qu'une femme de son humeur,
elle servira à tourmenter les Damnés.

ARLEQUIN, se plaignant.

Elle m'a étrillé de la bonne sorte;
& je m'en sentirai long-tems.

Avj

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer
qu'elle vous a fait du mal? Avez-vous
oublié que ce n'est qu'une ombre?

ARLEQUIN, *riant.*

C'est vrai, je n'y songeais pas; par-
bleu il faut que je sois bien fou en ef-
fet, de croire que cette ombre m'ait
pu faire du mal, parce que j'en ressens;
ce n'est que mon bâton qui par mal-
heur s'est trouvé un corps, & des plus
durs.

L'acte finit, par un divertissement
d'Ombres, qui chantent les couplets
suivans.

L'OMBRE D'UNE PUCELLE.

Je suis une Ombre du vieux temps,
Qui fut jadis aimable & belle,
Rébattaix toujours mes Amans,
Je suis enfin morte pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans !
Si des Dieux la bonté suprême
Me rappellait de mon tombeau,
En ferais-je encore de même,
Diable-zot !

L'OMBRE D'UN AVARE.

Je suis l'ombre d'un vieux Crésus
Qui me plaignais le nécessaire ;
Jamais-écus sur écus
Pour faire un neveu légataire ,
Qui joue & fonds & revenus.
Si je repassais l'Onde noire ,
Mourrais-je auprès de mon magot
Faute de manger & de boire ,
Diable-zot ?

L'OMBRE D'UNE FEMME**MARIÉE.**

Je suis l'ombre d'une beauté ,
Femme d'un vieux jaloux sans bornes ;
Il était brutal , emporté ,
Son front méritait bien des cornes ,
Pourtant il n'en a pas porté !
Si j'avais eue la puissance ,
Echapperait-il d'être sot ?
Aurais-je autant de patience
Diable-zot ?

L'OMBRE D'UN COQU.

Vous voyez l'ombre d'un Coqu ,
Qui fut toujours d'humeur jalouse ;
Je méprisai le revenu
De la beauté de mon épouse ,
Et fus gueux tant que j'ai vécu

Mais à présent que c'est la mode,
 Que l'Epoux partage au gâteau,
 Voudrais-je n'être pas commodé ?
 Diable-zot.

L'OMBRE D'UNE VEUVE.

Aux Ombres, s'il était permis
 De prendre là-haut leur volée,
 Combien de morts seraient surpris
 De voir leurs Veuves consolés
 Par leurs Clercs ou par leurs Commis ?
 Près d'un mourant on se désole,
 Jurant de le suivre au tombeau ;
 Après la mort tient-on parole ?
 Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour
 A Belphegor chanter sa gamme !
 Quoi ! m'envoyer dans ce séjour,
 Pour m'y faire trouver ma femme !
 C'est me jouer un vilain tour.
 Lorsque là-haut il fut la sienne,
 Pourrait-il me croire assez sot,
 Pour tirer d'ici bas la mienne ?
 Diable-zot.

Le théâtre représente un Jardin illuminé, où M. Turcaret se prépare à

Donner le bâf. Arlequin paraît en l'air, monté fur un monstre qui jette du feu par les narines.

Là, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre; prenons garde aux ornières, (*il descend*) voilà un animal si fatigué, qu'il ne bat plus que d'une aîle. Hô! Valets, Servantes, est-ce qu'il n'y a ici perfonne pour mener mon cheval à l'écurie? Mais le drôle a déjà pris fon parti & s'en retourne aux Enfers au grand galop; (*le monstre s'envole*) mes baife-mains à Madame Proserpine. Il rend compte à Belphegor de fa commiffion, & lui dit que Pluton l'attend le lendemain à dîner avec un Greffier à la daube & une accolade de témoins du Mans. Il lui apporte la permiffion d'être invifible, & dit que Proserpine lui a fait don du pouvoir de dire la bonne aventure. Trivelin le prie de lui dire la fienne, & Arlequin en lui regardant dans la main, lui dit: hier garçon, voilà le paffé; aujourd'hui marié, voilà le préfent; demain cocu, voilà le futur. Trivelin paraît mécontent; mais Belphegor lui dit: qu'il vaut encore mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueufe com-

me la fiemme. Il leur dit ensuite d'aller se déguiser en Bohémiens, qu'il va entrer dans le corps de M. Turcaret, chez lequel on va donner bal, & qu'il en sortira une fois seulement à la prière de Trivelin, ce qui lui procurera une bonne somme d'argent.

Le bal commence, plusieurs Masques entrent en dansant, Arlequin & Trivelin déguisés se joignent à eux, & Arlequin chante :

Au bruit de nos tambours & de nos castagnettes,

Accourez, Amans curieux.

Si sur la foi de nos fornettes

Vous croyez devenir heureux,

Déjà vous l'êtes.

On vient apprendre que M. Turcaret est devenu fou, & qu'il ne parle plus qu'en chantant. Il artiste en effet, & chante :

C'est un plaisir pour mes semblables

De voir les autres misérables ;

Ils ne s'embarassent que d'eux.

En moi la pitié ne peut naître,

Si tout le monde étoit heureux.

Quel plaisir aurais-je de l'être ?

M^{de}. TURCARET.

Ah ! Messieurs, on dit que mon mari est possédé d'un Lutin.

Le DOCTEUR.

Il n'est que trop véritable.

M^{de}. TURCARET.

Et où est-il ce Lutin ? que je lui arrache les yeux.

Le DOCTEUR.

Il est dans le corps de votre mari.

M^{de}. TURCARET.

Oh ! je l'en ferai bien sortir à coup de bâton.

ARLEQUIN.

Je vais me charger de ce soin. (*Il frappe sur le dos de Turcaret & sur celui du Docteur*).

Le DOCTEUR.

Et vous me frappez aussi !

ARLEQUIN.

C'est que je voulais toucher le Diable par bricolle.

Le Docteur dit que cela n'est pas nécessaire, qu'il va le conjurer ; mais

Belphegor tient bon, & dit en chantant, par la bouche de Turcaret, qu'il ne sortira que moyennant grosse somme. Le Docteur continue ses exorcismes; mais inutilement. Trivelin dit qu'il a seul le pouvoir de chasser ce Lutin, & demande cent mille écus. Madame Turcaret dit qu'elle aime mieux que le Diable emporte son mari. Le Docteur lui représente que M. Turcaret aurait été plus humain en pareil cas. Madame Turcaret prétend le contraire, c'est ce qu'il est facile de voir, ajoute Trivelin. Je vais faire passer le Lutin dans le corps de Madame; mais quand il y sera une fois, il me faudra le double. Madame Turcaret effrayée, promet les cent mille écus; mais elle voudrait auparavant être assurée du pouvoir de Trivelin. Pour lui en donner des preuves, il fait paraître à l'instant le théâtre tout en feu, & les ifs du jardin poussent des gerbes d'artifice. Madame Turcaret qui craint que le feu ne prenne à sa maison, court chercher les cent mille écus. Les Sergens arrivent & reconnaissent Trivelin pour le Payfan qui s'est moqué d'eux, ils le menacent; mais Trivelin après avoir reçu la somme de Madame Turcaret,

Fait sortir le Diable du corps de M. Turcaret, & le fait entrer dans celui d'un Sergent. Belphegor lui annonce que c'est pour la dernière fois qu'il lui obéira.

Le SERGENT.

Ah ! je sens des douleurs effroyables.

Un second SERGENT.

Quest-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor ; & comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils se battent là-dedans à qui restera.

Le second SERGENT.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voyez le grand malheur.

Le second SERGENT.

Le malheur retombera sur toi, car je l'ai bien entendu, ton pouvoir est

fini, & nous t'allons mettre entre les
mains de la Justice, pour te faire brû-
ler comme un Sorcier.

Trivelin conjure Belphegor de sor-
tir, mais inutilement.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien, il est là dans son
creux.

Trivelin s'éloigne quelques instans,
& l'on entend le bruit d'un tambour;
il revient & crie que c'est Madame Ho-
nesta qui cherche par tout son mari.
Belphegor effrayé, se sauve & dit qu'il
aime mieux retourner aux Enfers. Cha-
cun est content, le bal continue, & la
Piece finit par un Vaudeville.

Il n'est qu'un certain tems pour plaire,

Iris, vendez cher aux Amans

Vos beaux ans.

Vers la fin de votre carrière,

Vous payerez à votre tour

A l'amour,

Tous les frais qu'il aura pu faire.

Lorsque dans l'Hymen on s'engage,

Tout plait parce qu'il est nouveau,

C'est le beau,

Mais ~~deux~~ jours après on enrage

Du mauvais marché qu'on a fait,

C'est le laid ;

On n'a plus despoir qu'au veuvage.

Femme trop sage me désole,

Et la vertu fait trop de bruit,

Jour & nuit.

J'aime mieux une jeune folle,

Et si je suis d'être cocu

Convaincu ;

Nombre que je vois m'en console.

Si l'on vous demande à la porte,

Belphegor a-t-il réjoui,

Dites oui,

Si quelqu'un parle d'autre sort,

Et veut par contradiction,

Dire non ;

Dites que le Diable l'emporte.

Cette Pièce est de Legrand Comé-

dien Français. Elle eût dix huit repré-

sentations de suite, & fut très-souvent

reprise pendant plusieurs années. Les

Comédiens voulurent la remettre il y

a huit ans ; mais le Public n'y prit au-

cun goût, ce qui ne prouve que son

inconstance.

LE FLEUVE D'OUBLI.

Comédie en un acte, 12 Septembre

1721.

Le théâtre, représente un bois agréable, au milieu duquel les eaux du fleuve Léthé coulent lentement. Ce Dieu appuyé sur son urne, chante les paroles suivantes.

Comme mes vœux le temps coule sans cesse;

Le passé ne peut revenir,

Perdez-en le souvenir.

Sage vieillesse

Ne comptez point sur l'avenir;

Folle jeunesse

Jouissez du présent qui va bien-tôt finir.

Trivelin, distributeur des eaux, commence par en boire deux rasades pour oublier son ignorance; mais à la seconde, il sent que le fâveur lui monte trop à la tête, il craint qu'il ne l'enivre.

Un Marquis arrive avec une demoiselle insolente, & demande à boire pour oublier qu'il était auparavant petit commis.

TRIVELIN.

Vous n'avez pas besoin d'en boire pour cela, vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

Le MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des aventures terribles; dernièrement ayant maltraité mon cocher, il eut l'insolence de me dire qu'il s'en plaindrait à mon père, qui avait été jadis son camarade.

TRIVELIN.

Votre père était donc un Fiacre?

Le MARQUIS.

Il n'est pas agréable que les gens vous fassent ressouvenir de ces sortes de choses.

TRIVELIN.

De cette façon ce n'est pas vous qui devez boire des eaux de l'oubli, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connaissent.

Le MARQUIS.

Eh! comment pouvoir y parvenir?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avaient bu.

quand ils verront que vous n'avez pas dessein d'en boire, (*Il le congédie.*)

Une femme lui succede, & voudrait oublier les défauts de tous ceux qu'elle connaît. Trivelin lui conseille d'en boire pour oublier les siens. Un ingrat la remplace, & demande à boire des eaux pour oublier un ami qui lui a rendu de grands services. Il justifie son ingratitude par toutes les raisons communes à ses pareils; que son ami pouvait faire davantage, qu'il a peut-être eu ses vœux en l'obligeant, que l'amour propre y a eu beaucoup de part; enfin qu'il n'a pas continué à l'obliger toujours de si bonne grace. Trivelin condamne ces raisons; l'ingrat avoue qu'intérieurement il ne les trouve pas trop bonnes, aussi est-ce pour éteindre ses remords qu'il a recours aux eaux du Fleuve d'Oubli. Trivelin lui en refuse pour ce motif, mais il lui en offre pour oublier son ingratitude; il les accepte & convient après en avoir bu, qu'un ingrat est un monstre à fuir en tous lieux.

Une femme vient au fleuve pour oublier le trop d'amour qu'elle a pour son mari. Trivelin l'assure qu'elle n'a pas besoin de ses eaux; qu'elle n'a qu'à se ressouvenir sans cesse qu'il est son mari,

mari , que toutes les femmes n'ont pas d'autre secret.

Un Apothicaire vient après elle , & Trivelin l'avertit d'avance que ces eaux ne se prennent que par la bouche ; il lui demande ensuite quel est l'usage qu'il en veut faire.

L'APOTHIKAIRE.

Pour oublier une fâcheuse idée qui me tourmente depuis quelque-tems.

TRIVELIN.

Est-ce une idée particulière ?

L'APOTHIKAIRE.

Non , elle est assez générale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore ?

L'APOTHIKAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée - là est plus particulière que vous ne pensez , car le plus grand nombre de ceux qui le font , ne croient pas l'être.

Il lui demande ensuite les raisons qui peuvent lui donner cette idée. L'Apo-

thicaire lui répond qu'il font de tems en tems que le front lui démange ; qu'il rêve souvent être au milieu d'un troupeau de belliers ; enfin que ses enfans ne lui ressemblent point. Trivelin l'assure que ces raisons-là ne sont pas suffisantes, & lui demande celles qu'il a pour les combattre.

L'APOTHIKAIRE.

Ma femme est laide.

TRIVELIN.

Mauvaise raison.

L'APOTHIKAIRE.

Elle ne se soucie pas des hommes.

TRIVELIN.

Quelle preuve en avez-vous ?

L'APOTHIKAIRE.

Elle ne se soucie pas de moi-même, qui suis son mari.

TRIVELIN.

Est-ce que les femmes mettent leur mari au nombre des hommes ?

L'APOTHIKAIRE.

Oh ! voici une bonne raison ; ma

femme me fait confidence de toutes les déclarations d'amour qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Cela ne prouve encore rien; elle peut vous sacrifier tous ceux qu'elle n'aime pas, pour vous donner le change sur ceux qu'elle favorise en secret.

L'APOTHIKAIRE.

Cela est plaisant! toutes les raisons qui pouvaient renverser mon idée, ne font que l'appuyer davantage.

TRIVELIN.

Je puis me tromper, consultez quelqu'un qui soit là-dessus plus habile que moi.

L'APOTHIKAIRE.

C'est ce que j'ai fait aussi, j'ai même consulté des gens du corps.

TRIVELIN.

Du corps des Apothicaires?

L'APOTHIKAIRE.

Non, des cocus.

TRIVELIN.

Et qui, encore?

B ij

L'APOTHIKAIRE.

Mon Procureur.

TRIVELIN.

Vous ne pouviez mieux vous adresser ; & que vous a-t-il répondu ?

L'APOTHIKAIRE.

Qu'il ne croyoit pas l'être lui-même.

TRIVELIN.

Votre Procureur n'a donc pas de grands Clercs ?

L'APOTHIKAIRE.

Pardonnez moi, vraiment.

TRIVELIN.

Il ne fait donc pas la Coutume de Paris ? Que ne vous adressiez-vous à votre Notaire ?

L'APOTHIKAIRE.

Est-ce que les Notaires se connaissent en cocus ?

TRIVELIN.

Hé ! parbleu, c'est chez eux qu'on va signer pour l'être.

L'APOTHIKAIRE.

Enfin, quoi qu'il en soit, je n'ai trouvé que vous qui m'avez parlé juste ; après tout, le cocuage n'est pas une maladie mortelle.

TRIVELIN.

Au contraire, il y a bien des gens qui ne vivent que de cela.

L'APOTHIKAIRE.

Je le mets au nombre de ces maux qui n'obligent pas même à garder la chambre.

TRIVELIN.

Cela est vrai, il n'oblige tout au plus qu'à garder les manteaux ; mais allez boire de nos eaux, ensuite vous irez faire un tour dans le bois, & surtout prenez garde d'accrocher votre tête aux branches ; mais voici un drôle qui m'a l'air de ne pas se moucher du pied.

Un GASCON.

Cadedis, je suis un Cadet de Pen-
nas, qui se fait besoin d'eau.

B iij

TRIVELIN.

Ce n'est pas apparemment pour oublier vos scrupules?

Le GASCON.

Je ne laisse pourtant pas d'en avoir, j'ai grand soif d'oublier & de faire oublier aux autres.

TRIVELIN.

Que voulez-vous oublier, encore?

Le GASCON.

Primò, ma valeur.

TRIVELIN.

Il y a bien des gens qui croient en avoir de reste, & qui ne s'en souviennent pas dans l'occasion.

Le GASCON.

Item, je veux oublier l'art de conter choses persuasives aux Dames, & de les rendre d'abord amoureuses de moi, je n'y saurais fournir.

TRIVELIN.

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos eaux, ferez vous content?

Le GASCON.

Comment content ? Il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! eh pourquoi faire ?

Le GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

Le GASCON.

Une Légion.

TRIVELIN.

Cela me surprend.

Le GASCON.

Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas ; mais qu'on lui prête.

Le GASCON.

La maudite race que les Créanciers ! il semble que ces Belîtres ne fassent crédit que pour avoir le plaisir de demander de l'argent.

B iv

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaisir.

Le GASCON.

Diriez-vous que je hais tant les Créanciers, que je n'ai voulu être créancier de personne; mais venons au fait. Livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monfieur, cela m'est impossible; si tous ceux qui ont des créanciers en prenaient autant, notre fleuve n'y pourrait pas fournir.

Le GASCON.

Oh! sandis, je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'est ce que nous allons voir.

Le GASCON.

Ecoutez, l'ami, songez que je n'ai pas encore oublié ma valeur; cadedis, je jetterai le fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN, au parterre.

Garre l'eau. Oh! parbleu en faveur

de la gasconnade, vous aurez votre affaire.

Le GASCON.

Songez au moins à me faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goûte à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les mortels que nos eaux ont attirés sur ces bords, qui viennent se réjouir dans l'espoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

VAUDEVILLE.

Un PAISAN.

Ma Maîtresse infidelle

Aime le grand Colas, ha, ha, ha,

Ma foi, tampus pour elle.

Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha,

Pour en perdre la mémoire

Dans le fleuve d'oubli,

Biribi,

Je veux boire.

Le GASCON.

A toute heure à ma porte

Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,

Mais que le Diable emporte

Qui songe à les payer, hé, hé, hé.

B v

Pour en perdre la mémoire

Dans le Fleuve d'oubli,

Biribi,

Je veux boire.

Une COQUETTE.

Différente est l'espece

D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,

L'un folâtre sans cesse,

L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi,

Pour en perdre la mémoire

Dans le fleuve d'oubli,

Biribi,

Je veux boire.

Une PAYSANNE.

Notre Mari caresse

Sa Servante Margot, ho, ho, ho,

J'en mourrais de tristesse,

Sans son Valet Pierrot, ho, ho, ho,

Pour en perdre la mémoire

Dans le fleuve d'oubli,

Biribi,

Je veux boire.

L'APOTHIKAIRE.

J'avais pris femme laide

Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,

Mais c'est un vain remède,

Et j'en suis convaincu, hu, hu, hu,

Pour en perdre la mémoire

Dans le fleuve d'oubli,

Biribi,

Je veux boire.

Cette Comédie qui n'est composée que de scènes détachées, est du nombre de celles que l'on appelle Pièces à tiroir; mais les caractères de tous les personnages qui y paraissent, sont vrais & bien dessinés. Le dialogue est vif & bien soutenu, le sujet ingénieusement imaginé; une scène de Melusine peut en avoir fourni la première idée, comme nous l'avons fait observer; mais ce n'est pas un petit mérite que de savoir greffer un sauvageon & en tirer de bon fruit. Le Grand possédait ce talent supérieurement, & n'avait souvent besoin que d'un mot pour créer des scènes très-ingénieuses. Cette Pièce dont il est l'Auteur, eut seize représentations consécutives, & fut depuis très-souvent reprise.



LA VEUVE COQUETTE.

Comédie en un acte en prose, 19 Octobre

1721.

UN E Veuve surannée & coquette, qui ne songe qu'à se marier, s'imagine que tous les Amans de sa fille Silvia, sont amoureux d'elle.

Mario à qui Silvia a donné sa foi, est fort en peine pour obtenir le consentement de Flaminia sa prétendue belle-mère, qui devenant amoureuse de lui, a envie de l'épouser. Cette vieille folle rebute le Médecin Rubarbin, qui sur le bruit de ses richesses, la recherche en mariage, & lui fait une déclaration en style de faculté.

Mario de concert avec la Maîtresse, vient la demander avec les complimens ordinaires & les protestations générales qu'il serait enchanté d'entrer dans sa famille; mais la Veuve qui est plus portée à se flatter qu'à pourvoir sa fille, prend le compliment pour son compte, reçoit Mario le plus favorablement du monde, lui dit qu'il y a long-tems qu'elle s'est apperçue de sa passion, qu'elle ne veut pas le faire languir da-

avantage ; & pour lui en donner des preuves véritables, elle le charge d'aller chez son Notaire, faire dresser le contrat, & d'y faire mettre, qu'elle lui donne les trois quarts de son bien en faveur de ce mariage qui lui paraît si agréable & si avantageux. Mario est au comble de sa joie, de trouver des dispositions si favorables, & sur lesquelles il avait si peu compté, ne doutant pas qu'il ne s'agisse de Silvia & de lui ; il fait faire le contrat avec précipitation, & revient avec le Notaire & Silvia. La Veuve est si transportée de joie de son prétendu mariage, qu'elle signe sans vouloir en entendre la lecture, & engage sa fille, d'un ton de mere, à faire la même chose. Le divertissement que Mario a fait préparer pour célébrer ses noces, arrive en même tems. La Veuve ordonne que les nouveaux Mariés commencent la fête ; aussi-tôt Silvia & Mario se prennent par la main pour danser. Flaminia croit que c'est un *qui pro quo*, mais on lui fait entendre qu'elle s'est trompée elle même. Outrée de dépit, elle veut se dédommager en épousant le Médecin ; celui-ci qui a appris son aventure en arrivant, lui dit que la saignée qu'elle vient de faire à son

bien, l'a guéri radicalement de la passion. La Veuve se retire en colere, la fête continue & finit par le Vaudeville suivant.

Un Amant avant l'Hymenée,
 Enchanté de sa destinée,
 Croit que ses feux seront sans fin.
 L'Hymen souhaité vient enfin;
 La premiere nuit l'amour reste,
 Mais souvent le petit malin,
 Zeste;
 S'envole dès le lendemain.



La plus vive douleur s'apaise;
 Comme la Matrone d'Ephese,
 Une veuve est-elle aux abois?
 Un vivant de joli minois,
 A la regaillardir est presté;
 Il fait si bien du premier coup,
 Zeste,
 Qu'à l'Hymen elle reprend goût.



Envain dans son humeur jalouse,
 Un époux croit de son épouse
 Ecarter toujours les galans.
 Que servent les soins vigilans?

Il ne faut qu'un moment funeste,
Un jeune gaillard qui plaira,
Zeste,
A sa barbe lui croquera.



SILVIA.

Les meres qui font les jeunettes,
Ne veulent pas que leurs fillettes
Ecoutent les jeunes garçons ;
Mais pour éluder leurs leçons,
Nous en savons toujours de reste.
Quand on le garde trop long-tems,
Zeste,
Notre honneur prend la clef des champs.

Cette Piece qui est de M. Desportes,
& qui est la seule qu'il ait donnée, eut
quelques succès ; elle n'a cependant
point été reprise.



TIMON MISANTROPE.*4 Janvier 1722.***P R O L O G U E.**

LE théâtre représente la montagne où Timon s'est retiré. Ce Misanthrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes sauvages; son âne paraît à côté de lui; il invoque Jupiter, & lui dit de prendre ses foudres & de les lancer sur les scélérats qui couvrent la terre. On entend un coup de tonnerre, Mercure paraît suivi de Plutus, & apprend à Timon, que Jupiter touché de ses malheurs, lui envoie le Dieu des richesses. Timon répond qu'il ne demandait au maître du tonnerre, que de le venger des ingrats qui l'ont abandonné, & non pas de l'accabler de nouveaux maux en le comblant de nouvelles richesses. Il se contente d'une seule grace qu'il demande à Mercure, c'est de donner la voix humaine à son âne, afin qu'il puisse s'entretenir avec lui; c'est, dit-il, le seul qui ne se soit point apperçu du changement de mon état; mes haillons ne lui font

point peur, il reconnaît toujours la main qui l'a nourri, & reçoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes, qu'il en recevait le meilleur froment.

Mercure exauce sa prière, l'âne de Timon est changé en Arlequin, & Mercure en les quittant, se promet d'enrichir le Misanthrope malgré lui.

Arlequin est fort étonné de sa nouvelle métamorphose, & regrette surtout la belle queue qu'il avait & qu'il préfère à l'entendement humain que Mercure lui a donné. Son Maître lui apprend qu'il est devenu le Roi des animaux.

ARLEQUIN.

Je puis donc dormir sans crainte dans les forêts, les loups & les lions respecteront mon sommeil & viendront après me rendre leurs hommages?

TIMON.

Je ne te conseille pas de t'y fier, ils te dévoreraient comme si tu n'étais encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinents! & à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux, ressem-

ble assez à celui des ânes; ils font peur à ceux qui sont plus foibles & plus timides qu'eux, & ils se sauvent devant les plus forts & les plus hardis.

T I M O N.

Tout ce que tu vois est à présent fait pour toi, au lieu que tu étais auparavant fait pour l'homme; témoin les services que tu m'as rendus.

A R L E Q U I N.

Ah, ah, je ris de ta sottise de ne pas voir que c'était toi qui étais fait pour moi; n'avais-tu pas le soin de pourvoir à ma subsistance, de me passer, de me mener boire, de me donner à manger, de nettoyer mon écurie? ... Il lui demande ensuite pourquoi il est maintenant si mal vêtu & si mal logé? Timon lui apprend comment il est devenu pauvre & comment il refuse de redevenir riche. Arlequin blâme sa conduite passée & son obstination présente, & lui prouve que les maux ne viennent point des richesses, mais du mauvais usage que l'on en fait. Timon qui a résisté aux conseils des Dieux, se rend à ceux de son âne & au desir de faire crever de dépit tous ses compatriotes.

(*Le théâtre représente la ville d'Athènes*).

Mercurc en habit de femme & sous le nom d'Aspasie, dit qu'il veut se servir d'Eucharis & d'Arlequin pour corriger Timon, dont la seule bonté a causé tous les malheurs, & que l'ingratitude des hommes a aigrie & changée en des sentimens de haine & de vengeance. Mercurc a une scène avec cette Eucharis, qui lui apprend que les nouvelles richesses de Timon ont ramené à ses pieds les lâches amis que sa misère avait écartés, & qu'il les a reçus avec tout le mépris qu'ils méritent. Elle admire la fermeté que Timon a fait paraître, & avoue de bonne foi à Aspasie qu'elle serait flattée de soumettre un cœur noble & fier tel que celui de Timon. Il lui a plu par sa sincérité, & elle ne voudrait pas employer d'autres armes. Aspasie combat ces sentimens & dévoile les caprices du cœur humain; qui même lorsqu'il estime la franchise; aime à se rendre aux ruses innocentes qu'une Amante délicate fait employer adroitement. Eucharis se rend aux conseils d'Aspasie, lui promet de les suivre & d'employer des moyens nouveaux.

pour gagner le cœur de Timon, qui paraît suivi de ses prétendus amis. Ils lui font des complimens sur sa fortune nouvelle, & tâchent de justifier leur conduite passée. L'un d'eux est un Poète qui présente à Timon une Ode, dans laquelle il le loue de la victoire qu'il a remportée sur les ennemis.

T I M O N.

Comment oses-tu dire cela ? Je n'ai jamais été à la guerre.

Le P O E T E.

Il n'importe, tu l'aurais remportée si tu eusses combattu, & cela suffit.

A R L E Q U I N, *au Poète.*

Fais-moi aussi une Ode, mais je n'aime pas les menteries ; ainsi je te prie de ne chanter que la victoire d'un homme qui a assommé un faquin.

Le P O E T E.

Est-ce que cela vous est arrivé ?

A R L E Q U I N.

Non ; mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour le prix de ton impertinence. (*il le bat & le Poète se sauve.*)

Eucharis aborde Timon , qui dit en la voyant, voici encore une quêteuse de trésors.

E U C H A R I S.

Je suis charmée de rencontrer un original tel que vous , qui parce qu'il n'a fait que des sottises dans le monde, prétend en jeter la faute sur le reste des hommes. [Timon , d'abord étonné de ce début , lui répond ensuite sur le même ton , & lui dit qu'il est charmé de la trouver de cette humeur. Le beau champ pour moi , dit-il , que le teint apprêté d'une coquette , que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces ! quel plaisir de démasquer un cœur qui sous des dehors fardés , nous cache l'infidélité même ! ah ! ah ! ah ! ah !

E U C H A R I S.

Le beau champ pour moi que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices ; les sentimens humains pour de la férocité ; qui toujours diamétralement opposé à la raison , prodiguait autrefois follement son bien , & qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement ! ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! le beau champ pour un âne , que d'entendre les hommes se dire leurs vérités. Ah ! ah ! ah ! (*à Timon*) Allons , ris donc , cela est tout à fait plaisant.

TIMON, *piqué.*

Oui . . . c'est drôle

Il compare ensuite la tête d'une femme à celle d'un perroquet ; Eucharis compare la tête d'un homme à celle d'un âne. Arlequin se fâche , & dit que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que son Maître vient de le faire.

E U C H A R I S.

Répondez-lui si vous le pouvez.

Timon convient qu'il n'a jamais entendu de conversation si brusque , mais en même tems qui lui ait fait autant de plaisir ; il avoue à Eucharis qu'elle a rencontré son foible , mais qu'elle n'en doit espérer d'autre avantage que celui de se dire réciproquement leurs vérités. Eucharis y consent , en lui promettant de ne le pas ménager.

Arlequin remercie son Maître de l'avoir fait homme , il avoue que les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux.

TIMON.

Sur quoi en juge-tu?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléiez par des richesses à tous les défauts du cœur & de l'esprit; tiens, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulais leur donner de l'argent, qu'elles m'aimeroient à la folie; des amis qui m'ont assuré de leur amitié, si je les payais bien; des Poètes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvu que je leur fasse bonne chère; des Généalogistes qui m'ont offert pour de l'argent, de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juge si ne voila pas des prodiges: avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Donne-moi vite des trésors.

TIMON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

Je suis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner le moyen de me divertir? Ecoute, depuis que je comprends ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'est que tu ne connais pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon premier état. Lorsque je n'étais qu'une bête je cherchais à paître dans les meilleurs pâturages, j'allais à la meilleure eau, je m'attachais toujours à ce qui me faisait plus de plaisir; maintenant que je suis homme, je veux la maison la plus commode, le meilleur habit, la plus jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de plus excellent.

Timon

Timon lui dit qu'il faut que les hommes triomphent de leurs passions.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t-il de passions chez les hommes, que celles qui les portent vers les plaisirs ?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, la vengeance, ne sont-elles pas des passions ?

TIMON.

Assurément, & des plus odieuses.

ARLEQUIN.

Si tu voyais un homme entre deux femmes, l'une laide comme une guenon, l'autre belle comme un astre, & qu'il choisit la laide, qu'en dirais-tu ?

TIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal, puisque parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions.

Tome II.

C

Cette conséquence embarrasse Timon, qui ne lui donne que de mauvaises raisons & point d'argent pour se divertir, ce qui met Arlequin fort en colère. Il se promet bien de tâcher d'avoir du plaisir sans son argent. Lorsque Timon s'est retiré, Mercure sous la forme d'Aspasie, aborde Arlequin, lui fait une déclaration d'amour & consent à l'épouser, ce qui cause beaucoup de plaisir à Arlequin; mais lorsqu'il lui apprend que Timon refuse de partager avec lui ses richesses, Aspasie refuse à son tour de lui donner la main. Arlequin ne peut concevoir comment les trésors de Timon ont quelque chose de commun avec l'amour qu'elle lui a fait paraître; Aspasie lui fait plusieurs argumens captieux, pour lui prouver que les richesses sont le premier mobile du bonheur, & qu'il est par conséquent naturel de les désirer. Arlequin est embarrassé de lui répondre & plus fâché encore de la perdre. Aspasie saisit ce moment pour l'engager à voler son Maître. Cette proposition révolte d'abord Arlequin, mais elle le détermine par ce raisonnement. Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux ; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Timon, ne lui appartient point & vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprends cela ; mais ce qui m'étonne, c'est que les ânes le savent & que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent ; si vous le savez, vous devez faire usage de vos lumières.

ARLEQUIN.

Pardi, cela est clair comme le jour ; je puis prendre de ses trésors ce qui m'est nécessaire & lui laisser le reste.

C ij

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non. Je ferais mal si j'en prenais plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

Aspasie lui prouve qu'il ne doit pas laisser une obole à Timon, car, dit-elle, c'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne résulte que des soins pour eux, & de leur éviter les occasions de se deshonorar. Timon se deshonore en se refusant aux besoins des autres ; le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver ; ainsi en ravissant les richesses, vous ne lui ôterez que des soins inutiles, & les moyens de se faire haïr & mépriser ; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours, la part que la nature leur donne dans les trésors, & comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé & estimé universellement ; enfin si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN

Je n'aurais jamais cru que ce fût une si bonne action de voler son Maître !
Oui , je conçois qu'en conscience je dois prendre les trésors de Timon ; mais malgré cela , je n'en veux rien faire.

Alors Mercure imagine de faire venir toutes les passions sous des formes humaines , pour séduire Arlequin.

Une PASSION

A l'aspect de la volupté ,
Fuyez vertus sévères ;
Un seul rayon de sa beauté
Détruit vos brillantes chymères.
Mortels , sous ses loix , les plaisirs
Sur vos pas volent sans cesse :
Elle remplit tous vos desirs ;
Qu'exige de plus la sagesse ?

La VOLUPTÉ

La volupté sur les cœurs
A l'empire suprême.
Votre raison n'est qu'un emblème
Où , sous diverses couleurs ,
Me jouant de vos erreurs ,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
 D'une vaine chimere,
 L'ambition fait d'un Corsaire,
 Chez vous faire un Conquérant,
 D'un masque de Courtisan
 Déguise une ame mercenaire.

UN IVROGNE.

L'esprit sur Pégase monté
 Va se plonger dans l'hypocrisie,
 Et des eaux de cette fontaine
 Il fait sa félicité.
 Mais pour moi plus raisonnable,
 Je ne la cherche qu'à la table,
 Et j'y trouve la volupté.

UN AVARE.

Plutus de moi seul respecté,
 De ses trésors fait mon parrage;
 Mais à m'en refuser l'usage
 Je mets ma félicité.
 En vain la raison en grande
 Je me moque, lorsqu'elle fronde
 L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,

Mon cœur à vous suivre s'empresse;

Venez par votre douce ivresse,

Faire ma félicité:

Chez vous tout est adorable;

Je ne vois rien de condamnable

Sous les loix de la volupté.

Les passions à la tête desquelles est la volupté, s'emparent d'Arlequin, & dans un ballet caractérisé, elles l'entraînent par leurs mouvemens. Il cède à leurs impressions, & se jettant dans les bras de la volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Timon paraît avec Eucharis, & lui fait une déclaration d'amour assez brusque & assez singulière, pour qu'elle ne puisse pas douter de sa bonne foi; cependant elle refuse de s'y rendre, & elle le quitte sans lui donner la moindre espérance. Timon resté seul, rend grâces aux Dieux de l'éloignement qu'ils ont mis dans le cœur de sa Maîtresse, & les remercie d'avoir par ce moyen préservé sa raison du naufrage. Arlequin arrive après avoir volé Timon, & lui tient des discours qui lui font assez claire-

C iv

ment connaître l'action qu'il vient de faire; mais Timon ne peut se la persuader, & sort pour s'en convaincre.

Arlequin frappe à la porte de Socrate, qu'on lui a dit de consulter comme le plus sage d'Athènes; mais Socrate lui apprend que toutes ses études n'ont servi qu'à lui prouver qu'il ne savait rien. Arlequin lui répond que c'est toujours savoir quelque chose, & il lui demande comment il doit s'y prendre pour avoir de tout ce que l'on peut désirer. Il voudrait d'abord acheter quelque demi-Dieu pour père. Socrate lui dit qu'il doit s'adresser à un Généalogiste; mais après lui avoir expliqué que ce Généalogiste ne pourra véritablement lui donner une autre origine, Arlequin dit qu'il aime mieux garder la sienne telle qu'elle est, que de la changer contre une chimérique, qui tromperait les uns & le ferait mocquer des autres. Il veut ensuite acheter de la gloire, Socrate lui apprend qu'il y en a de deux sortes; une qui naît de la vertu & que l'on n'achète que par des sentimens de justice & de belles actions; l'autre qui ne vient que des préjugés & que l'on peut acquérir avec de l'argent. Arlequin qui n'a que de l'argent, dit

qu'il se contentera de celle-là. Socrate lui parle de celle d'Alcibiade, qui a remporté le prix à la course des chevaux dans les jeux Olympiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade?

SOCRATE.

Ce sont les chevaux qui ont mieux couru que ceux des autres, et c'est pour cela que les Grecs l'ont couronné.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens, car autrement ils auraient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque ce sont eux qui l'ont gagné (1). Ce n'est là qu'une gloire de cheval, dont j'aurais pu me contenter lorsque je n'étais qu'un âne; maintenant que je suis un homme, j'en veux une autre.

(1) On devrait bien jouer quelquefois cette scène, pour renvoyer par-delà les mers, ces courses ridicules que l'on voudrait mettre à la mode. Je ne vois pas à quoi peut être utile un tel exercice, si ce n'est pour apprendre à fuir avec plus de vitesse.

S O C R A T E.

Vous pouvez aller à la guerre; si vous couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous déssolez de vastes campagnes, si vous détruisez par vos fureurs des Nations entières, vous vous ferez un nom éternel & l'on vous mettra au rang des plus grands Héros.

ARLEQUIN.

Pi, au Diable, c'est la gloire d'un enragé. Les loups même n'en voudraient pas, car ils respectent leur espece.

S O C R A T E.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comédies; il y a dans Athènes des gans qui se sont rendus célèbres par là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela des Comédies?

S O C R A T E.

Ce sont des ouvrages d'esprit où l'on joue publiquement les hommes, & dans lesquels on les fait rire de leur propre ridicule.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux.

Il demande à Socrate comment on doit s'y prendre pour faire une bonne Comédie, & Socrate lui donne des instructions que je n'ai pu me refuser de transcrire, puisqu'elles doivent servir de leçon à ceux qui cultivent cet art.

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses raisonnables & des vérités utiles pour la correction des mœurs; faire rire le honnêtes gens par un comique sensé qui reçoive toutes les grâces de la nature & de la vérité; éviter sur-tout les pointes triviales, la fade plaisanterie, les jeux de mots & toutes les licences qui blessent les mœurs & révoltent l'honnête homme. Si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit & de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette maniere de plaire me plaît beaucoup; je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde.

C. vj

S O C R A T E.

Non pas à tout le monde ; vous ne devez pas vous en flatter , quand vous auriez fait un chef-d'œuvre ; car il y a dans le public des esprits fâcheux , que l'on nomme Auteurs , c'est-à-dire , des gens qui font aussi des Comédies , qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma Piece est bonne , que pourront-ils dire ?

S O C R A T E.

Ils diront d'abord que votre sujet est trop métaphorique pour le théâtre , qui veut du vraisemblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe , pourvu que je ne dise que des choses vraies & raisonnables.

S O C R A T E.

Si vous les dites avec esprit , je vous assisterai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

S O C R A T E.

Parce que vous êtes un balourd, & que vous n'en devez point avoir.

A R L E Q U I N.

Et qui t'a dit que je ne dois jamais avoir de l'esprit ?

S O C R A T E.

Je me le suis imaginé, & sur cette imagination je vous sifflerai.

A R L E Q U I N.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

S O C R A T E.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous; je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurdités.

A R L E Q U I N.

Que le Diable t'emporte avec ta sottise critique; parle, animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis-moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que je parle avec esprit ou sans esprit ?

S O C R A T E.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque manière que vous parliez; & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

A R L E Q U I N.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

S O C R A T E.

Sans doute; si votre critique n'est pas générale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît, je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre Piece me fera naître, & que je n'aurais jamais eues sans vous, si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre Piece est imparfaite & votre sujet manqué.

Arlequin s'impatiente & le chasse, va-t-en, lui dit-il, encore étudier pour ne rien apprendre.

Un Maître d'armes, un Maître à danser & un Maître à chanter abordent Arlequin & lui vantent chacun leurs talens; c'est moi lui dit le Maître à chanter, qui montre ce grand art qui attire les arbres & les rochers sur les por-

du Théâtre Italien.
d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit
les murailles de Thèbes.

ARLEQUIN.

Cet art-là est beau, je veux l'apprendre pour me bâtir un Palais; & toi, que montre-tu?

Le MAÎTRE A DANSER.

A faire la cabriolle.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle, je veux aussi l'apprendre; & toi, avec ton chapeau de travers?

Le MAÎTRE D'ARMES.

A tuer un homme de bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le Diable.

Le MAÎTRE D'ARMES.

C'est-à-dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudraient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela, je veux apprendre tout cela à la fois.

LE MAÎTRE A DANSER.

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi; il serait plaisant qu'un homme riche ne pût apprendre ses trois bagatelles à la fois. J'ai bien d'autres sciences à apprendre avant qu'il soit nuit, & pour ne pas perdre de tems, voilà de l'argent.

Le Maître d'armes & le Maître à danser campent Arlequin de manière qu'il semble qu'il y a tout à la fois faire des armes & danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le Maître de musique lui fait chanter la note. Le Maître à danser fait la cabriolle; le Maître d'armes pousse une botte; Arlequin chante, fait la cabriolle, & pousse la botte tout à la fois; les Maîtres répètent la même chose avec précipitation; Arlequin s'efforce pour les suivre; & il s'essouffle de manière qu'il se met hors d'haleine, & tombe épuisé par les efforts qu'il a faits.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Allons, courage, Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN, *se levant en fureur*
& les chargeans.

Pardi, voilà de grands coquins, qui se sont donné le mot pour me faire crever, sous prétexte de me montrer leur art; au Diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

Elle arrive entourée de flatteurs qui assaillent Arlequin de tous les côtés, & lui chantent les couplets suivans.

Tel blâme les flatteurs,
Qui toute sa vie
N'a mis son génie
Qu'à flatter ses erreurs;
Pour lui rempli de complaisance,
Il n'aime la vérité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.



Craignez la vérité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincérité;
Cœurs enflés d'orgueil & de faste;
S'il n'était point de flatteurs,

Pour aller cacher vos erreurs;
Est-il de désert assez vaste ?



Morbleu, vive un flatteur ;
C'est un homme aimable ,
Tendre , sociable ,
Toujours plein de douceur ;
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur ,
Quand , sous des ombres de grandeur ,
Il cache des oreilles d'âne.

Mercure dans le dessein d'instruire
Arlequin par ses propres fautes, a ras-
semblé cette troupe de flatteurs qui sé-
duisent son ame par les louanges qu'ils
lui donnent ; il ne croit pas qu'il y ait
de meilleurs amis au monde, ni des gens
plus aimables ; il se livre à eux , & se
mêlant dans leurs danses , il les suit.

Timon ouvre le troisieme acte par
un assez long monologue, dans lequel il
remercie les Dieux de l'avoir rendu à
son premier état ; ils nous conduisent ,
dit-il , au bonheur par des routes in-
connues , & lorsque nos erreurs nous en
écartent, leur bonté fait exciter à pro-
pos des tempêtes , qui nous font rentrer
au port malgré nous , par un heureux

naufnage. . . Ces idées me font pardonner de bon cœur à Arlequin la trahison qu'il m'a faite, je pourrais l'en faire punir; mais les trésors dont il s'est chargé, suffiront pour son châtement. Celui-ci arrive d'un air gai & ouvert, il employé pour se justifier auprès de Timon, les raisonnemens dont Aspasia s'est servie pour le séduire; mais Timon refuse de l'entendre & veut retourner au désert qu'il a quitté. Arlequin lui promet de fournir amplement de quoi satisfaire à ses besoins, même à ses plaisirs, ce que Timon lui avait refusé. Il offre ensuite de partager avec lui ses trésors, Timon persiste; Arlequin touché de sa peine, veut les lui rendre tout entiers; mais ils ne sont plus en sa puissance. Un des flatteurs qui l'ont tant fêté, lui remet une lettre d'Aspasia, en l'accablant de sarcasmes; Arlequin qui ne sait pas lire, prie Timon d'en prendre la peine, il lui apprend que cette Aspasia est une jolie fille à qui il a donné ses trésors à garder. Timon lit la lettre.

« Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui

avaient fait trouver , s'en est rendu indigne.

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON, *continue de lire.*

» Vous les méritez encore moins ;
 » puisqu'oubliant vos devoirs pour un
 » Maître qui vous aimait , vous l'avez
 » trahi honteusement en lui volant des
 » biens que les Dieux ne lui avaient pas
 » donnés pour être la récompense d'un
 » crime ; ainsi faisant justice à l'un & à
 » l'autre , j'emporte avec moi vos trésors.

Arlequin entre en fureur , le flatteur se moque de lui & se sauve.

ARLEQUIN.

Penrage ! si je tenais cette carogne d'Aspasie , je la déchirerais à belles dents.

TIMON.

Les fiennes s'occupent mieux , au moyen des trésors qu'elle t'emporte.

Arlequin entre en fureur contre Timon , lui prouve que c'est de sa faute

Timon Volé; que c'est encore de sa faute si Aspasie les a volés tous deux, & que tous leurs malheurs ne viennent que de sa dure opiniâtreté.

Malheureux, lui dit-il, pourquoi te séparais-tu du reste des hommes? Est-ce que tu croyais valoir mieux que les autres, parce que tu étais plus sauvage & plus barbare?

TIMON.

Mais, que voulais-tu faire de mes trésors?

ARLEQUIN.

Je voulais faire tout le bien que je pouvais; premierement à moi, que j'aime plus que les autres; & après à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que tous les hommes ne le méritaient pas.

ARLEQUIN.

Et que me faisait cela; je méritais moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, Ciel! quel trait de lumière il porte à ma raison! Mais comment as-tu

connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même : ton ressentiment contre ceux qui t'avaient abandonné était juste ; aujourd'hui ils disent du mal de toi , ils ont raison , puisque tu n'as pas soulagé leur misère pouvant le faire ; dans ton premier malheur tu avais la consolation de savoir que tu valais mieux que tes ennemis , aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vauds moins qu'eux.

Timon frappé de tant de vérités , reconnaît ses erreurs , blâme ses torts & déteste sa misanthropie ; il demande pardon à Arlequin , & le prie de recevoir dans un embrassement , les marques de son repentir & de sa tendresse.

• ARLEQUIN.

Donne-moi à manger , cela vaudra mieux , car j'ai faim.

TIMON.

Hélas ! je n'ai plus rien , tu le sais bien ; si j'en avais , je m'en priverais pour te le donner. Mais allons chercher les moyens de te soulager , & je te promets de t'aider autant qu'il me sera possible dans ton travail.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucun des maux que ta sottise m'a faits, mais malgré cela tu me fais pitié. Je te pardonne, allons où tu voudras, je te suivrai fidèlement; & bien loin de vouloir que tu travailles, moi, je te soulagerai tant que je pourrai.

Timon s'attendrit jusqu'aux larmes sur le bon naturel d'Arlequin; mais il a lieu d'être encore plus touché de la générosité d'Eucharis, qui vient lui offrir tous les secours qui peuvent dépendre d'elle; la même amitié, continue-t-elle, qui mangageait à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la part que je prens à votre infortune.

Timon, pénétré de reconnaissance, témoigne dans les termes les plus vifs, les sentimens les plus tendres pour une bonté si rare & si peu méritée; mais s'il est touché de ses offres, il refuse absolument ses bienfaits.

ARLEQUIN.

Eh! pourquoi ne peux-tu les accepter?



Histoire

TIMON.

Parce que j'en suis indigne.

(Il veut sortir ; mais Mercure l'arrête).

MERCURE.

Arrête, Timon ; les Dieux sont satisfaits , puisque tu reconnais tes erreurs.

TIMON.

Mais, je ne le suis pas, moi.

MERCURE.

Prends-garde de ne pas tomber dans un excès plus criminel que tous les autres.

Timon avoue la faiblesse , promet d'obéir aux Dieux , & de ne se plus laisser conduire que par les regles de la raison ; il donne la main à Eucharis , & Mercure dit : puisqu'ils reconnaissent leurs erreurs , venez , aimable Vérité , reprendre votre empire & vous emparer d'eux pour jamais.

La VÉRITÉ.

Je méprise les avantages

Des habits & des équipages ,

Je juge d'un grand par le cœur.

S'il

S'il n'est censé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pigmée
Dont les Valets font la grandeur.

Je ris de voir un hypocrite
Qui, d'un faux air de Démocrite ;
Censure de qu'il fait souvent ;
Le voyant en secret s'ébattre ;
Le monde me semble un théâtre
Où chaque homme est un charlatan.

Qui peut voir la fiere Lucrèce,
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux,
Connaisant l'objet de son âme,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà de critique de reste ;
Allons nous-en, car malepeste
Je sens le souper qui m'attend.
Vérité, qui voudrait tout dire,
Un jour ne pourrait suffire,
Il faudrait chanter plus d'un an.

Tome II.

D

L'idée de cette Pièce est tirée de Lucien ; mais Delisle, qui en est l'Auteur, l'a beaucoup embellie. Tout ce qui en a fait le succès est de son invention, excepté l'apostrophe que Timon fait à Jupiter, la descente de Mercure & de Plutus sur la montagne, & quelques traits de la scène des deux anciens amis de Timon, qui viennent le féliciter de son bonheur. Il nous fit connaître un nouveau genre de Comédie, ignoré des anciens & des modernes ; dans celle-ci tout est simple, naïf, & l'allégorie est employée avec tant d'art, qu'elle fait sortir la vérité du sein de la nature, & le comique de la nature & de la vérité. Il est étonnant qu'en ce siècle moraliste, où la poésie semble être devenue le langage de la philosophie, & la philosophie le génie de la poésie, aucun Auteur ne se soit avisé de remettre au théâtre quelque Drame de ce genre ; je suis persuadé qu'il ne serait pas moins accueilli que celui-ci, qui eut un égal succès à la Cour & à la ville ; où il eut trente-huit représentations avant Pâques, & beaucoup d'autres encore dans le courant de l'année.

LE MARIAGE

ENTRE LES VIVANS ET LES MORTS.

*Canevas Italien en trois actes, 26 Janvier
1722.*

PANTALON a depuis long-tems arrêté le mariage de Lelio son fils , avec Flaminia , fille du Docteur : Lelio qui dans le commencement a paru content de cette union , devient dans la suite amoureux de Silvia , qui après la mort de son pere , avait passé dans la maison & sous la tutelle de Pantalon ; celui-ci épris des charmes de sa pupille , & venant à s'appercevoir de la passion de son fils , écrit au Docteur qui est à Milan , & le prie de venir au plutôt avec sa fille , terminer le mariage contracté.

Il arrive que le jour même que le Docteur & Flaminia se rendent chez Pantalon , Mario revient à Venise & se loge chez Lelio son ami. Il apprend pour lors ce mariage , qui lui ôte une Maîtresse dont il est tendrement aimé ; ainsi les Amans se trouvent tous dans la même maison. Lelio ordonne à Ar-

D ij

lequin d'avertir Silvia de se rendre la nuit dans la salle, pour y pouvoir parler de leurs affaires. Arlequin découvre en buvant, ce secret à Pantalon, qui pour surprendre son fils & lui faire des reproches, se trouve au rendez-vous déguisé en femme. Lelio, Flaminia, Mario & Silvia, viennent dans cette salle, & chacun d'eux prend Pantalon pour la personne qu'il cherche, & lui adresse, l'un des sentimens d'amour, & l'autre des reproches. Sur ces entre-faites, Arlequin arrive par hasard avec de la lumiere; ils se reconnaissent tous & se retirent surpris & confus.

Pantalon pour venir à bout de ses desseins, confie Silvia à Scapin, & lui ordonne de la tenir enfermée avec sa femme, jusqu'à ce que Lelio ait épousé Flaminia; & afin que Mario ne puisse apporter d'obstacle à ce mariage, il lui fait faire une insulte par Arlequin, travesti en Cavalier, & dans l'instant que pour se venger il met l'épée à la main, il le fait emprisonner. Cela fait, il informe le Docteur de la passion de Flaminia, l'anime contre sa fille, & le presse de se servir contre elle de toute son autorité pour lui faire épouser Lelio à qui elle est destinée. Ce dernier

averti par Arlequin, tire de prison son ami Mario, & ils vont de compagnie chez Scapin. Celui-ci intimidé des menaces de Lelio, lui promet de le servir dans ses amours.

Pendant qu'avec Silvia ils concertent ce qu'ils doivent faire, Pantalon se fait entendre; ce qui oblige Scapin à chercher quelque invention pour les cacher. Il fait mettre Lelio & Mario par terre, & s'y met aussi lui-même; ils étendent sur eux des tapisseries, de façon qu'on puisse prendre le tout pour un canapé. Pantalon entre dans la chambre, s'entretient avec Silvia, & s'assit sur le prétendu canapé. Dans ce moment arrive Arlequin, qui dit que le Docteur est entré en une si grande colere de ce que sa fille ne voulait pas lui obéir, qu'il l'a tuée. A cette nouvelle, Mario se leve en fureur, fait tomber Pantalon, met l'épée à la main, en jurant qu'il va vanger Flaminia. Pantalon épouvanté s'enfuit, & Arlequin finit l'acte par quelque lazzi avec les débris du canapé.

Au troisieme acte, Arlequin fait peur au Docteur, & lui reproche d'avoir tué sa fille. Le Docteur s'en défend, dit qu'elle s'est tuée elle-même, & s'enfuit tout effrayé. Flaminia couverte d'un

voile, sort de la maison & fait une plai-
sante scène avec Arlequin, qui la prend
pour une ombre ; elle le laisse dans son
erreur, & lui ordonne de dire à son
Pere & à Pantalon, qu'elle les tourmen-
tera éternellement pour avoir été cause
de sa mort. Sur ce que Flaminia a fait
entendre à Arlequin, Scapin invente
une fourberie ; il fait croire à Pantalon
que Silvia s'est jettée par la fenêtre,
que son ombre lui est apparue, qu'elle
lui a juré qu'elle ne cessera point de le
tourmenter ; Arlequin dit la même chose
au Docteur, de celle de Flaminia. Les
Vieillards effrayés ont recours à Scapin,
qui leur amene Arlequin déguisé en
Magicien. Celui-ci fait une conjuration,
& il a grand peur en la prononçant ;
les ombres paraissent, & disent qu'elles
cesseront de tourmenter Pantalon & le
Docteur, pourvu qu'ils consentent par
écrit que Lelio épouse Silvia, & Ma-
rio Flaminia. Ce consentement signé
par les Vieillards, les ombres préten-
dus se découvrent, & la Piece se ter-
mine par ce double mariage.

Cette Piece est moderne, & l'Auteur
ne s'en n'est point fait connaître.

Mademoiselle Flaminia fit l'ouverture du théâtre par un compliment, dans lequel elle représentait aux spectateurs, la difficulté de leur plaire dans une langue étrangère à ses compagnons & dans un genre singulier où la nécessité les obligeait de mêler le tragique & le comique, le sérieux & le burlesque, les scènes Italiennes & les vaudevilles Français, assemblage bisarre & qui ferait peut-être ridicule, si le desir de plaire pouvait jamais l'être. Elle finit par un Sonnet Italien qui m'a paru mériter d'être transcrit, & dont j'expliquerai le sens pour la commodité de ceux à qui la langue Italienne n'est pas familière.

S O N E T T O.

Alma Lutetia mia , teco ragiono,
A cui splende nel ciel febo secondo ,
E in cui pur ode con invidia il mondo
Delle vergini dive il dolce suono.



Date , madre d'ingegni , attende in dono
Or la nostra talia nuovo , e secondo
Lauro, che a dorni il nobil orin suo biondo,
Porche piu letta qui si affida in trono.



D iv

La tua merce ritorni a la smarita
 Diva la gloria, e la negletta omai
 Fia nostra scena d'altro onor vestita.

E poiche per virtute altera vai,
 El portico, e'l licéo in te saddita,
 L'Italo focco ancor chiaro farai.

Traduction.

Paris, ville célèbre, où Apollon &
 les Muses font entendre des chants qui
 méritent l'attention de tout l'univers ;
 mere des beaux esprits, notre Thalre
 attend de toi que tu ceignes sa tête d'un
 nouveau & fertile laurier ; si tu daignes
 te déclarer en sa faveur, tes Jugemens
 aussi renommés que l'étoient ceux du
 Portique, & du Licée, lui rendront son
 premier lustre.



LA SURPRISE DE L'AMOUR.

*Comédie en trois actes en prose ,**3 Mai 1722.*

LELIO a été trahi par une Maitresse; il en a été si piqué qu'il l'a abandonnée, & de dépit s'est retiré à la campagne avec une ferme résolution de ne plus fréquenter les femmes, & de marquer son mépris à ce sexe trompeur & perfide, toutes les fois qu'il en trouvera l'occasion. Arlequin son Valet, qui aimait de son côté la suivante de la Dame infidelle, & qui n'a pas été mieux traité que son Maître, prend la même résolution & les mêmes sentimens. Ils se déchaînent contre les femmes dans une longue scène; oui, dit Lelio; quand quelqu'un me vante une femme aimable & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipere, qui me dit qu'elle est charmante & qu'il a le bonheur d'en être mordu; Arlequin répond que c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat, que c'est dommage qu'il ait tant de griffes; oui,

D v

reprend Lelio, c'est bien dommage, car nul être créé ne possède autant de charmes, autant de graces; alors il fait sans s'en appercevoir, un portrait du sexe aussi flatteur que l'autre était injuste.

Cependant une Dame qu'on appelle la Comtesse, qui n'a jamais vu Lelio & n'en est point connue, arrive à sa campagne. Cette Comtesse est fort opposée à tout ce qu'on appelle amour & galanterie. Le dérèglement de conduite & plus encore celui de raison qu'elle a remarqué dans presque tous les Amans, lui a donné de l'averfion pour tout ce qui s'appelle un tendre engagement, & l'a bien persuadée qu'aucun homme ne mérite d'être aimé comme Amant. D'après ces dispositions il n'était gueres vraisemblable que la Comtesse & Lelio pussent lier quelque conversation ensemble, & moins encore contracter quelque liaison entre eux. Cependant c'est l'amour contre lequel ces deux personnes se déchaînent, qui donne sujet à leur première entrevue.

Le Fermier de la Comtesse, amoureux de la Fermière de Lelio, s'avise de prier cette Dame de faire trouver

bon à Lelio, qu'il épouse la Fermière; la Comtesse se charge de cette prière, & d'engager même Lelio à faire quelques présens en faveur de ce mariage. Elle le rencontre à la promenade, Lelio veut s'éloigner aussi-tôt qu'il l'apperoit; mais elle le fait appeler pour lui dire qu'elle a quelque chose à lui faire savoir. Lelio embarrassé, s'excuse d'abord de l'avoir évitée, & lui apprend qu'elle ne doit attribuer l'impolitesse de cette démarche, qu'à une forte résolution qu'il a prise de fuir désormais toutes les femmes, à cause d'une infidélité qu'une Maîtresse lui a faite autrefois. La Comtesse est fort piquée des idées injustes que Lelio a prises de son sexe; mais elle ne contredit pas d'abord ses sentimens, elle blâme même l'infidélité de cette Maîtresse. Colombine, suivante de la Comtesse, lâche de tems en tems des traits vifs & plaisants qui animent cette conversation que la Comtesse finit, en disant que l'inconstance des femmes n'est souvent causée que par le ridicule des hommes; qu'elle lui en donnerait des preuves convaincantes si elle voulait s'en donner la peine, en le rendant, lui Lelio, aussi amoureux qu'il l'a été de cette première Maîtresse.

Dvj

Lelio défie la Comtesse, & ce défi jette dans l'ame de ces deux personnes, une révolte d'amour propre qu'on voit naître dans l'instant & qui éclatte bientôt dans un billet, que la Comtesse écrit à Lelio, au sujet du Fermier & de la Fermière. Lelio lit ce billet.

» Monsieur, depuis que nous nous
» sommes quittés, j'ai fait réflexion qu'il
» était assez inutile, de vous voir.

L E L I O.

Oh, très inutile! je l'ai pensé de même. (*il continue*) » Je prévois que
» cela vous gênerait, & moi à qui il
» n'ennuie pas d'être seule, je serais fâ-
» chée de vous contraindre.

L E L I O, piqué.

Vous avez raison, Madame, je vous remercie de votre attention. (*il acheve*)

» Vous savez la prière que je vous
» ai faite tantôt au sujet du mariage de
» nos jeunes gens, je vous prie de vou-
» loir bien me marquer quelque chose
» de positif.

L E L I O.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du caract-

tere le plus passable que j'aie vu de ma vie ; si j'étais capable d'en aimer quelqu'une , ce serait elle.

La rigueur que Lelio se tient à lui-même , ne fait qu'augmenter l'empressement qu'il a de revoir la Comtesse , qui de son côté ne souhaite pas moins de voir Lelio.

Cependant le Fermier de la Comtesse à qui la mauvaise humeur de Lelio contre les femmes , a donné mauvais exemple , s'avise de vouloir faire l'épreuve de la fidélité de la Fermière ; mais celle-ci en est si irritée , qu'elle vient demander son congé à Lelio pour sortir du village , afin de n'être plus à portée de pardonner à son Amant.

La Comtesse arrive un moment après , cherchant un portrait qu'elle a perdu. Lelio fait semblant de ne pas l'appercevoir ; mais elle s'approche si fort de lui , qu'il ne peut plus éviter de lui parler.

LA COMTESSE.

Hélas ! Monsieur , je ne vous voyais pas. Après cela , quand je vous aurais vu , je ne me ferais pas un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes , & je ne me détournerais pas de

mon chemin à cause de vous. Je vous dirai cependant que vous outre les termes de mon billet ; il ne signifiait pas , haïssons-nous, soyons-nous odieux. Si vos dispositions de haine , ou pour toutes les femmes , ou pour moi , vous l'ont fait expliquer comme cela & si vous le pratiquez comme vous l'entendez , ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue ; vous souffrez apparemment , & j'en suis fâchée ; mais vous avez le champ libre , voilà de la place pour fuir ; délivrez-vous de ma vue. Quant à moi , Monsieur , qui ne vous hais , ni ne vous aime , qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir , vous trouverez bon que j'aille mon train ; que vous me soyez un objet parfaitement indifférent & que j'agisse comme si vous n'étiez pas-là , je cherche mon portrait.

Si je vous eusse aperçu , il ne m'en aurait coûté que de vous prier très-froidement de vous détourner ou de m'aider à le trouver , car je n'aurais pas deviné que ma présence vous affligeait , à présent que je le sais , je n'usurai point d'une prière incivile ; fuyez vite , Monsieur , car je continue.

L E L I O.

Madame, je ne veux point être incivil non plus, & je reste; puisque je puis vous rendre service, je vais chercher avec vous.

La COMTESSE.

Ah! non, Monsieur, ne vous contraignez pas; allez vous-en. Je vous dis que vous me haïssez, je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point. Allez vous-en donc, ou je m'en vais.

L E L I O.

Parbleu, Madame, c'est trop souffrir de rebuts en un jour; & billet & discours, tout se ressemble. Adieu donc, Madame, je suis votre serviteur.

La COMTESSE.

Monsieur, je suis votre servante. (*quand il est parti, elle dit*): Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, & qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il voulait donner à sa Fermière; il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume. Je me moque de sa haine,

il faut qu'il me parle. (*dans l'instant elle part pour le rappeler quand il revient lui-même.*) Quoi ! vous revenez, Monsieur ?

LELIO, *d'un air agité.*

Oui, Madame, je reviens, j'ai quelque chose à vous dire ; & puisque vous voilà, ce sera un billet épargné & pour vous & pour moi.

La COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il ?

LELIO.

C'est que le neveu de votre Fermier ne doit plus compter sur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaisir, car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

La COMTESSE.

Le commerce forcé ! Vous êtes bien difficile, Monsieur ! & vos expressions sont bien naïves ! mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que signifie ce caprice-là ?

LELIO.

Ce que signifie un caprice ? Je vous

le demande, Madame, cela n'est point à mon usage & vous le définierez mieux que moi.

La COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-ci, si vous vouliez : il est de votre ouvrage apparemment. Je me mêlais de leur mariage, cela vous fatiguait; vous avez tout arrêté. Je vous suis obligée à tous égards.

LELIO.

Moi, Madame !

La COMTESSE.

Oui, Monsieur, il n'était pas nécessaire de vous y prendre de cette façon-là; cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêts que j'avais à vous voir vous fût à charge: je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi; & sans le hasard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vu de votre vie, si j'avais pu.

LELIO.

Eh, je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

La COMTESSE.

Eh! pourquoi en douteriez-vous,

Monfieur ? Vous avez rompu avec les femmes , moi avec les hommes , vous n'avez pas changé de fentimens , n'eft-il pas vrai ? Pourquoi en changerais-je ? Oh ! mettez-vous dans l'efprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre , & que je n'en démorderai pas.

LELIO.

Eh ! Madame ! vous m'en avez accablé des preuves d'opiniâtreté ! Voilà qui eft fini , je ne fonge à rien je vous affure.

La COMTESSE.

Qu'appellez-vous , Monfieur , vous ne fongez à rien ? Mais du ton dont vous me le dites , il femble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaife nouvelle ; vous croyez me mortifier ! vous le croyez , vous dis-je J'efpérais que vous me divertiriez en m'aimant , vous avez pris un autre tour , je ne perds point au change , je vous trouve très-divertiffant comme vous êtes.

LELIO, *d'un air riant & piqué.*

Ma foi , Madame , nous ne nous ennuerons donc point enfemble , fi je vous réjouis vous n'êtes point ingratte ;

mais brisons là-dessus, la Comédie ne me plaît pas long - tems.

La COMTESSE, *d'un ton badin.*

Ecoutez, Monsieur, vous m'avouerez qu'un homme à votre place qui se croit aimé, sur-tout quand il n'aime pas, se met en prise.

L E L I O.

Je ne pense point que vous m'aimiez, Madame, vous me traitez mal, vous y trouvez du goût; je pense au contraire que de tous les hommes qui pourraient vous aimer, je serais peut-être le plus humilié, le plus raillé, le plus à plaindre.

La Comtesse l'assure qu'il se trompe, qu'à la vérité elle ne veut point aimer, mais qu'elle sent pour lui beaucoup d'estime; Lelio répond qu'il a peine à le croire. La Comtesse piquée, l'accuse d'injustice; ils se disent alternativement des choses dures & tendres; cependant ils en viennent aux especes d'éclaircissemens que Colombine leur a donnés. Elle est appelée par sa Maitresse, & grondée par tous deux des prétendues avances qu'elle s'est avisée de faire, & Lelio quitte la partie en promettant à la Comtesse, de lui porter sa réponse.

si elle le permet, sur le mariage auquel elle paraît s'intéresser.

La COMTESSE, *pendant que Lelio sort.*

D'où vient que je suis émue de ce que je viens d'entendre ? Non, cela ne signifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE, *à part.*

Oh ! notre amour se fait grand, il parlera bientôt bon Français.

La prédiction de Colombine est bientôt accomplie, la Comtesse & Lelio ont encore une conversation dans laquelle ils se disent à tout moment qu'ils s'aiment, en voulant s'efforcer de se persuader le contraire, & moins en état que jamais de cacher le penchant qu'ils ont l'un pour l'autre. Ils ouvrent enfin les yeux, & se développent réciproquement les sentimens dont leurs cœurs sont trop pleins.

Le portrait de la Comtesse qu'elle a égaré, trouvé par Arlequin, & gardé par Lelio, sous prétexte qu'il ressemble à une parente qu'il aimait beaucoup, est une preuve convaincante de la passion qu'il a pour la Comtesse. Cette

première est suivie de l'aven que Lelio lui en fait , la Comtesse ne peut s'empêcher d'y répondre , & la Piece finit par le mariage du Fermier & de la Fermiere.

Cette Comédie fut très-bien reçue du Public , & fort estimée des connaisseurs, pour la simplicité de l'intrigue qui ne roule que sur les mouvemens des deux principaux personages. On n'a point oublié de quelle maniere Mademoiselle Silvia remplissait le sien , & ce souvenir ne peut causer que des regrets sur une perte qui ne sera peut-être jamais réparée.

M. de Marivaux a aussi donné au théâtre Français , une autre Piece sous ce même titre. Quoiqu'elle parut avoir moins de succès, elle y est encore jouée souvent & vue avec plaisir ; & celle-ci qui eut vingt-une représentations & qui a été jouée pendant autant d'années , a disparu de dessus la scène Italienne. La raison n'en est pas difficile à trouver.



P O L I P H É M E .

*Pastorale tragi-comique , en cinq actes
en prose , 31 Août 1722.*

LA scène se passe dans l'Isle des Cyclopes , & le théâtre représente des bois des deux côtés & la mer dans l'enfoncement.

Spinette seule ouvre la scène par les craintes qu'elle a de tomber entre les mains de Poliphème , & bien-tôt elle tombe dans celles de Trigueule & Grandent , Cyclopes de sa suite.

T R I G U E U L E .

Vous êtes Galatée apparemment ?
Cette Nimphe dont Poliphème est amoureux.

S P I N E T T E .

Non , je vous assure.

G R A N D E N T .

Il n'importe ; Poliphème veut une femme , il nous avait envoyés à la chasse , nous vous avons prise au gîte & nous allons vous mener dans sa caverne.

S P I N E T T E

Quoi ! je me verrais dans les bras
d'un géant !

G R A N D E N T.

Cela vaut mieux qu'un petit Ber-
ger.

S P I N E T T E, à part.

Il faut user d'adresse, (*haut*) encore
si Poliphème était beau comme vous.

T R I G U E U L E.

Il est vrai que nous sommes des cu-
pidons auprès de lui. Mais sa puissance.

S P I N E T T E.

Je n'ai point d'ambition.

G R A N D E N T.

Serions-nous de votre goût ?

S P I N E T T E.

Que ne ferais-je pas pour n'être point
à Poliphème !

T R I G U E U L E.

Camarade, gardons-là pour nous.

G R A N D E N T.

Oui, allons la belle, choisissez.

SPINETTE.

Vous me paraîsez si aimables que je ne puis choisir ; combattez-vous , je serai le prix du vainqueur.

TRIGUEULE.

C'est-à-dire que vous ne nous prenez pas sur la mine ; cela n'est pas d'une sottise.

Pendant que Trigueule & que Grandent se battent , Spinette s'enfuit & Poliphème arrive.

POLIPHÈME.

Puissant Neptune , à qui tout obéit dans la mer ; depuis la plus grosse baleine jusqu'au plus petit éperlan , n'auras-tu pas pitié de ton fils ? Tu lui as donné un cœur amoureux & un ventre affamé qu'il ne peut contenter ; je suis contraint de dévorer mon amour & de ne manger à mes repas que des cerfs & des lions : c'est trop indigeste.

SILENE.

J'ai vu ce matin paraître un vaisseau portant pavillon Grec , Neptune aura peut-être eu la charité de le faire échouer sur vos côtes ?

POLIPHÈME.

POLIPHÈME.

Tant mieux, car la faim qui me tourmente me pourrait bien faire manger quelque Satire.

S I L E N E.

Nous sommes sous la protection de Bacchus; le Dieu du vin vaut mieux que celui des eaux; contentez-vous de nous tenir captifs.

Poliphème lui ordonne d'aller préparer son dîner, & sort pour aller chercher Acis & Galathée; Acis paraît & a une belle conversation métaphysique sur l'amour avec Spinette. Galathée sort du fond des eaux, les trouve ensemble & en conçoit quelque jalousie; cependant elle finit par lui rendre justice, & ils chantent ensemble.

Loin de nous
Les soupçons jaloux ;
Aimons sans crainte ,
Sans contrainte ,
Rien n'est plus doux.



Un Amant constant qu'on soupçonne ;
Peut à la fin se rebuter

Tome II.

E

Et se résoudre à mériter

Les noms odieux qu'on lui donne



Loin de nous , &c.

Silene au second acte déplore les malheurs qu'il éprouve sur ses vieux jours, se plaint des mauvais traitemens que lui fait essuyer Poliphême, & gémit d'être enfermé dans une isle où il ne boit point de vin.

Ulysse aborde sur un vaisseau suivi de plusieurs Grecs, & demande à Silene des vivres en échange contre du vin grec; Silene joyeux de cette rencontre, leur promet toute la viande qu'ils pourront desirer; les Grecs se réjouissent, mais Silene leur apprend tous les perils qu'ils courent dans cette isle. En effet, Poliphême arrive, & Arlequin lui dit, Monseigneur, ayant appris que vous étiez ici, nous avons voulu vous rendre nos petits devoirs.

POLIPHÊME.

Je vous suis obligé mes amis, car j'avais grand faim.

ULISSE.

Aimable fils du Dieu des eaux, nous

Hommes des Grecs qui venons vous offrir de faire fleurir dans votre île tous les arts que nous possédons.

POLIPHÈME.

Cela est bel & bon, mais je te défie de me persuader que j'aie déjeûné; commençons par voir quel est le plus gras.

Chacun s'excuse, l'un dit qu'il est trop maigre, l'autre trop coriasse. Poliphème les remet entre les mains des Satires, & ne garde qu'Ulysse & Arlequin, pour s'entretenir avec eux. Il leur demande quel est leur pays & comment ils se nomment?

ULISSE.

Je me nomme. . . . personne.

POLIPHÈME.

Voilà un plaisant nom, & toi?

ARLEQUIN.

Jupiter.

POLIPHÈME.

C'est le nom d'un Dieu que je hais bien.

ARLEQUIN.

Je le changerai si vous voulez, & je

E ij

m'appellerai Arlequin ; c'est à peu près la même chose.

POLIPHÈME.

Pour le peu de tems que tu as à vivre, ce n'est pas la peine . . . & d'où venez vous ?

U L I S S E.

Du Siege de Troyes.

POLIPHÈME.

Vous êtes donc de ces Belîtres qui avez fait tant de ravage pour Hélène ? N'avez-vous pas de honte d'avoir fait couler tant de sang pour une femme ? Eh quelle femme encore !

A R L E Q U I N.

C'est ce que je disais ; faut - il que tant d'honnêtes gens se fassent échigner pour une guenon !

U L I S S E.

Ce fut le crime des Dieux.

POLIPHÈME.

Oui , mais des hommes en pâtirent ; je veux immoler à ma fureur tout autant de Grecs qu'il m'en tombera sous les mains.

S I L E N E.

Seigneur tout est prêt pour le sacrifice.

Abandonnons désormais,
Cerfs & Lions à qui les aime ;
Pour Poliphême.
Ce sont des mets
Trop secs ;
Vivent les Grecs.

Le CHŒUR.

Vivent les Grecs.

ARLEQUIN.

Vivent les Grecs , & ils vont nous
faire mourir ; il n'y a pas de sens à cela.
(*On les emmene tous.*)

Le théâtre représente au troisieme
acte , la caverne de Poliphême. Euri-
loque, Politèse & Arlequin, s'entretien-
nent de leur funeste aventure , & sont
inquiets du sort d'Ulysse. Il arrive , leur
apprend qu'il a fait boire du vin à Poli-
phême , qui y a pris goût. Il espère
l'ennivrer , & montrant un mâts de na-
vire à ses compagnons , il leur demande
s'il peut compter sur leur secours ; ils
lui répondent que c'est leur faire tort

E iij

que d'en douter. Arlequin pour faire voir son courage, veut prendre le mâts & le laisse tomber sur les pieds de Politèse, en disant que c'est la fureur qui le transporte. Laridon, Cuisinier de Poliphème, paraît avec un grand couteau.

ARLEQUIN.

Voici ma dernière heure.

LARIDON.

Que je suis malheureux ! j'ai laissé échapper de la cage le Grec que Poliphème voulait manger à son goûter..... Je crois l'entendre, il ne faut pas l'effaroucher ; petit, petit, petit : venez, on veut vous donner à manger.

ARLEQUIN.

Et oui, me donner à manger à Poliphème.

Arlequin s'esquive plusieurs fois, & donne autant de coups de batte à Laridon, qui l'attrape à la fin.

LARIDON.

Mogrebleu de vous, vous ferez cause que je serai grondé ; il y a une heure que vous devriez être à la broche. (Il le donne à tenir à Politèse, tandis qu'il

du Théâtre Italien. 103
*éguisse son couteau ; mais Arlequin s'é-
chappe , & Poliphème arrive.)*

L A R I D O N.

Monseigneur, excusez si votre goûté
n'est pas prêt.

P O L I P H É M E.

Ce sera pour une autre fois, je ne
songe qu'à me remplir de cette liqueur
charmante. Ulisse lui verse une douzaine
de rasades de vin de Tenedos ; Poli-
phème entre en belle humeur , & dit
réjouissons-nous mes amis, nous allons
vous traiter d'un concert à notre ma-
nière ; si nous vous régalaons aujourd'hui,
vous nous régalez demain. Les Ci-
clopes chantent.

Le vin rend Poliphème aimable ;
A son exemple ennivrons-nous ,
Gloux , gloux.

Le tigre le plus redoutable ,
Devant Bacchus, perd son courage ,
Gloux , gloux.



De mon gosier jusqu'en mes veines,
Le bon vin coule à chaque coups ,
Gloux , gloux.

E. iv

Toutes les eaux de nos fontaines
N'ont pas un murmure si doux,
Gloux, gloux.



Je sens que je perds la mémoire,
Je vois tout sans dessus dessous,
Gloux, gloux.

Dans le vin à force d'en boire,
Peut-être la trouverons-nous,
Gloux, gloux.



Laridon paraît avec l'habit d'Arlequin à la main, & apprend à Poliphème qu'il s'est échappé par un trou de la montagne si petit qu'il pouvait à peine y fourer le bras; ce qui fait entrer le Cyclope dans une colere horrible. Il sort en jurant de n'épargner aucun de ses Compagnons.

Au quatrieme acte, le théâtre représente une montagne percée de tanieres. Galathée paraît sous la figure de Silvia, pour épier Acis & Spinette, dont elle a pris quelque jalousie. Arlequin arrive en chemise, trouve l'habit de Nimphe que Galathée a laissé sur le rivage. Il s'en affuble ridiculement. Spinette survient & le prend pour un finge; mais

Arlequin dit qu'il est la fille du Roi d'Ethiopie, que traversant ces mers pour aller épouser le Roi de Magogicie, son vaisseau a fait naufrage, & qu'un Dauphin obligeant l'a porté sur ces bords. Spinette la présente à ses compagnes sous ce titre, & toutes les Bergeres s'empressent à lui baiser la main.

ARLEQUIN.

Je ne baise les femmes qu'au visage ; c'est la coutume d'Ethiopie.... Oh ! s'il vous plait en godinette ; c'est encore une coutume d'Ethiopie.

VIOLETTE.

Excusez notre ignorance.

ARLEQUIN.

Laissez faire, je vous apprendrai les autres coutumes ; n'avez-vous rien à croustiller ici vous autres ?

VIOLETTE.

Nous n'avons que du lait & du fromage.

ARLEQUIN.

Comment diable du fromage ! c'est le mets favori des Princesses d'Ethiopie. Eh ! n'avez-vous pas du vin ?

E. W.

VIOLETTE.

Nous en avons le reste d'une outre ;
que nos Bergers ont enlevé à Poliphème
endormi ; vous êtes heureuse d'être
tombée entre nos mains.

ARLEQUIN.

Ce drôle-là aurait voulu d'abord en
découdre avec moi.

VIOLETTE.

Vous auriez été la victime de ses
désirs.

ARLEQUIN.

Voyez vous, le goulu ; on lui donne
des Pucelles d'Éthiopie.

SPINETTE.

Puisque le péril est passé, daignez,
belle Princesse, prendre part à nos jeux.
(*On chante le Vaudeville suivant.*)

Lorsque l'on aime une cruelle,
Aussi farouche qu'elle est belle,

La peine passe le plaisir ;

Mais quand cessant d'être inhumaine,

Elle comble notre désir,

Le plaisir passe la peine.



Que le voyage de Cichere
Avec un vieillard coûte à faire !
La peine passe le plaisir ;
Qu'avec un jeune on l'entreprenne ,
Quoi que l'on ait à souffrir,
Le plaisir passe la peine.



Dans les douceurs du mariage ,
Et les embarras du ménage ,
La peine passe le plaisir ;
Mais qu'un heureux veuvage vienne ,
S'il en coûte quelque soupir ,
Le plaisir passe la peine.



Qui va trop tard dans nos prairies ,
N'y trouve que des fleurs stériles ,
La peine passe le plaisir ;
Qui du bon matin s'y promène ,
Voit la rose s'épanouir ,
Le plaisir passe la peine.



Les Cyclopes paraissent , les Bergeres
fuient , & Arlequin ne pouvant entrer
dans une taniere , monte sur un arbre ;
un d'eux l'apperçoit , & dit qu'il veut
l'abbattre à coups de pierres. Arlequin
effrayé , crie ; respectez Galathée.

E. vj.

TRIGUEULE.

Nous vous regardons comme notre
Princesse.

ARLEQUIN, *descend en faisant la
culbute.*

Sur ce pied je me rends.

GRANDENT.

Quoi ! c'est-là cette Beauté que Po-
liphème poursuit avec tant d'ardeur.

TRIGUEULE.

Je n'ai jamais vu de Nimphe de la
mer de cette couleur.

ARLEQUIN.

C'est que je suis Nimphe de la mer
noire , Poliphème me rendra justice.

GRANDENT.

Il est bien en état d'en juger dans
l'ivresse où il est, il ne connaît per-
sonne.

ARLEQUIN, *bas.*

Tant mieux pour moi.

GRANDENT.

Le voici.

ARLEQUIN, bas.

Je tremble.

Les Ciclopes présentent à Poliphême
qui est ivre, Arlequin, qu'il prend pour
Galathée.

POLIPHÈME.

Ah ! belle Nimphe maritime, le
Mont-Ethna ne brûle pas d'un feu si
violent que celui que vous allumez dans
mon cœur.

ARLEQUIN.

Est-il possible qu'une Nimphe des
eaux puisse allumer tant de feux !

Poliphême la fait conduire dans sa
caverne, & Arlequin en s'adressant aux
loges, dit : parmi tant de filles qui
veulent être mariées, n'y en aurait-il pas
quelqu'une qui voulut prendre ma place ?

La nouvelle qui s'est répandue dans
l'Isle, que Galathée était au pouvoir
de Poliphême, est parvenue à Spinette
& au Berger Acis. Galathée témoin de
leur douleur, perd les soupçons de ja-
lousie qu'elle avait conçus, & lorsqu'elle
les assure de sa tendresse & de sa re-
connaissance, on entend Poliphême qui
jette des cris effroyables dans la caverne.

Silene leur apprend qu'un des étrangers a profité de son sommeil, pour lui percer le seul œil que la nature lui avait donné. Il arrive à tâtons, un des Cyclopes lui demande quel est le sujet de ses cris.

POLIPHÈME.

On m'a brûlé l'œil.

GRANDENT.

Qui ?

POLIPHÈME.

Personne.

Les Cyclopes se mettent à rire & redoublent la fureur de Poliphème, qui cherche par-tout les Grecs; pour les trouver plus facilement, il fait sortir ses troupeaux de sa caverne, & Ulysse & ses Compagnons, passent sous le ventre des belliers. Poliphème les compte, 1, 2, 3, 4, 5, 6, ... Ah! te voilà le plus chéri de mon troupeau. Arlequin sous un bellier, bée, bée, bée.

POLIPHÈME.

Hélas! que je trouve ta voix changée!

ARLEQUIN.

Bée, bée, bée.

POLIPHÈME.

Il semble qu'il pleure mon infortune;
Il faut que je te baïse mille fois.

ARLEQUIN.

Bée.

POLIPHÈME.

Poliphème est-il si défiguré que tu
ne le reconnaisse plus?

ARLEQUIN, s'échappant.

Oh ! que si fait.

POLIPHÈME.

Qu'ai-je entendu ? C'est un de mes
Grecs qui s'est échappé , refermons ma
caverne , de peur que les autres n'en
fissent de même.

ULISSE.

Tu prends un soin inutile , car nous
le sommes tous.

Poliphème arrache des rochers , les
lance de tous côtés , & appelle Eole à
son secours. Une tempête affreuse s'é-
lève ; mais Galathée la calme , & ap-
prend aux Cyclopes les Arrêts du destin.
Poliphème épuisé , tombe par terre ; la
fureur lui rend ses forces. Il se relève &

poursuit inutilement les Grecs, qui sont
embarqués. La Piece finit par des
chants & des danses.

VAUDEVILLE.

Est-ce votre vertu , Bergeres ,
Qui vous rend pour nous si sévères ,
Et vous fait souvent dire non ?

Ah ! voyez donc.

La beauté la plus inhumaine ,
Serait plus douce qu'un mouton.
Sans le fâcheux qu'en dira-t-on ;
Ton , ton , ton , taine ,
Qu'en dira-t-on ?



Iris , comme une tourterelle ,
Regrette son Berger fidele ,
Le pleure-t-elle tout de bon ?

Ah ! voyez donc.

Qu'un autre d'amour l'entretienne ,
Elle prendrait la balle au bon
Sans le fâcheux qu'en dira-t-on ;
Ton , ton , ton , taine .
Qu'en dira-t-on ?



Pour fuir une bête inhumaine ,
L'entr'ai dans la grotte prochaine

L'autre jour avec Coridon.

Ah ! voyez donc.

On nous trouva tout hors d'haleine ;

On n'en savait pas la raison ;

Hélas ! bon Dieu , qu'en dira-t-on ?

Ton , ton , ton , taine ,

Qu'en dira-t-on ?



Que sur mon choix chacun me raille ,

Nos Dieux marins n'ont que l'écaille ,

Valent-ils Àcis mon mignon ?

Ah ! voyez donc.

Quoique née en humide plaine ,

Préférant la chair au poisson ,

Je brave le qu'en dira-t-on ;

Ton , ton , ton , taine ,

Qu'en dira-t-on ?



Cette Piece est un ouvrage de société entre Legrand & Riccoboni le pere. Quoiqu'assez gaie , elle fut médiocrement applaudie , & n'eut en tout que sept représentations. Elle n'a jamais été reprise depuis.



LES AVANTURES DU CAMP DE PORCHÉ-FONTAINE.

*Comédie en un acte en prose, 18 Octobre
1722.*

UN Officier Gascon se trouvant sans Valet, fait entendre dans un monologue, qu'il est malheureusement réduit à être son confident lui-même, & ne peut se consoler d'être forcé à se dérober sa gloire en devenant son propre panégyriste ; lui qui avait autant d'admirateurs que de confidens : un Tambour du Régiment du Roi, nommé Pattapan, en est reconnu pour avoir été turelututu, ancien Fife de sa Compagnie. Ils renouent d'amitié & de confiance ; le Capitaine Gascon lui apprend qu'il est amoureux d'une aimable personne, élevée par une des plus commodes tantes qui fût jamais ; mais que cependant il n'a pu obtenir qu'elle fit un petit voyage de Paris au Camp de Porché-Fontaine, à son intention : Pattapan s'offre de bonne grace à le servir dans ses amours ; heureusement l'aimable niece & la commode tante se présentent à leurs yeux ;

La conversation qui se lie entre-eux, est bien-tôt interrompue par l'apparition de Messieurs Rognetout & Castor, l'un Tailleur & l'autre Chapelier; le premier est pere de la niece, & le second est son prétendu: à leur approche, la tante & la niece se sauvent, & le Gascon qui se sauve avec elles, leur dit en les suivant, qu'elles lui apprennent à fuir.

Pattapan demeure sur la scène avec Rognetout & Castor, qu'il reconnaît quoiqu'ils soient travestis en Officiers; ils lui avouent qu'ils se sont mis du bel air pour se faire respecter, & qu'ils ont franchi les barrières sous le nom de Volontaires qu'ils se sont donnés.

Pattapan apprend d'eux, que la fille de Rognetout est destinée à Castor, ce qui l'embarrasse un peu, pour l'amour du Gascon à qui il a promis son secours. Il ne laisse pas de lui tenir parole; voici comment il s'y prend. Dans quelques scènes qui suivent celle-ci & dont le détail est assez inutile, Rognetout & Castor rencontrent la tante & la niece, & sont fort surpris de les trouver dans le Camp de Porché-Fontaine. Elles s'excusent toutes deux sur la curiosité si naturelle aux femmes. Pat-

Pattapan prend leur défense, & non content de les avoir tirées d'une affaire si épineuse, il veut achever son ouvrage; il lâche quelques Soldats de ses amis sur Rognetout & sur Castor, qu'ils arrêtent comme déserteurs. On leur fait accroire qu'on les va faire tirer au sort pour voir qui des deux sera pendu. Pattapan leur parle chacun en particulier, & leur fait faire un billet de mille écus pour avoir le billet blanc. Ces deux billets qu'ils signent aveuglément, se trouvent transformés en deux contrats de mariage, qu'un Tabellion de Montreuil aussi fripon que Pattapan, a dressé de concert avec lui. Rognetout & Castor que l'on continue d'effrayer, consentent aux deux contrats; par l'un le Gascon épouse la fille de Rognetout, & par l'autre la tante est mariée à Castor, qui l'avait autrefois aimée. La Piece finit, & le Gascon chante.

Dans le Camp de Porché - Fontaine
 Que Mars est jeune & beau ! quels traits , quel
 agrément !
 Sandis , jamais Vénus ne l'a vu si charmant.
 Son char vole , elle vient & dans l'air se prome-
 nent ;

Du Théâtre Italien: XX

Eh ! donc là-dessus , incertaine ;
Ne fait si c'est son fils ou si c'est son Amant :

Un SOLDAT , *chante.*

Nos combats , quoique vifs , ne causent point
de deuil ,

Point de liste des morts au siège de Montreuil.

Pour les blessés , oh ! c'est une autre affaire ,

On en fait la liste à Cithere.

VAUDEVILLE.

Un vieux Cresus par ses ducats ,
Peut désarmer une cruelle ;
Mais par la brèche il ne peut pas
Forcer jamais la Citadelle :

Patapatapan ,
Il va fort peu tambour battant.



Autrefois Mars & les Amours
Faisaient des guerres éternelles ;
Mais à présent dans peu de jours ,
On prend des Villes & des Belles :

Patapatapan ,
On les mene tambour battant.



Les Caissiers , les Agioteurs ,
Prennent les Places par famine ;

On ne se rend à ces Messieurs,
Que lorsqu'ils fondent la cuisine :
Patapatapan ,
Leur bourse va tambour battant.



Un petit Maître dans ses feux ,
N'aime que l'éclat qui nous frappe ;
Un petit Colet amoureux
Surprend une Belle à la sappe :
Patapatapan ,
Il ne va point tambour battant.



Un Notaire ennemi du feu ,
Loin du camp de Porché-Fontaine ,
Trouva sa femme en parti bleu
Avec un jeune Capitaine :
Patapatapan ,
Qui s'enrôloient tambour battant.



Oh ! depuis que j'ai vu le Camp ,
Disait Lucas à sa Lisette,
Je serai moins timide Amant ;
Lorsque tu battras la retraite ,
Patapatapan ,
J'avancerai tambour battant.



Qui vive ? Etes-vous ennemis ?

Bon quartier , point de bruit de guerre ;

Mais si vous êtes nos amis ,

Marchez à moi , Messieurs du parterre :

Patapatapan ,

Et défilez tambour battant.



Dominique est l'Auteur de cette Piece , & Quinault , Comédien Français , est celui de la musique des divertissemens. Cette Comédie fut faite à l'occasion du Camp de Plaisance que le Roi tint auprès de Montreuil , c'était le premier où Sa Majesté eût paru , & il est facile de juger de la joie & des plaisirs qui y régnaient.



ARLEQUIN PERSÉE.

*Parodie en trois actes en prose, mêlée de
Vaudevilles, 18 Décembre 1722.*

LE théâtre représente au fond ; le Temple de Junon , & sur les aîles , une Place publique dans un goût burlesque , avec des Crocheteurs , des Mâçons , des Vendeuses de pommes , de châtaignes , & autre populace.

Cassiope se félicite avec sa sœur Merope , d'être heureuse épouse & heureuse mere ; pour heureuse épouse , répond Merope , je vous en défie , le bonhomme Cephée n'est pas d'un âge à prouver votre bonheur dans le mariage ; à l'égard d'heureuse mere , cela me surprend encore , ma niece Andromede est assez drôle ; mais on voit peu de mere qui s'applaudisse d'avoir une jolie fille.

Cassiope invoque les Dieux , sur l'air du chœur de l'Opéra , qui est très-gay.

M E R O P E.

Eh ! mais ma sœur vous n'y pensez pas , on n'a jamais imploré l'assistance
des

du Théâtre Italien. 121

des Dieux dans une calamité publique
sur un ton aussi enjoué, on dirait d'une
contredanse.

CASSIOPE.

Vous avez raison, Merope,

Il n'est pas bon ce ton là,

Pour cela.

MEROPE.

Oh ça ma sœur, nous pouvons parler
ici librement, nous ne sommes que
dans la plus grande place de la ville;
nous n'avons pour témoins que la po-
pulace, qui est fort discrète ordinaire-
ment: puisque le lieu me le permet, je
vais vous faire une confidence qui me
pèse & qui demande un secret profond.
Croiriez vous bien, ma très-honorée
sœur, que pendant que tout gémit à la
Cour, des maux que Méduse cause à
nos Etats, je ne me suis occupée moi,
que d'un petit ingrat que j'aime.

CASSIOPE.

AIR: *Des Fraises.*

Ma fille pour époux,

Aura Monsieur Phinée,

Et moi pour adorateur,

Je voudrais vous voir, ma sœur,

Perfée, Perfée, Perfée.

Tome II.

F

M E R O P E.

Grand - merci de vos souhaits, ma sœur ; mais ce n'est pas pour nous que le four chauffe, le petit fripon de Persée lorgne ma nièce Andromède.

C A S S I O P E.

Par ma foi j'oubliais les jeux qu'on prépare à Junon.

M E R O P E.

Vous auriez pu dépenser mieux l'argent de cette fête, Junon est obstinément vindicative, & vous ferez la dupe de votre galanterie.

Phinée arrive avec Andromède, à qui il reproche qu'elle ne l'aime pas. Andromède lui répond qu'elle l'aime puisqu'elle le doit. (*Elle chante.*).

Qu'on se plaine votre âme,
Je dois être votre femme,
Ne l'a-t-on pas résolu ?

P H I N É E.

Oui ; mais je serai cocu.

A N D R O M E D E.

Voilà des politesses de Phinée.

Je devoir sur mon cœur lui donner un juste
empire ;

Peut-il être jaloux d'un malheureux Rival ?

PHINÉE, (*vers & chant de l'Opéra.*)

Non, je ne puis souffrir qu'il partage une
chaîne

Deut le poids me paraît si gonflé :

Quand vous l'accablerez de cent coups de
bâton,

Je serais jaloux de sa peine.

MÉROPE.

AH ! croyez-moi plutôt, tous les deux,
ne restez pas davantage à quêter
dans la rue, il n'est permis qu'aux be-
vendeuses & aux Savetiers, d'y rendre
le Public confident de leurs amours à
coups de poing ; rentrons dans le Pa-
lais, allons bouder tous trois au coin
du feu.

PHINÉE.

Mademoiselle Mérope est une fille
sensible ; effectivement, il n'est pas trop
sage de nous picoter ainsi dans une
Place publique, pendant que nous ap-
préhendons à chaque instant l'arrivée
de Méduse. Si cette vilaine bête-là al-
lait nous surprendre, cela ne serait pas

tain. Dès qu'on la regarde, on est métamorphosé en pierre de taille, eût-on la moleste d'un petit colet.

On entend de la rumeur derrière le théâtre, & Amphimedor en porteur d'eau avec ses seaux, vient annoncer que Méduse paraît, & qu'elle a déjà transformé un Greffier en caillou.

ANDROMÈDE.

Voyez le beau miracle!

PHINÉE.

Cela est physique, la tête de Méduse durcit les objets à proportion de la disposition qu'ils ont à la dureté. Elle changera un Usurier en marbre, tandis qu'une Actrice d'Opéra ne sera transformée qu'en moignon.

MÉROPE.

Mais sauvons-nous donc.

ANDROMÈDE.

De quel côté? (*l'un monte à droite, l'autre à gauche*).

PHINÉE.

Comment diable, elle vient à droite & à gauche! peste des butors.

Ils courent de-çà & de-là sans pouvoir se déterminer. Cassiope arrive, & leur apprend que Méduse se retire; mais qu'elle pourrait revenir, qu'il ne leur reste qu'à implorer la protection de Jupiter. Je vous entends, dit Phinée; mais n'avez-vous point de honte, Madame, de vouloir me préférer un Aventurier qui n'ose montrer son Extrait baptistaire? Andromede soutient que Persée est fils de Jupiter, & Cassiope dit qu'il offre de couper la tête de Méduse.

PHINÉE *chante :*

J'aurai l'appui du Roi dans cette affaire ;

Car je suis son frere, moi ;

Car je suis son frere.

CASSIOPE.

Je saurai bien prescrire au Roi sa gamme ;

Car je suis sa femme, moi ;

Car je suis sa femme.

Ils sortent l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en répétant chacun leur refrain.

ANDROMEDE, restée seul.

Infortunés, qu'un monstre affreux

A changés en rochers poudreux,

Vos cœurs sont pour jamais paisibles ;

Votre sort n'est pas si piteux,

Hélas ! Hélas ! les cœurs sensibles

Sont mille fois plus malheureux.

Andromède vient aussi faire son monologue à part ; mais Persée paraît , & elle se retire en disant qu'elle ne veut pas toujours garder les manteaux.

Andromède reçoit d'abord fort mal Persée ; mais elle lui avoue bien-tôt qu'elle ne feignait cette rigueur , que pour le détourner de l'entreprise qu'il a formée à sa considération. Elle tâche de l'en détourner ; mais Persée dit qu'il veut absolument couper la tête de cette carogne là , que sans cela le Royaume ne serait bien tôt plus qu'une carrière.

Mercure paraît & lui demande où il va ?

P E R S É E.

Je vais me battre en duel contre Méduse.

M E R C U R E.

Oh ! le petit étourdi qui va combattre Méduse en équipage de bal , & sans examiner seulement comment il s'y prendra. Ces Héros de théâtre n'ont presque jamais le sens commun. Ecoutez ; bon sang ne peut mentir ; Jupiter

vosre papa mignon, m'envoye pour vous équiper convenablement ; je vais remuer le ciel & la terre, & même mettre les Enfers en dépense, pour vous habiller d'un goût assortissant à la vèsite que vous allez faire à Méduse.

P E R S É E.

Qu'on m'apporte donc un fauteuil.

M E R C U R E.

Comment ! un fauteuil, on n'en donne point aux Héros d'Opéra. Ils s'habillent debout comme des Clercs.

Mercure siffle & ensuite appelle, & l'on voit paraître quatre Cyclopes ; pendant que deux chantent, deux autres lui attachent des ailes & lui ceignent une épée. Mercure appelle encore des Guerrieres dansantes, elles présentent à Persée le bouclier de Pallas, & après avoir dansé, elles se rangent des deux côtés du théâtre ; Mercure appelle encore des Démon.

P E R S É E.

Comment ? Ventrebleu, des Diables viennent aussi à ma toilette !

M E R C U R E.

Ils vous apportent le casque de Pluton.

F iv

P E R S É E.

C'est un bonnet de nuit apparemment, car Pluton en a plus besoin que de casque?

M E R C U R E.

Ce casque a une grande vertu, il rend invisible celui qui le porte.

P E R S É E.

Peste, voilà un bon meuble; foyez les bien venus, Messieurs les Diables, je vous donnerai de quoi vous rafraîchir.

Les Ciclopes, les Nymphes guerrières & les Diables, dansent tous ensemble.

P E R S É E.

Dites-moi un peu, Seigneur Mercure, est-il du cérémonial de danser quand on habille un Héros?

M E R C U R E.

Assurément on voit danser souvent plus mal à propos dans un pays où les Habitans ne parlent qu'en musique; & si la cérémonie que nous venons de faire s'y était passée, vous n'en auriez pas été quitte pour des rigaudons: on

vous aurait coulé à chaque pièce de votre ajustement, quelque belle maxime sur l'importance du secret dans les grands desseins; sur l'avantage qu'il y a d'allier la valeur à la prudence; mais comme vous avez quelque chose à faire de plus pressé que d'entendre ces belles Sentences, je vous les montrerai à votre retour sur les écrans du Palais de Céphée.

(Mercure chante avec le Chœur.)

Que rien ne vous arrête,

Allons, partez enfin.

P E R S É E.

Où diantre est la voiture?

M E R C U R E.

Votre voiture est à vos talons, ce sont des aîles comme les miennes.

P E R S É E.

Eh! mais ces aîles ne sont propres tout au plus que pour une hirondelle.

M E R C U R E.

Allons morbleu, suivez-moi; le Ciel, la Terre & les Enfers se sont cottisés pour les frais de votre équipage, & vous ne partirez pas.

F. v.

Pendant que le Chœur chante, Mercure & Persée s'envolent.

Au second acte le théâtre change & représente la caverne des trois Gorgonnes. On entend le prélude de l'Opéra. Mercure paraît & dit aux Gorgonnes, croyez-moi, Mesdames, faites un bon somme, cela vous rafraîchira le teint. Il leur fait jouer un petit air de flûte pour les endormir, puis une sarabande de l'Opéra moderne, puis un pont neuf; mais inutilement. Les Gorgonnes chantent :

Le repos ne peut nous plaire,

Oh ! ho ! tourlouribo ;

Et nous voulons toujours braire,

Oh ! ho ! ho ! tourlouribo.

MERCURE.

Je vois bien qu'il en faut revenir à mon caducée, si je m'en étais avisé d'abord, j'aurais épargné bien des coups d'archet. Les Gorgonnes le touchent & s'endorment toutes trois sur le même rocher.

Mercure appelle Persée.

A 1^{er} : Réveille-toi belle endormie.

Venez vite assommer la bête ;

PERSÉE, dans la coulisse.

Mais où pourrais-je m'en aller,

Si quand j'aurai coupé sa tête

Elle vient à se réveiller ?

Mercuré va le chercher dans la coulisse, & le laisse avec les Gorgonnes endormies.

PERSÉE.

Voilà de jolies Princesses à surprendre au lit . . . Morbleu, si j'allais être pétrifié . . . Il me semble que je durcis, je n'ai pourtant point regardé Méduse ; cherchons sa tête . . . Ah ! je la tiens & je l'ai coupée net comme un navet.

Des monstres naissent du sang de Méduse. Persée serre la tête dans un sac de nuit, il se défend de son mieux contre les monstres, & feint de jouer à colin-maillard avec les Gorgonnes qui trient de toutes leurs forces.

PERSÉE.

Il faut que j'appelle Mercure, je ne pourrai jamais sans lui me défaire de ces deux gueillardes-là.

Ohé, ohé, Maître Mercure !

F vj

MERCURE, *dans la coulisse.*

Est-ce fait minon , minette ?

P E R S É E.

Oui, Méduse est morte.

Les Gorgonnes descendant très-lentement dans une trappe , chantent :

Des gouffres profonds sont ouverts ,
Ah ! nous tombons dans les Enfers.

M E R C U R E.

Je n'ai jamais vu tomber si lentement.

Mercure & Persée s'envolent ensemble de la droite à la gauche du théâtre, qui change au troisieme acte & représente les rivages de la mer , & un Pêcheur chante :

La Cour Ethiopienne ,
Faridondaine , chantera :
La Cour Ethiopienne ,
Faridondaine , dansera.

Le CHŒUR, *répète.*

La Cour Ethiopienne , &c.

M E R O P E.

Quelle rage est la mienne ?

Persée est revenu ; mais un autre l'aura.

PHINÉE.

Quelle maudite antienne?

Quoi ! toujours dans ces lieux Persée on vantera !

Le CHŒUR.

La Cour Ethiopienne , &c.

PHINÉE & MEROPE.

Nous sentons même douleur,

Fuyons la foule importune ,

Pleurons nos communs malheurs

Et faisons bourse commune.

PHINÉE.

Il y a bien du commun dans nos discours.

La mer se soulève, on entend une tempête, & une Poissonniere vient apprendre à Merope & à Phinée, qu'Andromede doit être dévorée par un monstre qui va sortir de la mer. Les Tritons qui servent d'Archers dans cette expédition, se sont déjà emparés de la Princeesse, & l'attachent au rocher, Cassiope invoque les Dieux; mais le Chœur des Tritons lui répond :

Qu'aujourd'hui votre orgueil apprenne à craindre le couroux des Dieux,

CASSIOPE.

Le monstre approche de ces lieux ;

Ah ! quelle vengeance inhumaine !

ANDROMÈDE.

Je ne vois point Persée , ô Dieux !

Et je me flattais dans ma peine ,

Qu'un si fidel & tendre Amant ,

Irait à mon enterrement.

Persée paraît en l'air une ligne à la main pour pêcher le monstre ; à son second vol , il a un filet au bout d'une perche , & au troisième une broche qu'il passe à travers la gueule du monstre. Le Chœur bat des mains & chante :

Elle est morte la vache à panier ,

Elle est morte , il n'en faut plus parler ,

Persée achevant de délier Andromède ; ces chiens de Tritons , dit-il , n'avaient pas épargné la ficelle ; lorsque Andromède est déliée , elle lui fait la révérence , en lui disant bien obligée Monsieur Persée.

PERSÉE.

Trêve de compliments , les monstres nous en veulent diablement , il en pour-

rait survenir encore quelqu'un, allons nous marier. Il sort en prenant Andromede & Cassiope par dessous le bras. Les Tritons se tachent sous les ondes, & les Poissonnières les reconduisent en leur faisant les cornes. Merope & Phinée reparaissent; Merope appelle la mort à son secours, & Phinée lui dit : mort - non de ma vie, il est bien question de se lamenter pendant qu'on nous enleve à tous deux l'objet de nos amours, Junon m'a offert son appui, & j'ai une douzaine de brèteurs que je prétens mener à la nœce d'Andromede.

M E R O P E

Mais il me sembloit que tantôt vous abandonniez assez tranquillement votre Maîtresse?

P H I N É E

Oui, je la cédaï au monstre; mais non pas à mon Rival.

Cassiope, Andromede & Persée, vont au temple suivis d'une troupe de Poissonnières. Merope leur déclare que Phinée en veut aux jours de Persée. On entend derrière le théâtre, le parti de Phinée qui crie, allons, allons froter Persée. Ils paraissent, & Persée leur pré-

sente la tête de Méduse; la suite de Persée commence par fermer les yeux en différentes postures, & ses ennemis demeurent pétrifiés en différentes attitudes. Merope même qui n'a pu éviter de regarder Persée jusqu'au dernier moment, est enveloppée dans le malheur de Phinée.

PERSEE.

Demi-tour à gauche, Mesdames; voyez le plus grand de mes exploits.

ANDROMÈDE.

Ah! les voilà tous pétrifiés & maintenant aussi.

PERSEE.

- Bon, bon, ce sont-là des statues pour meubler nos Jardins. (*au parterre*).

Messieurs, si notre Parodie vous déplaît, souvenez-vous que vous avez vu la tête de Méduse, vous ne devez pas souffler; mais si nous avons eu le bonheur de ne vous pas ennuyer, montrez que vous n'êtes pas de pierre de taille, & que vous avez encore l'usage de vos mains.

Cette jolie Parodie est de Fusellier; elle réussit beaucoup. Elle fut faite à

la reprise du 8 Novembre 1722, de l'Opéra de Persée, dont les paroles sont de Quinault, & la musique de Lulli. Il avait été joué pour la première fois à Paris, le 17 Avril 1682, & à Versailles, au mois de Juillet suivant.

LE SERDEAU DES THEATRES.

*Parodie en un acte en prose, mêlée
de Vaudevilles, 19 Février 1723.*

APOLLON & Terpsicore rappellent dans la première scène (1) les noces de Gamache; (2) le banquet des sept Sages & (3) Pirithoüs; trois Pièces nouvelles qui n'eurent point de succès.

A P O L L O N.

Vous conviendrez que voilà trois méchans repas qu'on a fait essuyer à la bonne ville de Paris.

(1) Comédie de Fuzelier.

(2) Comédie en trois actes en prose, de Delisle.

(3) Tragédie Lirique en cinq actes, avec un prologue de Seguinault, musique de Mouret.

TERPSICORE.

On n'a pas dessein qu'elle fasse la débauchée.

A P O L L O N.

J'ai pourtant résolu de réunir ces trois méchans repas, & de n'en faire qu'un seul.

TERPSICORE.

Vous avez donc projeté de faire crever le Public ?

A P O L L O N.

Permettez-moi de m'expliquer ; mais qui Diable est ce visage-là ! mon ami, ne seriez-vous point par hasard de ces Auteurs anonimes, de ces Poètes prudents qui se cachent en montrant des ouvrages que souvent ils feraient bien de cacher aussi ?

Le SIFFLEUR.

Non, docte Apollon, je ne suis pas un de vos enfans ; je suis un de leurs Précepteurs.

A P O L L O N.

Vous, leur Précepteur ! qui vous a donné cet emploi ? Où sont vos titres ?

Le SIFFLEUR, *tirant de sa poche
un grand sifflet.*

Les voilà.

TERPSICORE.

Comment, c'est un siffleur ? Il a l'audace de paraître en armes jusques sur les bords du Permesse ; écoutez téméraire, vous n'êtes pas trop en sûreté dans un pays qui n'est peuplé que de Poètes.

Le SIFFLEUR.

Oh ! ils font bonnes gêtis.

APOLLON.

Voilà un effronté maraud . . . nous direz-vous comment vont les théâtres sur les bords de la Seine ?

Le SIFFLEUR.

Ma foi les théâtres ont été pendant cet hiver plus glacés que la rivière ; on n'y pouvait pas tenir : dès qu'une Pièce paraissait, zeste ; elle était par terre. Le théâtre Italien, sur-tout, était une franche glissoire.

APOLLON.

Mais il me semble qu'il est à présent

défendu de siffler aux Spectacles? Comment éludez-vous une si sage Ordonnance?

Le SIFFLEUR.

Par un secret tout naturel; presque tous les ouvrages dramatiques, modernes, sont froids & très-froids; la pituite y domine. Cette pituite tombe sur le cerveau du Parterre, justement dans le tems où il serait nécessaire de siffler; alors le Parterre crache, toussé & se mouche en chœur, & cette harmonie nasonne, lui tient lieu de l'instrument supprimé.

TERPSICORE.

J'entends. Le Parterre s'enrhume, à coup sûr, aux Pièces qui lui déplaisent.

Le SIFFLEUR.

Savez-vous bien qu'il y a des Auteurs qui lui causent jusqu'à la fluxion de poitrine?

TERPSICORE.

Oh bien! elle vous est *hoc*, si vous restez ici; sachez qu'Apollon médite un projet qui va mettre les siffleurs sur les dents.

Le SIFFLEUR.

Il n'a qu'à parler.

APOLLON, *au siffleur.*

Je veux bien vous satisfaire, prêtez-moi attention.

TERPSICORE.

C'est ce qu'il prête le moins volontiers.

APOLLON.

J'ai imaginé d'établir pour les théâtres, un serdeau différent des autres; car loin de le remplir de plats de rebut & des restes, on n'y recevra que les bons morceaux.

Le SIFFLEUR.

Il ne vous faudra pas une grande boutique.

APOLLON.

Je veux commencer ce triage par les trois repas que je viens de citer, & dès aujourd'hui j'en extrairai les mets les plus friands pour en composer un ambigu.

TERPSICORE.

C'est fort bien pensé, un ambigu;

car vous aurez beaucoup de viandes froides.

A P O L L O N.

J'ai mandé à Bazile & à Quitterie ;
à Dom Quichotte & aux sept Sages de
la Grece, ainsi qu'à Pirithoüs de se
rendre sous cette ramée.

TERPSICORE.

Nous allons voir ici bonne compa-
gnie.

Le SIFFLEUR, à Apollon.

Vous prétendez rassembler ici Ba-
zile, Dom Quichotte, les sept Sages
de Grece & Pirithoüs ?

A P O L L O N.

Et Pirithoüs.

Le SIFFLEUR, en II

Adieu.

A P O L L O N.

Où courez-vous donc, Monsieur le
Siffleur ?

Le SIFFLEUR.

Je vais chercher du secours, il y
aura ici trop de besogne pour moi tout
seul.

Le reste de cette Parodie est la censure des trois Pièces dont nous avons parlé. Comme elles sont peu connues, nous pensons que la critique n'offrirait rien de piquant à présent, quoique dans son tems elle eût eu beaucoup de succès & qu'elle l'eût bien mérité. Elle eut 18 représentations & fut souvent reprise dans l'année. Cette ingénieuse idée est de Fuselier.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

*Comédie en trois actes, en prose,
16 Avril 1723.*

T RIVELIN, Officier du Palais de Lelio, fait tous ses efforts pour flatter Silvia & toucher son cœur en faveur de son Maître qui l'a fait enlever; mais elle ne pense qu'à son cher Arlequin, dont on l'a si injustement séparée, pour la conduire dans une Cour qu'elle regarde comme une affreuse prison. Sa passion est si vive, qu'elle menace de se donner la mort, si on ne lui rend Arlequin. Trivelin lui vante inutilement les honneurs qu'elle reçoit.

SILVIA.

Eh ! Que me font ces honneurs ?
Qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq
fainéantes qui m'espionnent toujours ?
On m'ôte mon Amant & on me rend
des femmes à sa place ; ne voilà-t-il
pas un beau dédommagement ? Et on
veut que je sois heureuse avec cela ?
Que m'importe toute cette musique ,
ces concerts & cette danse dont on
croit me régaler ? Arlequin chantait
mieux que tout cela , & j'aime mieux
danser moi-même que de voir danser
les autres , entendez-vous ? Une Bour-
geoise contente dans un petit village ,
vaut mieux qu'une Princesse qui pleure
dans un bel appartement. Si le Prince
est si tendre , ce n'est pas ma faute , je
n'ai pas été le chercher , pourquoi m'a-
t-il vue ? S'il est jeune & aimable , tant
mieux pour lui , j'en suis bien aise , qu'il
garde tout cela pour ses pareils , & qu'il
me laisse mon pauvre Arlequin , qui
n'est pas plus gros Monsieur , que je ne
suis grosse Dame , pas plus riche que
moi , pas plus glorieux que moi , pas
mieux logé , qui m'aime sans façon ,
que j'aime de même , & je mourrai
de chagrin de ne pas le voir. Hélas !
le

le pauvre enfant, qu'en aura-t-on fait? Qu'est-il devenu? Il se désespère quelque part, j'en suis sûre, car il a le cœur si bon; peut-être aussi qu'on le maltraite. . . .

Trivelin la rassure & lui promet qu'elle verra bientôt Arlequin; elle le quitte avec un peu plus de satisfaction.

Le Prince arrive accompagné de Flaminia, qui le sert dans ses amours. Trivelin ne peut dissimuler à son Maître, qu'il n'a fait aucun progrès sur le cœur de la jeune Silvia. Flaminia prétend qu'il faut faire venir Arlequin, tâcher de le rendre inconstant, & qu'alors Silvia piquée, ne manquera pas de se rendre par dépit; Flaminia emploie sa sœur Lisette à ce projet, & lui donne des leçons propres à faire réussir leur dessein.

L I S E T T E.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas, je le tromperai; je suis fille d'honneur & je m'en fais un scrupule.

F L A M I N I A.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouserai? Cela fera ta fortune. As-tu encore des scrupules? Tu n'es non plus que moi,

Tome II.

G

que la fille d'un Domestique du Prince,
& tu deviendras grande Dame.

L I S E T T E.

Oh! voilà ma conscience en repos,
& en ce cas-là si je l'épouse, il n'est
pas nécessaire que je l'aime.

Trivelin amène Arlequin & lui dit
qu'il est son Domestique, qu'il peut
disposer de lui. Arlequin ne reçoit pas
mieux ses offres de service que Silvia;
mais lorsque Trivelin vient à la nom-
mer, Arlequin qui l'a rebuté jusqu'à-
lors, devient caressant. Il lui dit avec
empressement, vous savez où elle est;
mon ami, mon Valet, mon Maître;
mon tout ce qu'il vous plaira? Que je
suis fâché de n'être pas riche, je vous
donnerais tous mes revenus pour gages;
dites, l'honnête homme, de quel côté il
faut tourner? Est-ce à droite, à gauche,
ou tout devant moi?

T R I V E L I N.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN, *charmé & d'un air
doux.*

Mais quand j'y songe, il faut que
vous soyez bien bon, bien obligeant.

pour m'amener ici comme vous faites.
O Silvia ! cher enfant de mon ame,
ma mie, je pleure de joie !

Trivelin tâche de modérer l'empres-
sement d'Arlequin, & lui rappelle un
certain Cavalier qui a fait des visites à
Silvia ; il lui apprend que ce Cavalier
l'a trouvée fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un récit qui
l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a don-
né ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est
juste.

TRIVELIN.

Il y a une petite difficulté ; il en est
devenu amoureux & souhaiterait d'être
aimé à son tour.

G i

ARLEQUIN.

Sont tour ne peut pas venir, c'est moi qu'elle aime.

Trivelin réplique, Arlequin se met en colere & refuse toutes les offres qu'on lui fait.

TRIVELIN.

Vous obtiendrez l'amitié du Prince.

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne serait pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais, les richesses? . . .

ARLEQUIN.

On n'en a que faire quand on se porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Maison à la Ville, maison à la Campagne.

ARLEQUIN.

Ah! Que cela est beau! il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; qui est-ce qui habitera ma maison de Ville quand je serai à ma maison de Campagne?

TRIVELIN.

Vos Valets.

ARLEQUIN.

Je ne pourrai donc pas les habiter
toutes à la fois?

TRIVELIN.

Non, que je pense.

ARLEQUIN.

Eh bien! innocent que vous êtes,
c'est donc inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de
l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte je donnerai donc ma
Maîtresse pour avoir le plaisir de dé-
ménager souvent.

Trivelin voyant que ni les honneurs
ni les richesses ne peuvent tenter Arle-
quin, lui fait le détail d'un bon repas.
Arlequin est quelque tems à répondre ;
il convient ensuite qu'il est gourmand,
que ces mets succulents le tenteraient
assez ; mais que Silvia est un morceau
encore plus friand que tout cela ; il

G iij

s'obstine à la voir. Trivelin la lui promet; mais Lisette vient l'avertir que le Prince la demande. Il sort & la laisse avec Arlequin, qui ne répond que des brusqueries à toutes les douceurs qu'elle lui dit, & ne lui marque que du mépris pour toutes les avances qu'elle lui fait.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia, c'est cela qui est aimable; si je vous contais notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de sa modestie: les premiers jours il fallait voir comme elle se reculait d'auprès de moi, & puis elle reculait plus doucement, & puis petit-à-petit elle ne reculait plus; ensuite elle me regardait en cachette, & puis elle avait honte quand je l'avais vu faire, & puis moi j'avais un plaisir de Roi à voir sa honte; ensuite j'attrapais sa main, qu'elle me laissait prendre, & puis elle était encore toute confuse, & puis je lui parlais; ensuite elle ne me répondait rien, mais n'en pensait pas moins; ensuite elle me donnait des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laissait aller sans y songer, parce que son cœur allait plus vite qu'elle; enfin c'était un charme, aussi j'étais comme un

fou , & voilà ce qui s'appelle une fille ; mais vous ne ressemblez point à Silvia.

Trivelin revient & emmene Arlequin. Lisette assez courroucée de la réception qu'il lui a faite , en instruit le Prince & Flaminia , qui prétend à son tour l'éprouver. Trivelin revient avec Arlequin , suivis de Valets , que ce dernier chasse à coups de batte ; mais Flaminia lui rend sa belle humeur en lui amenant Silvia. Ces deux Amans courent l'un à l'autre avec des transports de joie que Flaminia feint de partager ; elle paraît prendre beaucoup de part à leur tendresse , leur promet de les servir de tout son pouvoir , & gagne ainsi l'amitié d'Arlequin.

Arlequin & Silvia restés seuls , se plaignent de leur malheur & se jurent une fidélité éternelle. Trivelin vient interrompre cette scène de tendresse pour apprendre à Silvia que sa mere est arrivée à la Cour , & qu'elle demande instamment à la voir. Trivelin emmene Silvia , & Flaminia sort avec Arlequin qu'elle emmene pour dîner.

Flaminia ouvre la première scène du second acte avec Silvia , dont elle tâche d'obtenir la confiance par des caresses empressées & par des applaudissemens

qu'elle donne à sa fidélité. Silvia trompée par ces dehors, compare sa franchise à la fausse politesse de toutes les autres personnes de la Cour ; elle en excepte cependant un Officier du Prince, qui l'est venue voir souvent chez sa mere. Cet Officier n'est autre que le Prince lui-même, qui n'a pas voulu se faire connaître ; Flaminia profite de cette favorable prévention pour disposer le cœur de Silvia à recevoir le Prince, qui paraît accompagné de Lisette, lui toujours sous le nom de cet Officier, & Lisette sous l'extérieur d'une Dame de la Cour.

Flaminia qui a déjà prévenu Silvia, que les Dames la regardaient avec un œil d'envie, & l'insultaient en secret ; a commencé par l'aigrir contre elles, & la hauteur avec laquelle Lisette la traite, acheve de la révolter tout-à-fait ; cependant le Prince prend les intérêts de Silvia, & blâme Lisette, qui se retire après lui avoir encore donné de nouvelles marques de mépris. Le Prince & Flaminia restent pour exciter sa vanité, ils parviennent même par leur adresse à intéresser son cœur, & Silvia avoue de bonne foi que si elle n'aimait pas Arlequin, elle ne serait point insensible

au mérite de l'Officier qui ne fait qu'augmenter ces heureuses dispositions, en lui promettant de la vanger de la Dame qui l'a insultée. Flaminia engage Silvia à aller recevoir des présens qui lui sont destinés. Elle sort, & Arlequin arrive en riant de toutes ses forces, des ridicules cérémonies qu'il a vu pratiquer à la Cour. Flaminia continue à faire de grands progrès dans le cœur d'Arlequin, & lorsqu'elle le quitte, ses affaires ne sont pas moins avancées que celles du Prince auprès de Silvia.

Trivelin présente à Arlequin un Seigneur, qui vient lui faire des excuses d'avoir mal parlé de lui, & qui le prie de vouloir bien le faire rentrer en grace auprès du Prince qui l'a exilé; ce Seigneur apprend à Arlequin qu'il avait envie de marier son cousin à Flaminia, & qu'il espere par ce moyen obtenir sa protection. Arlequin qui sans le savoir, a déjà pris du goût pour Flaminia, ne veut point entendre parler du cousin, & ce n'est qu'à cette condition qu'il promet au Seigneur de s'intéresser pour lui. Arlequin & Silvia ont encore une scène de tendresse, mais moins vive qu'auparavant, Flaminia emmene aussi Arlequin pour aller faire collation, &

G v

Silvia le laisse aller volontiers pour recevoir les excuses que Lisette vient lui faire ; elles sont plus piquantes qu'honnêtes , & Silvia plus irritée que jamais, fait sentir à Lisette toute la supériorité de son mérite. Flaminia revient, excite adroitement son dépit & la porte à se venger , en lui disant qu'Arlequin même l'aimera moins s'il la voit ainsi méprisée. Silvia convient qu'elle le trouve plus négligent & moins empressé. Flaminia exagere encore ses froideurs , & ajoute qu'il n'est enclin qu'au vin & à la gourmandise ; elle en fait une comparaison peu avantageuse avec cet Officier pour lequel Silvia est si favorablement prévenue. Il arrive en ce moment ; ses soins empressés , les tendres caresses , achevent de tourner la tête à Silvia , & elle devient inconstante tout en disant qu'elle ne pourra se résoudre à quitter Arlequin.

Le Prince & Flaminia s'apprennent réciproquement le progrès qu'ils ont fait dans le cœur des jeunes Amans.

Trivelin arrive avec Arlequin , qui lui dicte une Lettre pour le Secrétaire d'Etat. Il le fait commencer par *virgule* ensuite Monsieur.

TRIVELIN.

Alte-là , dîtes Monseigneur

ARLEQUIN.

Mettez les deux afin qu'il choisisse....
Vous saurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Vous devez dire , Votre Grandeur
saura.

ARLEQUIN.

C'est donc un Géant ce Secrétaire
d'Etat ?

TRIVELIN.

Non ; mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias , je n'ai
jamais entendu dire qu'on s'adresse à la
taille d'un homme quand on a affaire à
lui.

Arlequin fait mettre dans la lettre ,
qu'il aime bien Flaminia & qu'elle ne
peut se passer de lui ; ce qui fait tomber
la plume des mains à Trivelin , qui lui
avoue qu'il en est amoureux depuis
deux ans ; cette déclaration sert à faire
développer les sentimens dans lesquels
Arlequin est pour Flaminia , & qu'il lui

G. vj

montre sans détour dans la scène qui suit.

Le Seigneur qui s'est déjà adressé à Arlequin, lui apporte de la part du Prince, des lettres de noblesse. Arlequin les refuse, & dit sur ce sujet tous les lieux communs que l'on a imaginés pour consoler ceux qui ne jouissent pas de cet honneur. Le Seigneur insiste & lui dit, vous y trouverez de l'avantage, vous en serez plus respecté, plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcherait de m'aimer de bon cœur; car quand je respecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas d'un si bon courage, je ne saurais faire tant de choses à la fois.

Le SEIGNEUR.

Vous m'étonnez?

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne; mais quand je voudrais nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien? Si j'avais ce pouvoir, si j'é-

tais noble, je ne voudrais pas gager
d'être toujours brave homme.

Le SEIGNEUR.

Oh ! les hommes sont quelquefois
méchans ; mettez-vous en état de faire
du mal, seulement afin qu'on n'ose pas
vous en faire, & pour cet effet, pre-
nez vos lettres de noblesse.

ARLEQUIN *prend les lettres.*

Têtu bleu, vous avez raison, je ne
suis qu'une bête ; allons me voilà no-
ble, je garde le parchemin, je ne crains
plus que les rats qui pourraient bien
gruger ma noblesse ; mais j'y mettrai
bon ordre. Je vous remercie, & le
Prince aussi, car il est bien obligeant
dans le fond.

Mais ma noblesse ne m'oblige-t-elle
à rien ? Car il faut faire son devoir dans
une charge.

Le SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

• ARLEQUIN, *très-sérieusement.*

Vous aviez donc des exemptions,
vous, quand vous avez dit du mal de
moi ?

Le SEIGNEUR.

N'y songez plus; un Gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme, ver-tueux, ces devoirs-là sont bons, je les trouve encore plus nobles que mes lettres de noblesse.

L'Auteur ne manque pas dans une si belle occasion, de traiter à fond le point d'honneur dont on ne devrait jamais parler, puisqu'il n'y a personne qui n'en connaisse le ridicule & la nécessité.

Le Prince paraît & presse Arlequin de lui céder Silvia; celui-ci lui répond dans les termes les plus respectueux & les plus touchans. Mais cette scène que l'Auteur a voulu rendre pathétique, manque son effet sur le spectateur, qui est instruit du peu d'intérêt qu'Arlequin prend à sa Maîtresse, & qui ne peut regarder cette effusion de sentiment, que comme un retour passager. C'est le Prince au contraire qui devient le personnage intéressant par la générosité qu'il montre envers Arlequin, qui en est lui-même si touché, qu'il est prêt à

lui abandonner Silvia ; mais il se détermine ensuite facilement à la céder , lorsqu'il la trouve parlant d'amour avec le Prince. Elle répond aux reproches qu'Arlequin lui fait , que puisqu'il a tout entendu , cela lui épargne l'embarras de le lui apprendre. La Piece est terminée par le mariage du Prince avec Silvia , & celui d'Arlequin avec Flaminia.

Cette Comédie n'est point indigne de M. de Marivaux. Il y a beaucoup d'esprit , souvent de l'intérêt ; mais quelquefois trop de métaphysique. Il paraît encore n'avoir pas assez ménagé son intrigue qui est trop avancée au second acte , ce qui l'oblige à avoir recours à des *ex proposito* , tels que la scène de la lettre & celle des titres de noblesse. Ces légers défauts n'empêcherent point qu'elle n'eût beaucoup de succès , & qu'elle ne fût jouée quinze fois de suite.



JEAN BISSONI.

1723.

JEAN Bissoni qui remplissait le rôle de Scapin , & qui avait été amené par Lelio en 1716, naquit à Bologne, ville d'Italie. Vers l'âge de 15 ans, il s'était engagé avec un Opérateur, & l'avait suivi de ville en ville, débitant ses drogues & jouant de petits rôles dans les farces que cet Opérateur donnait au Public. Au bout de quelque tems, Scapin aussi savant que son Maître, devint son associé & bien-tôt son rival dans sa profession; l'altercation qui survint entre eux, les sépara. Scapin passa à Milan, mais il y trouva un autre Opérateur très-accrédité, de sorte qu'il n'étreonna pas; point de débit, point d'argent, pas même de quoi fournir à la dépense de sa nourriture. Le pauvre Scapin sentit vivement tout le malheur de sa situation; mais loin de s'en laisser abattre, il eut recours à un stratagème qui lui réussit. Il s'étala dans une place voisine de celle de l'Opérateur qui était en vogue, & après avoir vanté

avec tout l'emphase nécessaire l'excellence de ses remèdes, il ajouta qu'ils étaient trop connus pour en faire le détail, puisque les siens & ceux de l'Opérateur son voisin, étaient les mêmes, étant lui-même le fils de cet Opérateur; mais qu'ayant eu le malheur de tomber dans la disgrâce par quelques espégleries de jeunesse, ce père l'avait chassé de chez lui, & avait la dureté de le méconnaître. Ce discours fut d'abord rapporté à l'Opérateur, & Bissoni profitant de la première impression qu'il avait faite sur le Peuple, courut d'un air repentant & le visage baigné de larmes, se jeter aux genoux de l'Opérateur, en l'appellant son père & lui demandant pardon de ses fautes passées.

Il est facile de croire que l'Opérateur soutint le caractère que Bissoni lui avait donné. Il traita celui-ci de fourbe & de coquin, & protesta que bien loin d'être son fils, il ne le connaissait même pas. Plus l'Opérateur marquait de colère & d'indignation contre Bissoni, plus le Peuple s'intéressait en sa faveur; la plus grande partie des spectateurs fut même si touchée, qu'après avoir acheté ses drogues, elle lui fit encore des pré-

sens. Biffoni content du succès de sa fourberie , & craignant des éclaircissements qui n'auraient pas été à son avantage , se hâta de quitter Milan. Soit par caprice ou par raison, Biffoni abandonna peu de tems après le métier d'Opérateur , & entra dans une Troupe de Comédiens pour le personnage de Scapin ; ensuite il passa en qualité de Maître d'Hôtel au service de M. Albergoti , fit un voyage en-France avec lui , retourna en Italie , & en fut ramené par Lelio , qui avait été chargé de former la troupe des Comédiens Italiens de M. le Duc d'Orléans , avec laquelle il revint à Paris en 1716 , où son talent fut peu goûté ; il continua cependant de remplir son emploi jusqu'à sa mort , qui arriva le 9 Mai 1723 ; il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Après avoir renoncé à sa profession , il fit un testament par lequel il laissa tous ses effets à Ricoboni pere , dont il avait reçu beaucoup de services, tant en France qu'en Italie.



PARODIE.

*Tragi-Comédie en prose, en vers : & en
Vaudevilles, 23 Mai 1723 (1).*

PARODIE, fille de Momus, apprend à Arlequin qu'en va la couronner par l'ordre d'Apollon. Melpomene arrive.

PARODIE.

Elle va m'ennuyer, sauvons-nous.

MELPOMENE, *le mouchoir à la main.*

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez
doux,

Que Melpomene en pleurs, tombante à vos
genoux ?

ARLEQUIN.

Voulez-vous un cousin, le pavé n'est pas
tendre ;

(1) Le théâtre représente le Mont-Parnasse,
Pégase au ratellier dans un coin, & un Café
au pied de la montagne.

PARODIE, *la relevant.*

Madame, en cet état je ne puis vous entendre.

ARLEQUIN.

Que vois-je, quel prodige, ô Dieux !
Est-il bien vrai ? Quoi, Parodie
Vient de relever à mes yeux,
La Muse de la Tragédie !

PARODIE.

Quand elle tombe, par ma foi
On ne doit pas s'en prendre à moi.

Melpomene demande grace pour le
seul Auteur qui lui reste.

C'est le seul qui nous reste & qu'on veut nous
ôter,

Je fais de ce rimeur, quel serait le supplice,
Je fais que le bon sens demande qu'il périsse.
Madame, on veut sa chute, y consentirez-
vous ?

Ah ! me faut-il tout perdre, & toujours par
vos coups ?

PARODIE.

Plaînez-vous au Parterre, attendrissez son
ame,

Faites-le prononcer, j'y souscrirai, Madame.

Furius, Poète, armé d'une cuirasse

& d'un casque à la Romaine, vient trouver Melpomene, & lui apprend qu'il a ramassé un bon nombre d'Auteurs qui sont tous prêts à immoler Parodie sur son char de triomphe.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles,

Où de tant d'Opéra l'on vit les funérailles ;
Où la plume à la main, Rimeurs contre Rimeurs,

Combattaient follement au gré des spectateurs.

Vous dirai-je les noms de ces grands Personnages ?

Dont j'ai peint les affronts pour aigrir leurs courages ?

De ces fameux pros crits, parlant par Mandrigaux,

Que Parodie osait transformer en nigauds ?

Le poli Romulus, qui n'enleve une Belle

Que pour passer son tems à pleurer auprès d'elle ;

Inès en paysanne habillée à Chaillot,

Œdipe, en vers, en prose, également fa-
lot (1).

(1) Parodie de trois Tragédies de la Mothe.

Mais, pourrais-je vous dire à quelle impatience,

A quels frémissemens, à quelle violence,
Ces indignes affronts, quoique mal figurés ;
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ;
Je n'ai point perdu tems, & voyant leur colere

Contre les Lanturlus, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots, Amis, tous nos
malheurs,

La perte de nos vers & de nos parts d'Auteurs ;

Le Coturne brisé, l'insolent Vaudeville
Le mettant en pantoufle à l'aide d'un Jean
Gille.

Le Parterre paraît, Melpomene &
Furius tâchent de l'engager dans une
conjuratïon dont ils lui découvrent le
secret dans une scène parodiée de Mi-
thridate.

MELPOMENE.

Approchez-vous Parterre, enfin l'heure est
venue, &c.

Le PARTERRE, *à part.*

Pour savoir leur secret, approchons leur cour-
roux.

FURIUS, *lui apprend le nom des*
Conjurés.

L'exact Grifonius, qui toujours nous instruit

Des règles du théâtre, & jamais ne les suit;
Monsieur Vétillardet, Docteur en particules,
Qui range avec tant d'art les points & les virgules;

Et qui de la grammaire, esclave studieux,
Fait méthodiquement des vers très-ennuyeux.

Le P A R T E R R E

Est-ce là tout ?

F U R I U S.

Item, Bouquissidés, Lucrin,
Chevillardus, Fadet, Soporifere enfin
(Et voici ce qui fait le bon de notre affaire),
Les humbles Précepteurs de Corneille & d'Homere.

Tout le reste de la scène est une critique des Odes & des Tragédies en prose de la Mothe.

Lorsque le Parterre est sorti, Furius & Melpomene se repentent, mais trop tard, de lui avoir confié leur secret. Pirithoüs arrive avec un corselet de fer & un sabre à la main, dit beau-

coup de gasconnades, & promet qu'il ne se laissera plus manger la laine de dessus le dos comme dans le Serdeau des Théâtres. Il sort avec Furius, & Parodie arrive avec le Parterre, qui lui découvre la conspiration. Parodie n'en tient aucun compte; mais Pierrot accourt lui apprendre que les Auteurs conduits par Melpomene, ne sont qu'à quatre pas; il se sauve & Melpomene paraît au fond du théâtre.

MELPOMENE, *aux Auteurs qui l'ont abandonnée.*

Qu'êtes-vous devenus, Auteurs désespérés ?
Mais, quoi, n'attendons pas de si froids Conjurés

Quoique seule, attaquons ma rivale éperdue,
Et prenons la vengeance enfin qui nous est due.

Le PARTERE, *arrétant Melpomene, qui frappe Parodie avec son poignard.*

Tout beau.

MELPOMENE.

Quoi ! tout prend sa défense, & toi Parterre aussi !

PIERROT.

PIERROT, *revenant au fond du théâtre.*

Parodie est-elle morte ? Non , le Parterre ne l'a pas abandonnée ; il n'y a plus rien à craindre , avançons courageusement.

PARODIE.

Pourquoi ce barbare complot ?
Vous brillez sur la scène & je ne vous dis
mot.

Melpomene lui reproche de préparer une Parodie contre Inez de Castro.

PIERROT.

Que cette aventure brille
Et qu'elle attendrit les cœurs !
On pense voir la famille
De Citron dans les Plaideurs.

Melpomene s'évanouit à cet outrage,
& Parodie dit d'un ton grave :
Gardes , qu'on la conduise.

Arlequin annonce l'arrivée des Auteurs conjurés ; Furius paraît à leur tête,
& dit d'une voix étouffée :

Dieux ! qu'est-ce que j'entens ? Quoi donc
ingrat Parterre ,

Tome II.

H

Nous te flattons toujours & tu nous fais la guerre ?

Le PARTERRE.

Bon, bon, le Parterre ne se pique pas de reconnaissance ; il siffle sans quartier le lendemain, un Auteur qui l'a diverti la veille.

ARLEQUIN.

Voilà un bon petit cœur.

Le PARTERRE, *aux Conjurés tremblans.*

Allons, tirez, Messieurs les mutins, obéissez à votre Maître, faites place au théâtre.

ARLEQUIN, *les battant.*

Je vais reconduire le deuil.

Furius tombe en pamoison, & récite plusieurs vers imités des fureurs d'Oreste.

Où sont-ils ces Auteurs que Parodie employe ? Dans leur encre maligne il faut que je les noye.

Quelle horreur me saisit ! Grace au Ciel, j'entrevois.

Que de cornets brisés coulent autour de moi !

PIERROT.

Prenez donc garde , vous allez noircir mon habit.

FURIUS, *continuant à parodier Oreste.*

Tiens , voilà le soufflet que je t'ai réservé.

(*Il donne un soufflet à Pierrot & continue*).

Eh bien , Payterre ingrat , vos mains sont-elles prêtes ?

Pour qui sont ces sifflets ? Quel bruit !
quelles tempêtes !

Qui diantre a barbouillé les Éléments , morbleu !

Quel cahos ! quel désordre ! on glace dans le feu . . . (1).

Je ne puis plus parler ma langue envain s'effaye

Vox faucibus hæsit . . . c'en est fait , je bégaye ;

Parodie en riant va bien me déchirer ,
Et je lui porte enfin mes vers à dévorer.

(1) On jouait alors le Ballet des Éléments , & l'acte du feu était le plus froid

PIERROT, à Parodie.

Cet Auteur peut fort bien sans tarder davan-
tage,

Aux Petites Maisons transporter son bagage,

Le PARTERRE.

Commençons le triomphe de Paro-
die, en dansant un branle sur le champ
de bataille où nous avons remporté la
victoire.

(*On danse la ronde suivante*).

Quand par malheur l'Opéra

D'une psalmodie

Votre oreille attristera,

On y remédie.

C'est à l'hôtel d'Arlequin,

Pour bannir votre chagrin,

Voyez Parodie;

O gay,

Voyez Parodie,



Qu'ailleurs on puisse bailler,

Mais qu'ici l'on rie.

Il est juste de railler

Ce qui vous ennuie;

Nous ne pinçons les Héros,

Que quand nous les trouvons fots.

Vive Parodie, &c.

du Théâtre Italien. 173

Cette Pièce qui est de Fuselier, n'eut qu'un médiocre succès ainsi qu'elle le méritait; car elle pouvait tout au plus être supportée au théâtre de la Foire, pour lequel elle semblait avoir été faite.

AGNÈS DE CHAILLOT.

*Parodie d'Inès de Castro, 24 Juillet
1723.*

CROUTON, Ambassadeur de Gonneffe, vient féliciter le Bailli de Chail-
lot, sur ce que son fils a remporté le
prix de l'Arquebuse.

Goûtez, Bailli, goûtez, non pas deux fois,
mais quatre,

La gloire que ce fils sur vous a su rabattre;
J'en partageons la joie avec vos Habitans,

Notre Maître sur-tout de si bon cœur s'y
livre,

Que depuis avant hier il n'a cessé d'être
ivre.

Le BAILLI.

Votre Maître, Crouton, m'est uni doublement;

H iij.

Sa mere est mon épouse , On ne fait pas comment ;

Mais n'importe , cela ne fait rien à l'affaire ,
Et le même contrat qui m'unit à sa mere ,
Veut que mon fils Pierret , soit l'époux de sa
sœur.

Le Bailli congédie l'Ambassadeur &
sa suite.

La BAILLIVE.

Vous renvoyez bien-tôt ce pauvre Ambassa-
deur,

Vous deviez bien du moins le prier de la
nôce ,

Ou pour s'en retourner , lui prêter votre
rosse ;

Mais sur un autre fait , disconrons entre
nous ;

Votre fils que déjà ma fille aime en époux ,
Ne la regarde pas ; elle est inconsolable.

Le BAILLI.

Il le faut excuser , les honneurs qu'on lui
rend

Lui montent à la tête , il en est dans l'i-
vresse ,

Car souvent les honneurs enivrent la jeu-
nesse.

La Baillive dit qu'il faut le ramener

à son devoir, & le Bailli promet d'en faire son affaire.

La Baillive restée seule avec Agnès, lui dit :

Agnès, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.

Elle ajoute qu'elle la soupçonne d'être aimée de Pierrot.

A G N E S.

Hélas ! Je suis, Madame, une pauvre innocente,

Qui ne fait pas encore à quoi sert un Amant.

La B A I L L I V E.

Vous parlez en niaise, & pensez autrement.

A G N E S, *soupirant.*

Qui, moi ? Je ne fais pas ce que vous voulez dire.

La B A I L L I V E.

Vous soupirez, je crois ?

A G N E S.

Non, c'est que je respire.

La B A I L L I V E.

Vous appelez cela respirer ? Jour de Dieu !

H iv

Si quelqu'un à ma fille arrachait un che-
veux,

C'est comme s'il osait me l'ôter à moi-même.

Ma fille est mon bijou , je la chéris , je l'aime,

Est-il rien de si beau que cette fille-là ?

Si-tôt qu'elle paraît , chacun dit. . . la voilà.

Elle continue à s'extasier sur les belles
qualités de sa fille , s'étonne de la voir
mépriser & s'en prend à Agnès , qu'elle
menace en sortant.

Agnès se plaint à Pierrot qui survient,
& lui rappelle comment elle s'est ren-
due à ses empressemens.

Mais piqué des rigueurs de ma vertu mutine ,
Vous prîtes aussi-tôt le couteau de cuisine ;

Vous jettâtes le trouble & l'effroi dans mon
âme ,

Dès ce même moment , je devins votre femme.

Pierrot la console , la rassure , & lui
promet de faire tout ce qui dépendra
de lui pour fléchir son pere qui vient
après qu'Agnès est sortie. Ils ont en-
semble une scène très-vive , dans la-
quelle le fils du Bailli ne lui parle pas
avec plus de respect que celui de Dom
Alphonse n'en a pour son pere dans la

Tragédie. La Baillive survient, & apprend à son mari qu'elle a découvert le sujet des refus de son fils ; le voilà, dit-elle, en montrant Agnès.

Le BAILLI, étonné.

Ma Servante !

A G N È S.

Ah bon Dieu ! moi l'innocence même !

Le BAILLI.

Ma femme entre vos mains je remets la co-
quinc,

Allez la renfermer à clef dans la cuisine.

Pierrot s'emporte contre cet ordre
cruel, & dit en sortant :

Quelqu'un va le payer, ou je me donne au
Diable ;

Je fors, mais je crains bien de revenir cou-
pable.

Le Bailli reste avec Agnès, & tâche
de l'engager à faire rentrer son fils dans
le devoir ; il lui propose pour récom-
pense de lui faire épouser Arlequin le
Bedau ; mais elle ne peut y consentir.

La Baillive accourt toute effrayée

H v

apprendre à son mari, que son fils a
forcé la Maison.

Nos Gens qu'il a chargés de cent coups de
bâton,

N'ont pu lui résister, il a su les abattre ;

Et pour r'avoir Agnès, il fait le Diable à
quatre.

Le B A I L L I.

Malheur que je n'ai pu prévoir n'y prévenir ;

Mais tout coup vaille, allons me perdre ou
le punir.

La Baillive reste avec Agnès, à qui
elle dit beaucoup d'injures ; Pierrot
arrive l'épée à la main, & engage Agnès
à se sauver avec lui ; mais elle le re-
fuse.

P I E R R O T.

Hâtez-vous, suivez-moi.

A G N È S.

Non, ne l'espérez pas ;
Pierrot, je crains le crime & non pas le tré-
pas.

Cette indigne action irrite ma colere,
Allez dès ce moment appaiser votre père ;
Et sans pousser plus loin vos transports fu-
rieux,

Méritez votre grace ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'ac-
cable
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver
coupable.

PIERROT.

Les plaisans sentimens ! vous avez l'air naïf,
Ainsi je vous plaindrais beaucoup plus mort que
vif ;
Je vous suis obligé de votre courtoisie ;
Mais mon pere parait, vous le voyez, ma
mie,
Si nous étions sortis, il arrivait trop tard.

Le BAILLI.

Ah ! ah ! le beau garçon, vous faites donc
des vôtres ?
Coquin, rend ton épée, ou m'en perce le
sein ;
Viens, avance. . . ,

PIERROT, jettant son épée.

Ce mot l'arrache de ma main.
Il me ferait beau voir vous pousser une botte,
Je voulais enlever mon Agnès, mais la sotte
N'a pas voulu me suivre ; ainsi vous voyez
bien

Hvj

Que dans ce que j'ai fait, elle ne trempe en rien ;

C'est sur moi seul que doit tomber votre colère,

Agnès n'est point coupable, & je le réitere.

Le B A I L L I.

Cesse de t'occuper de ces frivoles soins,

Tu la servirais mieux en la défendant moins ;

Je fais ce que j'en crois.

P I E R R O T.

S'il faut qu'on la punisse,

Ne perdez point de tems, hâtez donc mon supplice.

(*Il menace de tout briser*).

Et je n'excepterai dans un tel désespoir,

Que vous seul & Constance ; adieu jusqu'au revoir.

Le B A I L L I.

Voyez-vous ce coquin, comme encore il me brave !

Qu'on aille l'enfermer dans le fond de ma cave ;

Prévenons la fureur d'un tel emportement.

(*à la Baillive*)

Et vous, gardez toujours Agnès soigneusement.

Le BAILLI, seul.

Quelques réflexions font ici nécessaires,
Pour balancer les droits des Baillis & des
Pères.

Eh bien, Bailli ? Tu dois punir un criminel ;
Quoi, Père, pourras-tu te montrer si cruel ?
Bailli, point de quartier, exerce la Justice ;
Père, ne permets pas que ton cher fils pé-
rissent.

Non, je le punirai, c'est l'Arrêt du Bailli. . .
Oh non pas, s'il vous plaît, vous en avez
menti.

Punissons, . . . pardonnons, . . . soyons dur, . . .
soyons tendre.

Hélas ! dans cet état, quel conseil dois-je
prendre ?

Faites entrer les Grands, le Marguillier d'hon-
neur,

Le Bedeau mon parent, & le Carillonneur,
Avec le Magister ; dans une telle affaire,
L'avis de ces Messieurs, me sera nécessaire.

Le Magister, le Bedeau, le Marguillier & le Carillonneur, arrivent d'un
pas grave ; ils s'asseient aux deux cô-
tés du Bailli, & après avoir pesé la
gravité de la faute de Pierrot, ils le
condamnent au Mississipi, & Agnès, à

la Salpêtrière. Elle vient se jeter aux pieds du Bailli, elle lui apprend que Pierrot est son mari, & lui raconte comiquement comment il le devint. Le Bailli n'en est que plus furieux; mais toute sa colère se défarme à la vue de quatre enfans qu'on lui amène. Ces quatre enfans habillés en enfans trouvés, se jettant à ses pieds avec Agnès leur mere, & l'attendrissent; ce qui fait dire au Bedeau, voici la scène des mouchoirs. Tous les acteurs tirent de leurs poches des serviettes & des napes. On peut juger facilement que tout le monde rit à ce burlesque spectacle. Le Bailli ne peut tenir contre le nouveau pathétique de cette scène, il pardonne à Pierrot qu'il envoie chercher, & embrasse Agnès, qu'il accepte pour sa bru. Mais Agnès sent tout-à-coup des atteintes de douleur qui surprennent le Bailli; il croit que c'est un effet de la vengeance de sa femme; Agnès lui dit avec un cri des plus aigus, Seigneur, j'ai la colique. Pierrot vient, & trouvant sa chere Agnès mourante, il veut se tuer. On lui arrache l'épée, il se jette aux pieds d'Agnès, & voyant que ses plaintes ne lui font d'aucun secours, il la ressuscite avec un peu d'eau de la

Reine d'Hongrie, assaisonnée de quelques soupirs & de quelques baisers. Ainsi finit cette Pièce qui est de Dominique & de Legrand ; elle eut vingt-quatre représentations, & fit très-grand plaisir parce qu'elle méritait d'en faire, parce qu'elle était une critique excellente de la Tragédie d'Inès, & non pas une satire contre l'Auteur, comme celui du *Mercur* veut le faire entendre ; enfin parce qu'elle valait beaucoup mieux que la strophe de l'Ode à l'Académie, où M. de la Mothe dit en parlant des Panégyristes :

Art merveilleux ! prodige étrange !
Ils nous plurent par la louange,
Source ordinaire de l'ennui.
La satire eut bien moins de peine
A flatter la malice humaine,
Avide des affronts d'autrui.

Il n'y a point là de malice humaine : c'est une erreur bien malheureuse pour les gens de lettre, que de les croire toujours environnés d'ennemis. J'ai vu jouer cette Pièce, trente ans après la mort de Monsieur de la Mothe ; & l'on y riait comme on pleure encore à

la Tragédie, que l'on jouera tant qu'il y aura un théâtre Français, malgré tous ses défauts, malgré toutes les critiques, & même malgré celle de M. B. que l'on trouvera ici avec plaisir, parce que je ne crois pas qu'elle ait été imprimée ailleurs.

D I A L O G U E.

Combien dans cette Inès que l'on admire tant,

Trouvez-vous d'Acteurs inutiles — ?

J'en trouve dix, — quoi dix ? C'en est trop —
tout autant — ;

Je hais les spectateurs qui sont si difficiles —.

De quel usage est Dom Fernand — ?

A vous dire le vrai, ce muet confident

Pourrait rester dans la coulisse —.

Que sert l'Ambassadeur — ? sans lui faire injustice,

On pourrait se passer de son froid compliment — ;

En voilà déjà deux, passons donc plus avant.

A-t-on plus de besoin de Rodrigue & d'Henrique — ?

L'un est un faux Amant, l'autre un faux politique — ;

Et les deux Grands de Portugal — ?

Ce sont les deux Acteurs qui parlent le moins
mal (1).

Parlons des deux enfans & de la Gouvernante;
Qu'en direz-vous — ? La scène est fort inté-
ressante ;

Mais on pourrait aussi les retrancher tous
trois — ,

Quand nous serons à dix , nous ferons une
croix — .

Ce dixieme à trouver sera plus difficile — ,
Et Constance à la Piece est-elle plus utile — ?

On fait fort peu ce qu'elle y fait ;

Mais tout ce qu'elle dit , c'est le beau — , c'est
le laid — .

Fût-on cent fois plus idolâtre

Des ornemens ambitieux ,

• Tout Auteur qui s'en sert pour fasciner les
yeux ,

N'entendit jamais le théâtre ;

Et c'est bien insulter au goût des spectateurs ;

Que leur offrir quatorze Acteurs ,

Que Corneille ou Racine auraient réduits à
quatre.

(1) Ils ne disent mot.

LE DÉPART DES COMÉDIENS.*Comédie en un acte en prose ,**24 Octobre 1723.*

ON feint que le bruit du prochain départ des Comédiens Italiens , s'étant répandu par tout Paris , la Comédie Française personnifiée & représentée par Flaminia , a envoyé sa confidente Enone , à l'Hôtel de Bourgogne , pour s'informer si une nouvelle si flatteuse pour elle est véritable. Enone revient, & lui confirme cette heureuse nouvelle. Sa Maîtresse se prépare à aller faire compliment sur ce sujet à la Comédie Italienne , & à faire éclater à ses yeux une douleur hypocrite ; ces deux scènes se passent dans l'Hôtel des Comédiens Français. Enfin Enone conseille à sa Maîtresse de ne pas oublier tous les chagrins que la Comédie Italienne lui a causé par les Parodies , &c. & finit par ces deux vers.

Conservez votre haine , & n'oubliez jamais
Qu'au milieu de Chaillot , ils logerent Inès.

Le théâtre change dans la troisième scène , & offre l'Hôtel des Comédiens

Italiens. La Comédie Italienne représentée par la Demoiselle Silvia, y paraît avec Lelio, & Arlequin au milieu de plusieurs Gagistes, occupés à faire des ballots & à remplir des coffres; Lelio & Arlequin témoignent le chagrin qu'ils ont, d'être obligés de quitter Paris, où le Public leur a donné si souvent des marques de sa bonté & de son indulgence. À ces marques de douleur, Arlequin ajoute des réflexions qui conviennent à son caractère de poltron; il ne peut se résoudre à passer la mer, de peur de faire naufrage; la Comédie Italienne le rassure & n'oublie rien pour le consoler par l'espérance d'un heureux voyage & d'un plus heureux retour. Un Domestique vient annoncer la Comédie Française, elle entre & témoigne à sa chère sœur, le regret qu'elle a de la voir partir; elle s'adresse ensuite à Arlequin & lui dit :

Il est donc vrai que vous quittez Paris ?

Arlequin lui répond d'un ton tragique,

N'en doutez nullement, le dessein en est pris;
Je pars pour Albion, adorable Princesse,
Et quitte le séjour de l'aimable Lutece.

Arlequin lui fait entendre malicieusement qu'ils reviendront bien-tôt, ce qui est un rabat joie pour la Comédie Française. Elle répond en ces termes:

Ah ! je ne croyais plus vous revoir en ce lieu,
Et je venais vous dire un éternel adieu.

Un bruit de timballes & de trompettes, annonce l'arrivée de l'Opéra que le même sujet attire à l'Hôtel de Bourgogne; il fait son compliment à sa manière, c'est-à-dire, en chantant. La Foire représentée par Dominique, ne tarde gueres à le suivre avec tous ses Farceurs. Elle entre en dansant au milieu de sa troupe sur l'air du mirliton; elle prie la Comédie Italienne de parler en sa faveur à la Comédie Française, & à son cousin l'Opéra, afin que pendant son absence, ils la laissent tranquille. L'Opéra chante une Parodie sur l'air du menuet des Fêtes Grecques & Romaines, dont voici les paroles.

Puissiez vous loin de nous,
Pendant plusieurs années;
Puissiez-vous loin de nous,
Goûter le bonheur le plus doux:
Puissent les destinées
Vous combler de guinées!

Pour peu que là-bas

Vous trouviez d'appas ,

Ne revenez pas.

La suite de la Foire composée d'un Arlequin, d'un Scaramouche, d'un Pierrot, d'un Polichinelle & de deux Danseuses, fait le divertissement de cette Comédie par des danses de caractères. La Comédie Italienne s'avance tristement sur le bord du théâtre, & adresse au parterre un compliment, où elle exprime d'une manière très-pathétique, la douleur dont elle est pénétrée à la veille de son départ, &c. Pantalon arrive tout joyeux à la fin du compliment, & annonce à ses Camarades, qu'ils ne partiront pas, & qu'un ordre supérieur les arrête dans des lieux qu'ils avaient tant de peine à quitter. Ce dénouement mortifie très-fort la Comédie Française, l'Opéra & la Foire; ils se retirent pour dérober leurs chagrins aux spectateurs. Arlequin fait éclater sa joie avec ces graces qui lui sont si naturels; il embrasse tous ses Camarades & même le Parterre, par des embrassements qu'il lui présente de dessus le théâtre.

La Reine d'Angleterre avait désiré de voir la Troupe des Comédiens Italiens de Paris; ils sollicitèrent la permission d'aller passer quelques mois à Londres, & l'obtinrent; ce fut à cette occasion que Dominique fit la Piece dont nous venons de donner l'extrait. Quoique ce voyage n'eut pas lieu, elle ne laissa pas que d'être jouée, & elle fut très-bien reçue du Public. Elle eut douze représentations.



LE BESOIN D'AIMER.

Comédie en trois actes , suivie de divertissemens , 2 Décembre 1723. (1)

PANTALON, Financier avare & Malade imaginaire, ouvre la scène avec Lisette, Suivante de Silvia sa fille; elle lui dit qu'il aura dans l'instant de la pûsanne que son Médecin a ordonnée. Pantalon la remercie & veut l'embrasser, Lisette le repousse & lui dit que cela n'est pas du régime. Pantalon lui promet de l'épouser; mais Lisette ne se fie point à cette promesse, qui est celle que font tous les barbons à leurs jeunes Gouvernantes. Elle lui reproche la contrainte où il retient sa fille; il lui promet de les mener voir la Troupe de l'Opéra Comique, & de donner à sa fille un Maître de philosophie qu'elle lui a demandé. (Il sort.)

Trivelin, élève du Médecin de Pantalon, vient visiter ce dernier, parce

(1) La scène est dans la Maison de campagne de Pantalon, aux environs de Paris.

que le Docteur son Maître , est brouillé avec cet Avare , qui après lui avoir promis sa fille pour son fils Octave , jeune Militaire , qui a déjà fait son chemin , Pantalon a refusé de tenir sa parole ; Lisette lui offre ses services pour cet Amant.

TRIVELIN.

Il n'est plus tems par malheur , le pauvre garçon fut tué en duel il n'y a pas long-tems.

LISETTE.

Ah Ciel ! comment donc cela ?

TRIVELIN.

Vous le saurez tantôt ; venons au plus pressé. Je vous amene le Philosophe que je n'ai point voulu faire paraître sans votre permission.

LISETTE.

Qu'en avez-vous besoin quand c'est Pantalon qui le demande ?

TRIVELIN.

C'est que le Philosophe que je vous amene , est Octave dont je vous ai parlé ; il s'est métamorphosé ainsi pour approcher de Silvia qu'il adore.

Lisette

Lisette se réjouit de cette aventure, dans la double espérance de tromper Pantalon, & de guérir Silvia de sa mélancolie, qui n'est autre chose qu'un besoin d'aimer; elle ajoute que rien n'est plus puissant que l'exemple, & qu'elle va lui mettre sous les yeux, les amours naîfs & touchans d'Arlequin & de Violette. Trivelin la quitte pour aller chercher le prétendu Philosophe, & Arlequin arrive en rêvant à ses amours.

ARLEQUIN, *seul.*

Je reviens de Paris; j'étais fatigué comme un cheval de fiacre; Violette me donne une commission, & voilà tout d'un coup que je ne me sens plus las Quand nous sommes nous deux tête à tête, elle me dit d'un ton qui va au cœur, m'aimes-tu bien, Arlequin? — Oui Violette — mais bienfort; bienfort? — Autant que tu es belle; — ce n'est gueres. — Comment ce n'est gueres? On ne peut davantage. Quand tu n'aurais pour beauté que ces deux . . . — Soyez sage, Arlequin — mais laisse-moi t'expliquer cela . . . Hola point de badinerie où je te donnerai un bon soufflet — bon, c'est ce que j'aime, tes souff-

flets me châtouillent—un bon coup de poing—tant mieux—mais je crois, Arlequin, que vous perdez l'esprit—il n'y a pas grande perte. A la fin je dérobe un baiser sur le coin de l'épaule, elle me donne de toute sa force un petit coup de poing mignon, & me voilà plus content que le grand Turc avec tout son sérail; mais songeons à notre commission; diable, elle m'embarrasse la mémoire.

Lisette lui donne une autre commission, qu'il confond avec celle de Violette.

Silvia arrive d'un air nonchalant & ennuyé; Lisette lui propose inutilement plusieurs amusemens. Silvia demande son petit livre de philosophie.

L I S E T T E.

Eh! Mademoiselle, à force de nous dire que la terre tourne, vous nous ferez tourner la cervelle.

Elle donne le livre, que Silvia parcourt & renvoie. Un instant après elle lui apprend que le Maître de Philosophie qu'elle a demandé, est arrivé. Silvia s'en réjouit, parce qu'elle espère en tirer quelque distraction; mais Lisette feint d'en douter, & lui déclare que son mal n'est autre chose que de l'amour.

SILVIA.

De l'amour, eh ! où l'aurais-je pris ?

LISETTE.

Vous ne l'avez pris nul part ; à votre âge, ce mal-là vient fort bien tout seul.

Silvia s'en défend , & assure que de tous les hommes qu'elle a rencontrés , elle n'en a remarqué aucun , si ce n'est une fois par hasard , un jeune homme d'assez bonne mine.

LISETTE.

Voici quelque chose ; & dormez-vous tranquillement la nuit ?

SILVIA.

Pas trop , je ne fais que rêvasser.

LISETTE.

On dit que ce que l'on a vu le jour ; revient quelquefois la nuit en rêve ; l'homme de bonne mine que vous avez remarqué , ne vous y est-il jamais revenu ?

SILVIA.

Je crois que si.

I ij

L I S E T T E.

Ne vous a-t-il point aussi causé quelques distractions dans la lecture ?

S I L V I A.

Je ne lis presque plus; les livres m'ennuyent.

L I S E T T E.

Ma foi, Mademoiselle, quand l'amour monte une fois du cœur à l'esprit, adieu les livres. Il jette les meubles par la fenêtre; votre mal est de l'amour, tout me le confirme.

S I L V I A.

Mais Lisette, à la fin je me fâcherai; je vous dis que je n'ai point d'amour.

L I S E T T E.

Oh bien, Mademoiselle, si vous n'en avez pas, cherchez-en, vous en avez besoin.

Arlequin arrive, & apporte les racines que Violette lui a demandées, au lieu du chapon que Lisette lui avait commandé. Silvia qui est de mauvaise humeur, le gronde, lui dit qu'il est ivre, & défend qu'on lui donne du vin de huit jours; Arlequin s'attriste d'abord

de cette menace, puis il reprend tout à coup sa joie, & dit qu'il va se consoler en portant la commission de Violette. Silvia est étonnée de sa gayeté, & Lisette saisit cette occasion de prouver à sa jeune Maîtresse, que c'est l'amour qui le rend heureux. Il est, dit-elle, revenu de Paris toute la nuit, bien fatigué; à peine est-il arrivé, qu'on le fait courir par tout le village; il est à jeun, au bout de tout cela il est bien grondé, vous le privez de vin pour huit jours; dès qu'il aura vu Violette, le voilà consolé.

SILVIA.

Cela n'est pas possible !

LISETTE,

Cachez-vous dans ce cabinet, je vais les faire rester ici sous quelques prétextes; vous en ferez témoin vous-même.

Silvia se cache, & Lisette appelle Arlequin & Violette, à qui elle ordonne de ranger dans le cabinet. (*elle sort.*)

ARLEQUIN, *s'empresse de ranger tout.*

Mais tout est rangé, que veut-elle

I iij

que nous fassions? Violette, dis-moi donc pourquoi tu pleures, afin que je sache pourquoi je pleure aussi?

VIOLETTE.

Tu dis que Mademoiselle a défendu qu'on te donnât du vin de huit jours.

ARLEQUIN.

N'est-ce que cela qui te fait pleurer? Et que m'importe ce que je boive, pourvu que tu m'aimes toujours.

VIOLETTE.

Mais tu ne m'aimeras peut-être plus gueres toi, car j'ai remarqué que quand tu as bû du vin, tu m'en aimes davantage?

ARLEQUIN.

Je t'aime en tout tems, de toute ma force; mais il me paraît au contraire que quand le vin m'a rendu gai, c'est toi qui ne m'aime pas tant.

VIOLETTE.

Pourquoi t'imagines-tu cela?

ARLEQUIN.

Parce qu'alors quand je suis de bonne humeur, je voudrais de certaines

petites choses que tu ne veux jamais ,
toi.

VIOLETTE.

Mais tu fais bien que je ne dois vouloir que ce qui est raisonnable.

ARLEQUIN.

Allons donc , prenons patience.

VIOLETTE.

Mais , dis-moi ; n'as-tu pas le cœur un peu foible ?

ARLEQUIN.

Je l'avais tout à l'heure ; mais auprès de toi cela passe.

VIOLETTE.

Il faudrait te le fortifier , cela reviendrait ; tu es trop fatigué. Si tu tombais malade , que deviendrait ta pauvre Violette ? Tiens , voilà une tabatiere-d'argent que Mademoiselle m'a donnée , je t'en fais présent , va dire ici près que l'on te prête du vin dessus.

ARLEQUIN.

O Carra Violetta , tu te moques de moi ; je te remercie pourtant de ta bonne volonté , mais je ne reçois point ta tabatiere & n'emprunte rien dessus.

I iv

J'aimerais mieux mourir de la peste.

V I O L E T T E.

Je le veux, je le veux absolument.

A R L E Q U I N.

Je n'en ferai rien, te dis-je.

V I O L E T T E.

Si tu n'obéis, je te haïrai à la mort.

A R L E Q U I N.

Je ne crains point cela, je te connais.

V I O L E T T E.

Vous aimez donc à me mettre au désespoir, Arlequin?

A R L E Q U I N.

Eh bien-là, ne pleure pas, je veux bien la garder quelque tems pour la baiser; quand j'aurai soif cela me vaudra du vin de Champagne.

V I O L E T T E.

Je me trouve mal moi-même; vas me chercher du vin, je te prie.

A R L E Q U I N.

Je connais ta finesse.

VIOLETTE.

Il n'y a point-là de finesse, je veux du vin, & je prétens que tu prennes la tasse de chocolat que tu as refusée tantôt; je viens de la préparer.

ARLEQUIN.

Eh bien, composons; prenons-en chacun la moitié.

VIOLETTE.

Viens, viens, il y a de quoi en faire deux, chacun la nôtre; nous n'avons rien à faire ici, allons, mon cher Arlequin, mon ami, te voilà déjà pâle comme la mort.

ARLEQUIN.

Haie, haie, en me prenant le bras, tu me châtouilles, tu me ressuscites.

L'expédient de Lisette a réussi. Silvia sort toute émue des sentimens généreux & délicats qu'elle a trouvés dans ces deux Amans; c'est, dit Lisette, le propre de l'amour, d'élever l'ame aussi bien que d'éclairer l'esprit. Silvia est si enchantée de ce qu'elle vient d'entendre, qu'elle veut encore jouir une fois d'un spectacle si touchant, & les mettre dans une situation qui fasse connaître

I v

jusqu'où peut aller leur amour. Elle les rappelle, & redemande à Violette la tabatiere qu'elle lui a donnée, parce qu'elle avait, dit-elle, oublié qu'on la lui avait prêté. Elle lui en offre une autre plus précieuse.

VIOLETTE, *embarrassée.*

Mademoiselle, je crains de l'avoir égarée.

SILVIA.

Est-ce là le cas que vous faites de ce que je vous donne? Trouvez-la tout-à-l'heure; si elle était perdue vous me feriez de belles affaires.

VIOLETTE.

Eh bien, Madame, rabattez-là sur mes gages; elle est perdue en effet.

Arlequin tâche d'approcher de Violette, pour lui rendre sa tabatiere; mais Lisette lui barre toujours le chemin.

SILVIA, *à Arlequin.*

Ne bougez de-là, je vous l'ordonne...
Qu'avez-vous à rire?

ARLEQUIN.

Je ris de ce qu'elle ne se souvient pas que quand je partis hier pour aller à

Paris, elle me l'a donné pour faire raccommoder la charnière qui allait mal, la voilà.

SILVIA.

Voyez la belle mémoire de fille, fiez-vous-y.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, vous aviez bien oublié vous-même qu'on vous l'avait prêtée.

LISETTE, *à part.*

Mademoiselle. . . .

SILVIA, *à part.*

Je vais les embarasser mieux. Lisette fais-moi je te prie une tasse de chocolat, & une aussi pour toi si tu en veux.

LISETTE.

Volontiers ; mais donnez-moi donc des tablettes, car je n'en ai plus.

Silvia lui dit d'en demander à Violetta, qui doit en avoir ; Arlequin & Violetta se désespèrent & ne savent que répondre ; Violetta avoue enfin qu'elle ne sait ce qu'il est devenu.

SILVIA.

Je le sais bien moi ; Mademoiselle

I vj

vient de le prendre, elle en a encore deux moustaches aux côtés de la bouche.

VIOLETTE, *en s'essuyant.*

Moi, Mademoiselle, je ne l'aime pas; Silvia feint une grande colere & la menace de la chasser; Arlequin s'empresse d'excuser Violette, & assure qu'elle ne l'a ni pris ni égaré.

SILVIA.

Où est-il donc?

ARLEQUIN.

Il est-là chaudement dans mon estomach. Quand vous m'avez refusé du vin tantôt, je suis entré plein de désespoir dans la Cuisine, où je n'ai trouvé personne qu'une caffetiere au feu pleine d'eau bouillante; de-là je suis passé dans l'Office, où j'ai vu sur une tablette le satan de chocolat qui m'a tenté; je l'ai mis dans la caffetiere, & de-là dans une écuelle, & cloc, cloc, sans le faire mousser; en conscience.

SILVIA.

Comment, coquin, du chocolat excellent que je m'épargnais à moi-même!

Holà quelqu'un, qu'on me charge ce fripon de coups d'étrivieres.

ARLEQUIN.

Soit, je les souffrirai en patience.

VIOLETTE.

Ah, Mademoiselle ! j'aime mieux être chassée d'ici ; il est innocent, c'est moi qui l'ai pris, il est vrai.

ARLEQUIN.

Non, Mademoiselle, c'est moi vous dis-je, c'est moi.

Ils l'importunent à force de s'accuser, & Silvia touchée jusqu'aux larmes, leur pardonne, leur fait présent à chacun d'une des tabatieres, & remet à Violette les clefs de la cave, en lui recommandant de ne pas laisser manquer de vin à Arlequin ; elle les congédie & ils sortent joyeux.

Lisette qui trouve sa Maîtresse dans des dispositions assez tendres, lui laisse entrevoir que le Maître de Philosophie pourrait bien être quelqu'Amant déguisé, & même celui qu'elle a remarqué. Silvia sourit à cette idée ; mais Pantalon arrive suivi de Trivelin, qui excuse le Docteur son Maître, de ce qu'il n'a

pu venir à cause de l'inquiétude où il est sur le compte de son fils, & lui apprend adroitement que ce pere infortuné est encore plus à plaindre qu'il ne pense; car ce fils a été tué en duel, & personne n'ose lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Le reste de la scène roule sur les ordonnances comiques que Trivelin donne à Pantalon, pour le guérir de ses maux imaginaires.

Une noce de village que Pantalon a fait venir chez lui pour égayer sa fille, forme le divertissement qui termine le premier acte, & dans lequel on fait danser le Maître de Philosophie.

Au second acte, *Arlequin* paraît demi-ivre, & dit: à cause que j'ai les jambes un peu foibles d'avoir trop marché, ils disent là-bas que je suis ivre; en tout cas ce n'est point la faute de *Violette*, elle m'a mené à la cave; moi pour lui épargner la voiture, j'ai pris mon déjeuner & je l'ai suivie Vive la discrétion, c'est une belle chose ! On ne peut pas boire plus discrètement, que de boire à discrétion; c'est pourquoi j'ai bu discrètement à la santé de nos amours, *primo*; cela était juste; ensuite à la santé de *Mademoiselle Silvia*, & puis deux ra-

faides en mémoire de nos deux tabatières ; on ne pouvait pas moins honnêtement : & puis j'ai bu encore en mémoire d'autres choses dont j'ai perdu la mémoire. (*Bronchant*) ouais , il me semble que la terre n'est pas bien ferme sous mes pieds. . . . La Signora Silvia disait l'autre jour , qu'un certain Philosophe Cobirnic , disait que la terre tourne , que les maisons tournent , tout tourne ; il était Allemand , dit-elle , Cobirnic , le drôle buvait du vin ; depuis que j'en ai bu , je trouve qu'il a raison. Hola. . . . (*il trébuche*) Hola , mein Herr Cobirnic , faites tourner la terre un peu plus doucement ; mais j'apperçois là-bas un fauteuil qui fait appétit de dormir , allons nous y reposer en attendant que la terre ait fait ses quinze tours.

Dans la scène suivante , Lifette se plaît à contrarier sa Maîtresse sur les belles qualités que celle-ci trouve dans le Maître de Philosophie , & qui lui font croire que ce pourrait bien être un Amant déguisé ; vous ne le croyiez , lui dit-elle , que parce que vous le souhaitiez , & ce désir romanesque , cette prévention si favorable , ne sont que les effets de l'amour. Silvia rougit ,

& Lisette continue. Pourquoi rougir d'avoir de l'amour quand il est tems ? Rougit-on d'avoir froid en hiver & chaud en été ? L'amour est de même l'effet d'une des saisons de la vie , qui ne dépend de nous non plus que le beau tems. A quinze ans une fille est-elle honteuse de voir naître cet embonpoint si joli , qui rend ses appas complets ? Ne sait-on pas que l'amour & les appas viennent de compagnie , & c'est l'amour qu'on devrait cacher le moins Quelle honte ! une fille tourmente son pere pour avoir un ornement , un colifichet , souvent peu nécessaire & qui ne dure au plus qu'un mois ou deux , & elle n'ose lui demander un mari dont on ne peut se passer , & qui dure toute la vie ou à peu près.

Des Laquais veulent emporter Arlequin qui ronfle au fond du théâtre , Silvia que ses dispositions présentes rendent complaisante pour tous les Amans , leur recommande de ne point l'éveiller , ils lui répondent qu'ils y feront attention , & que c'est par ordre de M. le Philosophe. Il arrive avec Pantalon , qui l'engage à commencer sa leçon. Silvia s'excuse d'abord sur le désir peut-

être ridicule à une femme, de vouloir devenir savante; mais le Philosophe lui répond d'une manière galante, que les sciences ne sont point incompatibles avec les graces. Pantalon l'interrompt dans son compliment, qu'il n'approuve pas trop; mais le Philosophe se raccommode adroitement avec lui, en lui disant qu'il commence ses leçons de Philosophie par une teinture des mathématiques, c'est-à-dire, d'abord par l'arithmétique.

PANTALON, *l'interrompant.*

Par l'arithmétique, oh, oh, Diable! c'est donc une belle chose que la philosophie? Quand j'appris la finance, je ne commençai pas autrement; mais voilà plus Philosophe que je ne pensais.

Le PHILOSOPHE.

Nous passons après aux élémens de géométrie, ensuite à l'algèbre, & enfin au calcul sur les infinimens petits.

L I S E T T E.

Les infinimens petits, ce n'est pas-à ce qu'il nous faut.

Le Philosophe propose de passer à

la physique ; mais Pantalon après s'être fait expliquer ce que c'est , ne veut pas que sa fille apprenne la connaissance des choses naturelles. Le Philosophe passe à la morale que Pantalon admire beaucoup ; mais on vient l'avertir qu'il est tems de prendre de sa ptisanne , & on l'emmene. Silvia rappelle au Philosophe, qu'il a dit que les passions étaient nécessaires , & elle le prie de lui expliquer sur-tout à quoi l'amour peut être utile.

L I S E T T E.

’ Oui, oui, dépêchez-vous de nous apprendre l'amour, pendant que Monsieur Pantalon n'y est pas ; le reste viendra après.

Le Philosophe fait un portrait charmant de cette passion , & la présente sous les traits les plus séduisants ; mais Lifette apperçoit Pantalon qui arrive doucement pour écouter, elle avertit le Philosophe qui l'apperçoit du coin de l'œil , & il achève son portrait avec des couleurs aussi noires que les premières étaient agréables. Silvia qui avait pris goût au commencement de la définition, se déplaît beaucoup à la manière dont il la termine , & le prie

de ne pas aller plus loin, parce que la philosophie lui donne un mal de tête horrible. Son pere qui n'a entendu que la dernière partie du discours, l'approuve très-fort, & voudrait qu'il continuât; mais Silvia ne veut plus absolument en entendre parler, & Pantalon prie le Maître de Philosophie, de faire commencer son Opéra pour dissiper l'ennui de sa fille.

Ce divertissement porte sur ce que l'Arlequin a été transporté pendant son sommeil dans un jardin superbe, qu'on lui fait prendre pour l'Etoile de Vénus, qui est habitée par tous les Héros de Roman dont on veut le faire Roi; mais il refuse la Couronne, parce qu'il ne peut la partager avec Violette, & il chasse tout le peuple à coup de batte.

Pantalon qui s'apperçoit au troisieme acte, que le Maître de Philosophie pourrait bien avec sa morale & sa physique, déranger les vertus de sa fille, se cache dans un cabinet pour être témoin de leur conduite. Lisette & Silvia confirment ses soupçons dans une conversation qu'elles tiennent ensemble, & celle qu'elles ont ensuite avec le Philosophe, ne laisse plus d'incertitude à Pantalon. Le Philosophe pressé

par Silvia, est convenu qu'il n'était point insensible aux douceurs de l'amour; cet aveu l'intéresse trop pour qu'elle ne l'oblige pas de l'achever; elle le prie de lui faire le portrait de sa Maîtresse, le Philosophe s'en excuse sur ce qu'il serait infiniment au-dessous de l'original; mais il l'a, dit-il, heureusement dans sa poche. Il en tire une boîte qu'il remet à Silvia, qui l'ouvre & n'y trouve qu'un miroir qui l'a représentée; elle rougit & baisse les yeux; le prétendu Philosophe tombe à ses genoux, & Pantalon sort de sa cachette, pour le percer de sa dague; mais il est arrêté par Trivelin & le Docteur, qui lui reprochent d'avoir lui-même causé le malheur qui lui arrive, en refusant de donner sa fille en mariage à son fils Octave, à qui il l'avait promise. Pantalon convient de son tort, & voudrait bien en cette situation pressante, n'avoir pas manqué de parole à son ami, ou pouvoir encore réparer cette faute. Le Docteur l'assure qu'il ne tient qu'à lui, & qu'il fera volontiers revenir son fils pour donner la main à Silvia. Pantalon gémit de l'erreur du pauvre Docteur, qui ignore que ce fils a été tué en duel; d'un autre côté, Silvia craint d'être for-

cée d'épouser cet Octave qu'elle ne connaît point, tandis que son cœur lui parle pour le Philosophe qui a su lui plaire. Le Docteur presse de nouveau Pantalon, d'accorder sa fille à son fils, & Pantalon pour le satisfaire, va chercher le contrat qui avait été dressé autrefois, le signe, & veut obliger sa fille à en faire autant; elle le refuse absolument. Son père la menace, ainsi que le Philosophe, à qui il se prend de cette désobéissance. Le Philosophe au contraire, conseille à Silvia d'obéir à son père. Piquée de ce conseil auquel elle ne s'attendait pas, elle signe de dépit; le Docteur fait signer aussi le Philosophe comme témoin, & pour le punir d'avoir voulu séduire Silvia. Lorsque chacun a bien signé, le Docteur dit au Philosophe, allons Octave mon fils, sa luez votre beau-père & embrassez votre épouse; Lisette se marie aussi avec Trivelin, Arlequin & Violette ne sont point oubliés, & la Piece finit par un divertissement dans lequel on chante ce Vaudeville.

Père qui sous la serrure
Tient sa fille déjà mûre,
A-t-il raison? *Distinguo.*

Oui, car son soin assaisonne
 Les plaisirs qu'Amour lui donne,
 S'il a d'autre but, *Nego.*

Le Papa raisonne

En baroco.



Tôt ou tard il faut qu'on aime,
 Et la raison elle-même,
 Dit quelquefois *concedo* ;
 Mais quand la Loi trop sévère
 Veut qu'on y mêle un Notaire,
 C'est un fâcheux *distinguo* ;
 On n'aime plus guère

Qu'en baroco.



Prendre époux à barbe grise,
 Est-ce faire une sottise ?
 Oui ma foi, sans *distinguo*.
 Un Vieillard qui n'a dans l'âme
 Qu'un petit reste de flâme,
 Est-ce un vrai Mari ? *Nego.*
 Il ne nous fait femme

Qu'en baroco.



Hors l'Hymen point de tendresse,
 Elle offense la sagesse ;
 On le dit, mais *distinguo* ;

On peut jusqu'à certain âge ,

Attendre le mariage ;

Par de-là vingt ans , *nego.*

Sans être un peu sage

En baroco.



Le troisieme acte de cette jolie Piece, ne contient pour ainsi dire que le dénouement ; quoiqu'il soit en douze scènes, d'une longueur mortelle, auxquelles le sujet ingénieux & moral de la Piece, (le besoin d'aimer) n'a presque point de part. Ce dénouement que l'on prévoit depuis si long-tems, passe avant de se développer, par mille incidens, qui loin de procurer l'effet que l'Auteur s'en était promis, ne servent qu'à fatiguer le spectateur sans le satisfaire. C'est je pense la seule raison que l'on puisse donner du mauvais succès de cette Piece qui ne fut jouée qu'une fois, malgré les scènes intéressantes & les détails charmants qui s'y trouvent. L'Auteur s'en vengea en la faisant imprimer, & l'édition fut vendue en très-peu de tems ; c'est de toutes les vengeances de cette espece, la seule peut-être qui ait réussi.

La mort de Monsieur le Régent (1), fit fermer tous les Spectacles pendant huit jours, & les Comédiens Italiens qui n'avaient jusqu'alors eu que la qualité de Comédiens de son Altesse Royale, obtinrent le titre de Comédiens ordinaires du Roi, devant lequel ils avaient déjà eu l'honneur de jouer plusieurs fois, alternativement avec les Comédiens Français.

Ils firent mettre alors sur la porte de l'Hôtel de Bourgogne, les armes du Roi, & cette inscription en lettres d'or.

**HOTEL DES COMÉDIENS ITALIENS
ORDINAIRES DU ROI, ENTRETE-
NUS PAR SA MAJESTÉ, RÉTABLIS
A PARIS EN L'ANNÉE M. DCC. XVI.**

(1) Arrivée le 2 Décembre 1723.



LE

LE JALOUX.

Comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue, & mêlée d'agrémens, 23 Décembre 1723.

LE prologue de cette Comédie roule sur la prévention où l'on est, qu'une Piece de caractère ne saurait convenir au théâtre Italien. Un petit Maître prétend qu'on n'y peut jouer que des Parodies ; mais une femme d'esprit & de qualité soutient le contraire, & finit le prologue & la dispute, par la fable suivante.

LE CŒUR ET L'ESPRIT, fable.

Soumis aux loix d'un Dieu, ce Dieu c'était
le cœur ;

Aux pieds de ses autels, nous trouvions le
bonheur ;

Bientôt de son tranquille Empire ,

Le charme s'affaiblit ; toujours ingénument

S'exprimer, aimer simplement,

Et comme on le pensait, simplement se le
dire ;

Tome II.

K

C'était vivre trop uniment ,
De cette heureuse intelligence ,
L'ennui vint troubler les accords ,
Et sa létargique influence
Nous fit connaître l'indolence
Au milieu du plus doux transport.
Trop faible seul , contre son adversaire ;
Le cœur va de son frere
Implorer le secours.
L'esprit paraît , l'ennui se trouve sans dé-
fense ;
Crédule cœur dans peu de jours
Tu payeras cher cette assistance !
Déjà l'esprit commence à dédaigner
Une autorité qu'il partage ;
Un premier succès encourage ,
Que ne fait-on pas pour régner ,
Quand on en connaît l'avantage ?
Il s'insinue , il caresse , il sourit ,
Une feinte douceur brille sur son visage ,
La flatteuse éloquence anime ce qu'il dit ,
Sa vue est d'un heureux présage ,
Chacun l'admire & le chérit :
De plaisirs variés , une troupe galante
Escorte sur ses pas les jeux & la gayeté ,
L'homme avide de nouveauté ,
Court à l'objet qui se présente ;

L'esprit devient son Dieu , le cœur est rejeté
Sous sa loi , tout change de face ,
Nouveau culte , nouvelles mœurs ,
De la simplicité la ruse prend la place ,
Le sentiment s'enfuit , l'art préside aux fa-
veurs ;

La feinte , les détours , l'orgueil & l'impof-
ture ,

Défigurerent la nature ;
Enfin l'esprit gâta le goût ,
Falsifia , corrompit tout.

Le cœur croyait qu'au moins à la campagne

On lui laisserait des Sujets ,
Qu'avec la candeur sa compagne
Il pourrait gouverner en paix.

Il se trompe , on l'en chasse , il lui reste un
azile ,

C'était parmi les animaux ;

L'esprit ne viendra point y troubler son re-
pos ,

Il vivra sans éclat ; mais il vivra tranquille :

D'un air de Conquérant son frere se flatte

Qu'ils seraient bien-tôt ses conquêtes ;

Il eut beau dire , aucun ne l'écouta :

Pour leur bonheur les animaux sont bêtes ,

Ils gardèrent le cœur , & l'esprit nous resta.

K ij

Le JALOUX.

Lelio entre sur le théâtre d'un air rêveur, il est suivi d'Arlequin; ils font deux ou trois tours sans parler. Lelio s'arrête d'un côté, Arlequin de l'autre; après quelques lazis, Arlequin rompt le silence & demande à son Maître, s'il est devenu Disciple de Mandragore.

L E L I O.

Tu veux dire Pitagore?

A R L E Q U I N.

Mandragore ou Pitagore, c'est tout-un, puisque vous m'entendez.

L E L I O.

Mon cher Arlequin, je suis le plus malheureux de tous les hommes.

A R L E Q U I N.

C'est moi qui le suis, Monsieur, c'est moi; je veux être pendu si j'ai un sol; or point d'argent, point de vin; point de vin, point de plaisirs, . . . Lelio l'interrompt pour lui apprendre qu'il est amoureux & jaloux de Silvia, qui affecte encore de lui donner de la jalousie.

A R L E Q U I N.

Il y a un quart d'heure que je vous

entends marmotter que vous êtes jaloux, je voudrais bien savoir ce que c'est.

LELIO.

C'est l'état le plus affreux où l'on puisse se trouver.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, défaites vous-en.

LELIO.

Tu ne m'entends pas; n'as-tu jamais aimé?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai toujours aimé le vin.

Lelio lui veut expliquer ce que c'est que la jalousie; mais Arlequin plus sage que son Maître, ne veut pas seulement en entendre parler. Cependant Lelio continue & se plaint amèrement de la conduite de Silvia; Arlequin répond qu'il la trouve fort bonne, attendu qu'elle rit, qu'elle chante, qu'elle aime la bonne compagnie, le jeu, les spectacles, le bal; enfin tous les plaisirs.

LELIO.

Eh! ce sont ces plaisirs qui me désespèrent.

K iij

ARLEQUIN.

Quoi , Monsieur , les plaisirs des autres vous font de la peine ? Cela n'est pas bien.

Javote , petite sœur de Silvia , vient achever de désoler Lelio , en lui apprenant que sa sœur est à sa toilette , assistée de quatre Cavaliers , avec lesquels elle rit de tout son cœur , & qu'elle a dit , il n'y a pas long-tems , qu'elle ne voulait plus l'aimer parce qu'il était trop jaloux. Silvia arrive elle-même d'un air coquet , en se mettant une mouche ; Lelio lui reproche son excessive parure & son extrême envie de plaire ; Silvia lui reproche à son tour sa jalousie ; ils sont prêts à se quereller , mais ils se pardonnent réciproquement leurs défauts , & se raccommoient lorsque l'on apporte une lettre à Silvia. La jalousie de Lelio renaît tout-à-coup , il devient rêveur , brûle de lire la lettre qu'il soupçonne venir d'un Rival , & n'ose cependant la demander à Silvia , qui prend pitié de lui & la lui remet. Lelio reconnaît l'écriture de son pere , & ne veut pas aller plus loin ; mais comme cette lettre n'est pas fort à son avantage , elle l'oblige de la lire,

& il n'y trouve que des excuses que son pere fait à sa Maîtresse pour lui, sur son caractère défiant; il est confus; & Silvia touchée de sa honte & de son embarras, lui pardonne encore cette dernière marque de jalousie. Il sort pour faire exécuter un Spectacle qui doit se donner dans la journée.

Silvia restée seule avec Colombine, lui demande ce qu'elle doit faire pour le corriger; la Servante lui conseille d'abord de l'épouser, parce que dit-elle, lorsque vous serez mariés, il sera moins amoureux, & par conséquent moins jaloux. Mais elle réfléchit qu'il pourrait bien cesser de l'aimer, sans cesser de la tourmenter; elle aime mieux prendre le parti de tâcher de le guérir en lui donnant les sujets de jalousie apparents dont il sera facile ensuite de le faire revenir.

Colombine apprend à Mario, qui est aussi amoureux de sa Maîtresse, qu'elle va travailler à ses intérêts, en paraissant ne s'occuper que de ceux de Lelio. Mario qui est son ami, fait d'abord quelques difficultés; mais son amour l'emporte, & il se laisse aller aux conseils de Colombine qu'il laisse avec Arlequin. Ils promettent de s'aimer réciproquement.

K iv

proquement, à condition qu'ils ne feront jaloux ni l'un ni l'autre; ils font même un marché que le premier des deux qui sera surpris à donner des marques de jalousie, recevra de l'autre deux soufflets; mais comme Arlequin est imbibé des mauvais principes de son Maître, il ne tarde pas à donner quelques marques de jalousie, & Colombine n'oublie pas de le faire ressouvenir du marché, qu'elle exécute.

L E L I O.

Ne t'ai-je point vu là avec cette nouvelle femme de chambre de Silvia?

A R L E Q U I N.

Oui, de par tous les Diables j'y étais, & mon visage aussi. Dites-moi, Monsieur, n'avez vous jamais cherché de remede contre la jalousie? Colombine en a un souverain, elle coupe le mal à la racine; vous devriez aller à son école.

Un Gentilhomme, nommé Dorante, vient trouver Lelio de la part de Silvia, & le prie de vouloir bien en sa faveur, l'aider de la protection de ses amis dans un procès qui l'amene à Pa-

ris. Lelio est déjà scandalisé de l'intérêt que Silvia prend à ce Dorante; celui ci augmente encore son inquiétude en lui apprenant qu'il a été élevé familièrement avec elle, qu'il y a huit ans qu'ils sont séparés, & qu'ils se sont revus avec un plaisir infini; il lui fait le récit de son procès qui ne vient que de ce que la femme d'un de ses amis l'a trouvé aimable, & qu'en peu de tems ils sont devenus inséparables.

L E L I O.

Le mari le trouva mauvais?

D O R A N T E.

Vous devinez.

L E L I O, *à part.*

Je n'aurais pas attendu si tard. (*haut*)
Eh bien?

D O R A N T E.

La sotte chose que la jalousie! il se mit dans la tête que nous nous aimions.

L E L I O.

Il avait tort.

D O R A N T E.

Le plus grand du monde; il n'y avait entre nous que de la bonne ami-

K v.

tié : il se fâcha , défendit à sa femme de me voir , & me fit prier de ne plus aller chez lui.

LELIO.

Vous n'en restâtes pas-là ?

DORANTE.

Nous nous vîmes en secret , il le fut , il la maltraita ; pour se délivrer de ses persécutions , elle se retira chez moi , voici où le procès commence.

LELIO.

C'est-à-dire qu'il vous a accusé d'aimer sa femme & de l'avoir enlevée ?

DORANTE.

Oh non , Monsieur ; un Normand ne va pas comme cela droit au fait , ce n'aurait été là qu'une bagatelle.

LELIO.

Vous vous êtes battus , n'est-ce pas ?

DORANTE.

Plut-à-Dieu qu'il en eût voulu tâter ! la querelle aurait été bien-tôt finie.

LELIO.

Jé vous entends ; comme vous croyez être plus fort ou plus adroit , vous vous

persuadez que vous auriez tué le mari,
& que la femme vous serait restée.

D O R A N T E.

Je ne la gardai que deux jours, elle se retira chez une Parente. Pour en revenir au Procès, un morceau de terre d'une vingtaine de perches, qui était en litige entre nous, lui servit de prétexte pour me traduire en Justice. Un Gentilhomme ne fait pas bien les termes de Pratique, ainsi je ne vous dirai que grossièrement tout ce qui s'est passé. Il me fait donner un Exploit, je ne comparais point dans les délais; il obtient Sentence par défaut, adjudicative de ses conclusions; je m'y oppose dans la huitaine, je constitue Procureur; on plaide sur l'opposition, je suis reçu opposant; autre Sentence qui ordonne que nous conviendrons d'Experts; nous n'en convenons point, le Juge en nomme d'Office; descente sur les lieux, Procès-verbal, compulsoire de Pieces, Enquêtes par tourbes, Monitoires. Pendant que le Procès s'instruit, ma Partie fabrique & produit des titres; je m'inscris en faux inutilement: après seize Audiences; le Juge gagné ou ignorant, peut-être l'un & l'autre, me fait

K vj

perdre mon Procès avec dépens; signification de la Sentence, commandement, exécutoire, saisie, séquestre, garnison; j'appelle.

L E L I O.

Et vous ne savez pas la Procédure ?

D O R A N T E.

Vous voyez, j'appelle au Parlement de Rouen, je tenais-là mon chicaneur par les oreilles; tous les Juges sont mes Parens ou mes amis, il évoque à celui de Paris; nous procédons sur l'évocation, on nous appointe; nous produisons, le Rapporteur a trente sacs entre les mains; voilà un Factum qui vous instruira de la simplicité du fait.

L E L I O.

Eh! Monsieur, j'en fais assez; mais dans tout cela il n'est pas dit un mot de la femme.

D O R A N T E.

Oh que pardonnez-moi; tandis que nous chamaillons au Civil, il rend sa plainte au Criminel, obtient permission d'informer, fait entendre des témoins; on les récolle, on les confronte, on

m'adjourne, on me décrète de prise de corps, & pour les faits résultans du Procès, on me condamne à avoir la tête coupée, tout cela par défaut au moins & j'ai un bon Arrêt de défense dans ma poche. C'est là-dessus, Monsieur, que j'ai besoin de vos bons offices, j'irai encore vous les demander à Paris, & vous porter une liste de mes Juges. Je suis votre très-humble serviteur.

Lelio fait des questions offensantes à Silvia, sur la protection qu'elle accorde à ce Plaideur; mais elle l'assure qu'elle ne le connaît que depuis un instant, & que ce n'est qu'à la recommandation de son oncle, qu'elle l'a prié de lui être utile. Cette réponse ne s'accorde point avec ce qu'a dit le Plaideur, & lui paraît une feinte qui redouble sa jalousie; mais on vient la distraire ou plutôt l'augmenter par la représentation d'une petite Comédie, jouée par des Comédiens de Campagne; elle est intitulée *le Jaloux puni*. Un vieillard veut épouser une jeune personne qui lui avoue avec franchise qu'il sera tout ce qu'un mari peut être, s'il continue à la tourmenter. (Ce dialogue est mêlé de couplets, & elle lui chante celui-ci).

AIR : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Jaloux qui gronde & qui tempête,
 Avance une tendre conquête,
 Un Amant la doit à ses soins,
 C'est vainement qu'il se démène,
 Nous n'en faisons ni plus ni moins,
 Il n'a de reste que la peine.

Le Jaloux sort pour aller prendre ses précautions; mais tandis qu'il fait préparer grilles & verroux, Trivelin aimé de sa Prétendue, arrive & l'enleve. Le Jaloux revient bien content des mesures qu'il a prises; mais tandis qu'il s'applaudit, son Valet Scaramouche vient lui apprendre que Trivelin & sa femme Prétendue lui ont épargné les frais de la nôce, & se sont sauvés.

Le JALOUX.

Qu'on coure après eux.

SCARAMOUCHE.

Ils font déjà bien loin.

Le JALOUX.

Je les attraperai bien moi; nous verrons si des Amans courent plus fort qu'un Jaloux.

SCARAMOUCHE.

Non ; mais ils font plus de chemin, Trivelin, la Prétendue & la Confidente reviennent apprendre à l'Assemblée, que le Jaloux s'est cassé le col en courant après eux, & qu'il serait à souhaiter que tous ceux qui lui ressemblent, eussent le même sort ; la Piece finit par ce couplet.

AIR : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

Amour tout ce qui respire
Cede au pouvoir de tes coups ;
Mais tu fais sous ton empire,
Moins d'heureux que de jaloux.
Tel qui fait semblant de rire,
A sa part à la satyre,
Messieurs, examinez-vous ;
Ma foi vous en tenez tous.

Lelio qui a fait mauvaise contenance pendant toute la Piece ; ne peut plus y tenir ; il se leve brusquement, les autres le suivent & l'acte finit.

Le troisieme commence par une scène entre Silvia & Javotte sa petite sœur, qui lui reproche avec beaucoup d'esprit & d'ingénuité, le plaisir malin

qu'elle prend à augmenter la jalousie de son Amant, ce qui ne la corrige point, car elle fait habiller en Cavalier, Colombine sa Suivante, qui feint de lui parler d'amour pendant que Lelio les écoute. Colombine affectant la plus grande satisfaction, prend la main de Silvia & la baise avec transport; Lelio se met entre deux, & accable de reproche Silvia, qui se sauve dans la crainte de ne pas pouvoir soutenir la plaisanterie. Mais Colombine continue à le persiffler, & la passion de Lelio l'aveugle au point qu'il ne la reconnaît pas & qu'il veut se battre avec elle; les éclats de rire de celle-ci le tirent enfin de son erreur, & il reste confus.

Lorsqu'il est seul, il convient de ses torts; mais loin de s'en corriger, il veut à son tour éprouver Silvia, & se sert pour cela de Mario son ami, qui paraît & qu'il ne connaît pas pour son Rival (1). Il lui fait une fausse confidence, & lui dit qu'il a reconnu son caractère soupçonneux; qu'il ne veut

(1) Il faut que cette scène soit bien naturelle, puisqu'elle s'est présentée à tous ceux qui ont traité ce caractère; mais elle est employée ici avec plus d'adresse.

pas rendre Silvia malheureuse ; qu'au contraire pour peu qu'il eût de penchant pour elle , il s'emploiera de tout son pouvoir pour la lui faire obtenir. Mario prend d'abord ce discours pour ce qu'il est , c'est-à-dire , pour quelques mauvaises finesses de Jaloux. Il craint ensuite que Colombine ne l'ait trahi ; mais Lelio affecte tant de franchise , qu'il lui avoue qu'il aime en secret Silvia , mais qu'elle l'ignore & qu'elle ne l'aurait jamais su , sans l'aveu qu'il vient de lui faire : il s'épanche en reconnaissance sur la bienveillance que Lelio vient de lui marquer , & il le quitte après l'avoir embrassé à plusieurs reprises.

Lelio resté seul , maudit le funeste artifice qu'il vient d'employer , & s'accuse lui-même de son malheur ; mais son caractère défiant reprend le dessus. Il soupçonne que Mario ne lui a découvert que la moitié de la vérité , que Silvia répond à son amour ; il prend cette idée fautive pour un éclair de raison , & changeant tout à-coup , il s'applaudit de sa ruse. J'ai feint , dit-il , devant Mario , de ne plus aimer Silvia ; feignons , devant elle , d'en aimer un autre : il appelle Arlequin qui paraît ivre.

ARLEQUIN.

Monsieur, ne me grondez pas, c'est un effet de l'amour.

LELIO.

Comment, c'est l'amour qui t'a rendu ivre-mort ?

ARLEQUIN.

Oui, l'amour est une ivresse, c'est vous qui me l'avez dit ; il est vrai pour tant qu'il y a aussi dans mon fait un peu de vin.

LELIO.

Cela se voit aisément.

ARLEQUIN.

Voici au juste comme la chose s'est passée : l'amour que Colombine m'avait donné, commençait à me chicaner ; je le sentais-là qui me faisait bouillir la cervelle ; j'eus recours au vin : dès qu'il en sentit les fumées qui me montaient à la tête, il quitta prise & me descendit à la gorge, il me la ferrait à m'étrangler, je le délogeai à grands verres de vin ; le petit drôle ne fut ni fou ni étourdi, & s'alla camper droit au beau milieu de mon cœur ; il

était-là diablement retranché, j'ai cru que je ne l'en ferais jamais sortir. Nous nous sommes battus plus de deux heures. Veux-tu sortir? Non. Tu sortiras; je n'en ferai rien; je te noyerais, il eut peur & se réfugia dans mes jambes; je sens qu'il y est encore, car j'ai une grande démangeaison d'aller où est Colombine. Je la cherche par-tout, ne l'auriez-vous pas vue?

. L E L I O.

Ce coquin là est bien heureux!

A R L E Q U I N.

L'amour vous rend Jaloux; il m'enivre moi. L'un ne durera pas tant que l'autre.

Lelio est indécis s'il découvrira son secret à Arlequin; mais n'en ayant pas d'autre, il se détermine. Il lui donne de l'argent pour aller à Paris, louer des habits de femmes, s'en déguiser & revenir le soir même dans un Fiacre bien fermé. Arlequin promet d'exécuter tout à la lettre; mais en sortant il rencontre Silvia, & lui demande si elle n'a pas d'ordre à lui donner pour Paris. Ce départ subit étonne Silvia, lui fait soupçonner quelques nouvelles extravagantes.

ces de la part de son Jaloux ; elle questionne Arlequin, qui après quelques la-
zis de discrétion, lui apprend tout ce
que lui a dit son Maître. Silvia veut en-
core profiter de cette occasion, pour
tâcher de corriger Lelio, qu'elle ne
peut s'empêcher d'aimer malgré ses dé-
fauts. Il vient à elle en ce moment, lui
reproche l'amour qu'il lui suppose pour
Mario, avec tant d'aigreur, que Silvia
perd patience & est prête à rompre avec
lui ; mais on annonce une Troupe d'E-
gyptiens qui viennent faire diversion à
cette querelle, & qui après avoir lutiné
Lelio sur sa jalousie, chantent les cou-
plets suivant.

Un EGYPTIEN.

Amans, voulez-vous être heureux ?

Ne fondez point sur nous le succès de vos
feux,

Suivez ce qu'Amour vous inspire.

L'avenir est dans votre cœur,

Vous même vous pouvez faire votre bonheur,

Nous ne pourrions que vous le dire.

Une EGYPTIENNE.

Quanto Dolcé è mai la spene !

Eristoro de le pene

Che si provan nel amar.

Non gode il cor non sente

Il suo piacer presente

Non vuol gioir mai sol bramar.

Lelio commence encore le troisieme acte , par des réflexions judicieuses sur les maux que lui cause sa jalousie ; mais elles sont encore sans fruit. Cette passion prend toujours le dessus ; c'est tantôt lui , tantôt Silvia qu'il accuse de son malheur ; il veut abandonner l'épreuve qu'il a méditée , mais il ne peut s'y résoudre ; il se tourmente , il s'agite , & Arlequin déguisé en femme , le suit à chaque tour qu'il fait sur le théâtre.

ARLEQUIN.

Il extravague !

LELIO, à lui-même.

Répondez-moi , quel plaisir prenez-vous à me rendre malheureux ?

ARLEQUIN.

Je le rends malheureux moi ! c'est fort drôle.

Eh , Monsieur , revenez à vous. Il lui donne des conseils de fort bons sens , mais Lelio qui s'est échauffé par ses propres réflexions , est loin de pouvoir les suivre ; il persiste dans

son premier dessein, & recommande à Arlequin de bien jouer son personnage. En effet, il s'en acquitte fort bien lorsque Silvia paraît; elle les écoute tranquillement, ce qui met Lelio au désespoir; elle feint ensuite d'être fort sensible à son infidélité.

SILVIA.

Qu'allez vous me dire qui puisse effacer l'outrage que vous me faites? Que je suis malheureuse de vous aimer encore!

LELIO, *à part.*

Voilà le seul instant de ma vie où j'ai goûté un plaisir sans mélange.

SILVIA, *à part.*

Il sera court.

Elle lui reproche de ne pouvoir vaincre son détestable caractère, qui lui fait employer des ruses si basses & si méprisables. Lelio cherche à se justifier par toutes les mauvaises excuses d'une fausse délicatesse, qui est la grande ressource de ceux de son caractère. Silvia est assez bonne pour s'en payer, & Lelio assez inconséquent pour lui faire le serment téméraire de ne plus lui marquer de défiance. Silvia est comblée,

& elle prie Mario qui paraît, de ne conserver aucune espérance; elle le quitte, & il se plaint de sa mauvaise fortune à Colombine, qui est toujours dans ses intérêts au point qu'elle lui remet le portrait de sa Maîtresse qu'elle lui a dérobé; il veut le lui rendre, mais elle le quitte, & Lelio survient tandis qu'il l'examine; il le reconnaît, le lui arrache, & veut se couper la gorge avec lui sans vouloir entendre la moindre explication. Arlequin survient, crie au secours, & Silvia accourt suivie de Colombine; la présence de Silvia retient Mario, qui se retire par respect; mais rien ne peut contenir Lelio, qui accable de reproches sa Maîtresse qui a encore la bonté ou plutôt la faiblesse de lui pardonner, & de lui donner sa main & son cœur, tout indigne qu'il est de l'un & de l'autre.

On danse & l'on chante un Vaudeville, dont voici le meilleur couplet.

Autrefois on ne payait pas,
Mais il fallait aimer pour plaire;
Il en coûtait trop d'embarras,
Trop de façon & de mystère;

Nous avons changé cet abus ;

Nous payons & nous n'aimons plus.

Les deux premiers actes de cette Piece qui sont de Beauchamp, furent très bien reçus ; mais le troisieme ne parut avec raison qu'une répétition fatigante des situations qui sont dans les deux autres, & lorsqu'il fut fini, un Critique du Parterre, demanda le dénouement, ce qui fut applaudi de toute l'Assemblée qui n'avait point été satisfaite de celui qu'on venait de lui donner. La Piece eut cependant dix représentations.



L'ILLUSTRE

L'ILLUSTRE AVANTURIER**OU LE PRINCE TRAVESTI,***Comédie en trois actes en prose,**5 Février 1724. (1)*

LA Princesse fait connaître à Hortense, sa parente & sa confidente, qu'elle aime Lelio, aimable Etranger qui ne l'a pas moins bien servie dans ses Conseils que dans ses Armées, & que, si elle en croyait son cœur, elle préférerait au Roi de Castille, qui demande sa main par un Ambassadeur. Hortense lui répond que la vertu doit l'emporter sur la naissance, & que Lelio possédant toutes les qualités qui font un grand Roi, elle doit le préférer à tous les Amans du monde. Elle ajoute d'un ton plus badin ; jeune, aimable, vaillant, généreux & sage, cet homme-là vous a donné son cœur, vous lui avez rendu le vôtre, c'est troc pour troc ; & je crois

(1) La scène représente une salle où la Princesse de Barcelonne entre rêveuse, accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du théâtre.

que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons : dans cet homme-là , vous avez d'abord un Amant , ensuite un Ministre , ensuite un Général d'Armée , ensuite un Mari , s'il le faut. Voilà donc quatre hommes pour un , & le tout en un seul ; ce calcul-là mérite attention. Croyez moi , Madame , donnez à vos Sujets un Souverain vertueux , ils se consoleront avec sa vertu , du défaut de sa naissance. La Princesse trouve comme de raison les conseils d'Hortense excellens ; mais une mauvaise honte l'empêche de les suivre , elle ne peut se résoudre à faire les avances ; Hortense lève ce scrupule , se charge de la déclaration , & s'applaudit de tout le bien qu'il en résultera pour l'Etat , en lui donnant un Prince tel que Lelio , dont le mérite ne peut être comparé qu'à celui d'un inconnu qui l'a secourue dans le danger le plus pressant de sa vie. Arlequin paraît , cherchant son Maître qu'il a perdu , dit-il , dans ces tas de chambres où il se perd souvent lui-même ; il débite sur le superflu des Princes & les miseres des Peuples , beaucoup de naïvetés qui sont très-morales. Hortense rit ; il craint d'avoir dit quelque sottise ; mais la Princesse le rassure

& lui dit qu'elle se plaît à voir sa bonne humeur.

Comme elles le trouvent aussi bavard que plaisant, elles espèrent qu'il leur apprendra la naissance de son Maître, qui semble vouloir la cacher; mais Arlequin n'en est pas plus instruit qu'elles, & leur dit seulement qu'il l'a trouvé après un combat où il avait perdu tout son monde, qu'il l'a suivi en cette Cour, où la grandeur de Madame, l'a bien voulu favoriser de sa faveur; il ajoute que c'est un drôle de métier d'avoir un Maître qui a fait fortune, car tous les Courtisans veulent être les Serviteurs de son Valet.

La Princesse voyant qu'elles ne peuvent rien en tirer, le quitte, & son Maître arrive; Arlequin après beaucoup de galimathias, l'instruit de la curiosité qu'a eue la Princesse.

ARLEQUIN.

Je ne serai pas fâché moi même de savoir au juste qui vous êtes; car il y a par le monde tant de fripons, tant de vauriens qui courent pour attraper l'un & l'autre, & qui ont bonne mine comme vous . . . Mais non, je vous croirais plutôt un de ces Princes qui

L ij

s'amusent à courir la pretontaine.

LELIO.

Sur quoi juges-tu que je pourrais être un Prince ? Est-ce par ma magnificence ?

ARLEQUIN.

Bon ! belle bagatelle , tout le monde a de cela ; mais par la mardi , personne n'a si bon cœur que vous , & il m'est avis que c'est la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon sans être Prince , & pour l'avoir tel , un Prince a plus à travailler qu'un autre ; mais je veux bien t'apprendre que je suis un homme de condition , qui voyage pour m'instruire & pour étudier les hommes ,

ARLEQUIN.

Ma foi , cette étude-là ne vous apprendra que misère ; que ferez-vous de cette mauvaise connaissance-là ?

LELIO.

Ils ne pourront plus me tromper ,

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera ,

L E L I O.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

C'est qu'en voyant les méchans, par dépit vous deviendrez méchant comme eux.

Lelio resté seul, s'occupe des dispositions favorables où la Princesse est à son égard, elles flattent son amour propre; mais le souvenir d'une inconnue qu'il a délivrée des mains des voleurs, l'empêche de s'y livrer tout entier.

Hortense vient lui faire part des intentions de la Princesse. L'étonnement leur fait un instant garder le silence. Ils se reconnaissent, ainsi que le spectateur l'avait prévu; Lelio lui parle de la tristesse où il fut plongé en la quittant, & qu'il a toujours conservée depuis.

HORTENSE, *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

L E L I O.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu, & puisque je vous revois, je ne le pourrai jamais; mais quelle était mon erreur quand je vous quittai ! je crus re-

L iij

cevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra, mais je vois bien que je me suis trompé.

H O R T E N S E.

Je me souviens de ce regard-là, par exemple.

L E L I O.

Hé ! que pensiez-vous, Madame, en me regardant ainsi ?

H O R T E N S E.

Je pensais apparemment que je vous devais la vie.

L E L I O.

C'était donc une pure reconnaissance ?

H O R T E N S E.

Il y a des momens où les regards signifient ce qu'ils peuvent ; on ne répond de rien, on ne fait pas trop ce qu'on y met, il y entre trop de choses, & peut-être de tout ; tout ce que je fais, c'est que je me serais bien passée de savoir votre secret.

L E L I O.

Eh ! que vous importe de le savoir, puisque j'en souffrirai tout seul ?

H O R T E N S E.

Tout seul ! ôtez-moi donc mon cœur ;
ôtez-moi ma reconnaissance ; ôtez-vous
vous-même ; que vous dirai-je ? Je me
méfie de tout.

L E L I O.

Il est vrai que votre pitié m'est bien
dûe , j'ai plus d'un chagrin , vous ne
m'aimerez jamais , & vous m'avez dit
que vous étiez mariée.

H O R T E N S E.

Hé bien , je suis veuve ; perdez du
moins la moitié de vos chagrins. A l'é-
gard de celui de n'être point aimé. . .

L E L I O.

Achevez , Madame , à l'égard de ce-
lui-là.

H O R T E N S E.

Faites comme vous pourrez , je ne
suis pas mal intentionnée. Mais
supposons que je vous aime , n'y a-t-il
pas une Princesse qui croit que vous
l'aimez , qui vous aime peut-être elle-
même , qui est la Maîtresse ici , qui est
vive , qui peut disposer de vous & de
moi ? A quoi donc mon amour abou-
tirait-il ?

L iv

L E L I O.

Il n'aboutira à rien, dès lors qu'il n'est qu'une supposition.

H O R T E N S E.

J'avais oublié que je le supposais.

L E L I O.

Ne deviendra-t-il jamais réel?

H O R T E N S E, *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez. Au lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien; je fais votre secret, en voilà assez; laissez-moi garder le mien si je l'ai encore.

Elle se sauve plutôt qu'elle ne fort, puis elle revient un instant après, & dit à Lelio: j'oubliais à vous informer d'une chose. La Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout, je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra, adieu. Elle veut s'échapper encore; mais Lelio l'arrête pour lui dire: Madame, ma réponse est que je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princesse. Hortense l'arrête,

& lui dit : que voulez-vous que je fasse de ces sentimens ?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oserais.

LELIO.

Je réponds de tout, nous prendrons nos mesures & je suis d'un rang. . . .

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, c'est là le plus beau rang du monde ; mais je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais : qui, moi ? vous aimer . . . vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être plus ! . . . mon cœur vous ferait-là de beaux présens ; cachez votre tendresse, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir. Je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire, adieu (*elle s'échappe*).

Lorsque Lelio se livre aux transports que lui cause l'amour d'Hortense, il est

L v

interrompu par un Courtisan qui vient lui demander baslement sa protection, & il le méprise, non parce qu'il fait que ce Courtisan a mal parlé de lui à la Princesse, mais par l'avilissement où il s'est réduit pour obtenir sa faveur ; le Courtisan insiste & lui offre sa fille en mariage.

L E L I O.

Votre fille devenir la femme d'un Avanturier ! Ah ! je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez sacrifier à votre ambition ; c'est trop aimer la fortune.

Le C O U R T I S A N.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune ; qui est ce qui n'aimerait pas à gouverner ?

L E L I O.

Celui qui en serait digne.

Le C O U R T I S A N, *picqué.*

Ne vous flattez pas tant, l'on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princesse vera clair un jour.

LELIO.

Ah ! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le visage à présent, il n'est pas joli ; mais cela vaut encore mieux que le masque que vous portiez tout-à-l'heure.

La Princesse arrive & offre à Lelio la place de Secrétaire d'Etat, qui était brigüée par le Courtisan. Lelio se défend de l'accepter, mais la Princesse le presse & l'engage à lui donner la main pour la conduire à une fête que le Peuple lui donne pour le jour de sa naissance.

Le Courtisan Frédéric forme la résolution de perdre Lelio à quelque prix que ce soit. Il commence par vouloir séduire Arlequin, qui se défend long-tems, malgré l'argent qu'il lui donne ; mais il ne peut résister à une jolie fille qu'il lui promet. Il ouvre le second acte avec cette fille, qui lui fait accroire qu'elle a consulté un Devin, qui lui a prédit qu'elle épouserait un beau brunet, avec lequel elle serait fort heureuse, ce qui détermine Arlequin à trahir son Maître en faveur de Lisette, & de l'étoile qui lui annonce tant de bonheur.

L vj

Lelio arrive rêveur & se promenant sur le théâtre , & Arlequin l'épie.

ARLEQUIN, *à part.*

Il ne me voit pas, voyons sa pensée.

LELIO.

Je tremble que la Princesse pendant la fête, n'ait surpris mes regards sur la personne que j'aime.

ARLEQUIN, *à part.*

Il tremble à cause de la Princesse ; ce frisson-là est une affaire d'Etat.

LELIO.

Sa jalousie me la dérobera peut-être.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! me la dérobera ! il traite la Princesse de friponne ; Monsieur le Conseiller fera bien ses orges de ce que je ramasse.

Cependant les scrupules lui reviennent depuis que la jolie fille est partie, & il ne peut se résoudre à trahir un si bon Maître sans son aveu ; il le lui demande. Lelio est indigné de la lâcheté de Frédéric ; mais il permet à Arlequin d'en profiter pour faire sa fortune.

Lorsqu'il est parti, la Princesse paraît suivie d'Hortense, qui la satisfait médiocrement sur la manière dont il a reçu sa confidence. La Princesse a d'abord quelques soupçons sur l'intelligence de sa parente avec son Amant ; mais ils se dissipent bien - tôt, & elle les laisse ensemble après avoir dit à Lelio, que c'est à lui seul à décider si elle doit épouser le Roi de Castille. Cette scène produit une de ces situations, qui ont été souvent répétées dans plusieurs Tragédies, sans en être moins intéressantes ; celle-ci est très-vive, Lelio y jouit de tout l'embarras & de toute l'inquiétude dont Hortense est agitée par la tendresse & la crainte qu'elle ressent pour lui ; il finit par lui apprendre son rang, & lorsqu'ils sont prêts à prendre de nouvelles mesures, l'Ambassadeur de Castille arrive conduit par Frédéric. Leur conversation est extrêmement vive, & le Prince travesti y soutient avec beaucoup de dignité la noblesse de son caractère & même celle de son rang, sans cependant se faire connaître, & il les quitte assez mécontents de lui.

Frédéric voudrait faire entrer l'Ambassadeur dans la conspiration qu'il a faite contre Lelio ; mais celui-ci s'en

défend parce qu'il a conçu beaucoup d'estime pour ce Ministre. Arlequin console Frédéric, par les bonnes nouvelles qu'il lui apporte, & il ne manque pas de les lui faire déclarer devant la Princesse qui paraît. La Princesse indignée de la trahison qu'il fait à son Maître, le menace de le faire enfermer pour le reste de ses jours. Arlequin se prend à pleurer, & raconte à la Princesse tous les moyens dont Frédéric s'est servi pour le séduire; ce fourbe veut le nier, mais Arlequin montre la bague que ce Courtisan lui a donnée, & dit à la Princesse, si on vous donnait autant d'argent, de pensions, de bagues, & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir?

La naïveté d'Arlequin ne montre pas moins son innocence, que les présens & l'embarras de Frédéric ne prouvent ses artifices; & la Princesse indignée, se retire après l'avoir menacé de la punition qu'il mérite. Hortense veut la suivre, mais elle la refuse. Frédéric prie Hortense, d'obtenir sa grace; mais celle-ci lui répond, que la plus grande que l'on puisse accorder à un méchant comme lui, est celle de lui ôter la vie, pour le délivrer du malheur d'être dé-

testé de tous les hommes. Lelio arrive étonné de l'accueil que les Gardes & les Courtisans lui font depuis un instant ; mais on lui apprend tout ce qui s'est passé. Frédéric cherche à se justifier par des raisonnemens fort adroits , & des discours fort captieux , par lesquels il prétend que son but a toujours été le bien de l'État. Lelio lui pardonne avec générosité , & Arlequin dit en pleurant, il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon , faute de savoir faire une harangue. Lelio & Hortense finissent l'acte par une conversation fort tendre , mais qui ne décide de rien , comme c'est la coutume des Amoureux qui n'ont d'esprit que pour exprimer leur passion.

Au troisieme acte la Princesse se sert d'Arlequin , pour porter à Lelio une lettre , qu'elle lui ordonne de remettre de la part d'Hortense , & de lui apporter la réponse que Lelio lui fera.

Les Rivalles ont ensemble une conversation aussi embarrassante que leur situation est forcée ; comme la Princesse n'a point encore reçu la réponse qu'Arlequin doit lui remettre , elle n'ose se livrer tout entiere à la jalousie que lui inspire Hortense ; mais Arlequin lui remet la lettre devant elle , & la Princesse

outrée, sort pour méditer sa vengeance. Hortense reste livrée au désespoir, & ne sachant plus à qui s'adresser, elle prie Frédéric, qui paraît, de leur être favorable; mais ce Courtisan qui vient d'apprendre la disgrâce de Lelio, insulte à ses malheurs & se promet bien, toujours pour l'intérêt de l'Etat, de ne rien oublier pour le perdre; Hortense est plus heureuse auprès de l'Ambassadeur de Castille, dont l'ame est plus généreuse que celle de Frédéric. Et dès que la Princesse paraît, il lui parle en faveur de Lelio, qui avait déjà trouvé grace devant elle; elle le fait appeler, & son amour cédant à sa générosité, elle lui accorde la main d'Hortence, & promet la sienne au Roi de Castille, dont elle conçoit, dit-elle, une idée bien favorable sur le choix qu'il fait faire de ses Ministres.

L'AMBASSADEUR, *l'interrompant.*

Madame, il ne me fierait pas d'en entendre davantage, c'est le Roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

La PRINCESSE.

Vous Seigneur! ma main est bien

due à un Prince qui la demande d'une maniere si galante & si peu attendue.

L E L I O.

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnaissance éternelle; vous trouverez dans le Prince de Leon, tout le zele qu'il eut pour vous en qualité de Ministre, je me flatte qu'à son tour le Roi de Castille voudra bien accepter mes remercimena.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me surprend point, il répond aux sentimens que vous m'avez montrés, &c.

Cette Piece fit beaucoup de plaisir, elle eut dix-huit représentations, & l'on ne reprocha à M. de Marivaux, que d'y avoir mis trop d'esprit. Il l'a mise depuis en cinq actes, c'est la premiere qui ait été donnée au théâtre Italien sans être affichée, pour éviter la cabale dont elle était menacée. M. de Boissi s'est depuis servi plusieurs fois de cette ruse avec succès.



AMADIS LE CADET.

Parodie en un acte , 24 Mars 1724. (1)

D'AMADIS DE GRECE.

AMADIS le cadet paraît en guêtres & en redingotte, & le Prince de Thrace, en chemise & en bonnet de nuit; celui-ci demande à Amadis, qui peut lui mettre la puce à l'oreille si matin? Vous sortez, lui dit-il, furtivement d'un Château où l'on vous traite à bouche que veux-tu, sans vous demander un sol, comme un gascon sortirait d'une auberge après trois mois de crédit. Amadis tire de sa poche le Portrait de sa Maîtresse & chante :

Considère bien l'objet
De la peine que j'endure.

Le PRINCE.

Et comment voir ce Portrait?

Ture lure ,
Pendant cette nuit obscure
Robin ture lure , lure.

(1) Le théâtre représente une nuit dans un Jardin.

A M A D I S

Il a ma foi raison, il me manque
une lanterne; mais partons, j'ai hâte.

Le P R I N C E.

Je vais faire mon paquet (1), au
moins je ne vous quitte pas sans vous
rendre raison de mon départ; (*bas*)
allons avertir l'amoureuse Melisse, de
la banqueroute d'Amadis.

Amadis seul, chante: dormez rou-
lette, &c.

La nuit se dissipe, une clarté magi-
que éclaire les Jardins, & une Troupe
rustique envoyée par Melisse, vient
s'opposer au départ d'Amadis.

AIR: *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Quel spectacle ! qui vous appelle ?

D'où vient qu'une clarté nouvelle

Eclate ici de toutes parts ?

Quel jour à la nuit fait la nique ?

Ce sont, je crois, des Savoyards,

Avec la lanterne magique.

Un Lutin lui dit : nous sommes des

(1) Dans l'Opéra, le Prince de Thrace s'en
va à propos de rien.

garçons d'un lendemain de nôce, si vous voulez, nous vous régalerons de la bonne Vielle du Pays.

AMADIS.

Je suis pressé d'aller voir ma Niquette ;
 J'ai pour cela délogé sans trompette ;
 Mais que je trouve une Musette ,
 Je ne partirai jamais.

Melisse arrive en déshabillé, & dit aux Acteurs du divertissement 'qui se disposent à chanter, retirez-vous vous autres, vous chanterez & vous danserez quand cela sera plus de saison. (*à Amadis.*) Je t'avais envoyé ces Violons & ces Vielles, pour t'amuser pendant que je me coëfferais ; mais j'ai réfléchi que tu pourrais n'être pas assez enfant pour baguenauder avec des Payfans, lorsque tu t'échappes la nuit de chez moi, & je viens te chercher sans mon panier & mes pompons.

AMADIS, à part.

C'est ma faute, si j'essuye les reproches, il ne tenait qu'à moi de m'en aller, & cela aurait épargné bien de l'ennui au Public.

Melisse continue à lui faire des re-

proches sur l'amour qu'il a pour Niquette; il en convient, s'obstine à partir, & Melisse le conduit avec des imprécations, & lui prédit que ses épaules pâtiront des sottises de son cœur.

Le théâtre change & représente le Perron enflâmé de la gloire de Niquette; il est défendu par des Huissiers, des Archers, & des Procureurs.

SCARAMOUCHE, *en Géant*,
Procureur,

AIR : *Prenez garde à votre Cotillon,*

Archers, Sergens & Procureurs,

Monstres choisis pour défenseurs

De Niquette & de sa prison ;

Mes amis, prenez bien garde

A son beau Cotillon.

Le CHŒUR D'ARCHERS.

Mes amis, prenons bien garde

A son beau Cotillon. . . ,

Le GÉANT.

Il y a par le monde un certain quidam, qui veut, dit-on, revendiquer la gentille Niquette, & la retirer de notre Greffe où nous l'avons déposée avec une liasse de Princesses enchantées, que nous avons toutes paraphées *ne varientur*,

Le CHŒUR.

Mes amis , prenez bien garde
A son beau Cotillon.

Un Huissier accourt avertir qu'A-
madis n'est pas loin.

Le G É A N T.

S'il nous bat, nous verbaliserons ;
c'est la pratique & la coutume. Ran-
geons-nous en bon ordre, & ne bran-
lons pas que nous n'ayons reçu au
moins chacun cent coups de canne ;
il faut toujours mettre les gens dans
leur tort.

Le PRINCE DE THRACE.

Quel spectacle ! des Archers , des
Procureurs, & un grand feu ! apparem-
ment , voilà les Enfers.

A M A D I S.

Quoi ! Je trouve encore un Géant !
ils ne finissent pas.

Le P R I N C E.

Oui , vous voyez un Procureur qui
ne ferait qu'une bouchée du patrimoine
de vingt familles.

Le Prince s'assied par terre , les bras

croisés, tandis qu'Amadis combat le Géant & sa suite, & les met tous en fuite. Il veut après, passer le Perron enflâmé, au-dessus duquel il y a cette inscription.

L'Amant le plus généreux

Peut seul passer dans ces feux.

Amadis s'y dispose ; mais le Prince l'arrête en lui disant ;

Combats dans le Prince de Thrace ;
ton Rival & ton Ennemi.

A M A D I S.

Conte-moi donc quelle furie

Peut contre moi te transporter ?

Le P R I N C E.

Lorsque je veux t'ôter la vie ,

C'est bien le tems de jabotter,

A M A D I S.

Je ne punirai ton amour

Et ton dessein feroce ,

Qu'en te forçant d'être en ce jour ;

Un garçon de ma nôce.

Amadis passe au travers du Perron enflâmé, le Prince veut le suivre ; mais il est repoussé par un Lutin, qui met le feu à sa Perruque. Le Perron se brise au

bruit du tonnerre, & Niquette paraît dans sa gloire tenant Amadis par la main, au milieu des Chevaliers, Princes & Princesses enchantés; après qu'ils ont chanté fort long-tems, Niquette s'avise de dire: mais je crois que nous ferions plus sagement de déménager sans bruit; que de nous amuser à danser des sarabandes & chanter des brunettes dans un tems où la cruelle Melisse peut nous surprendre.

En effet, elle paraît dans un nuage montée sur un Dragon; elle fait enlever Niquette par des Démons, & Amadis la suit en pleurant.

Le théâtre change & représente une plaine coupée de quelques ruisseaux, au milieu desquels on voit la Fontaine de Vérité d'Amour, ornée de colonnes & de statues. Amadis y regarde & voit son Rival cajoler Niquette, il se jette sur un lit de gazon & s'y nâme de douleur; Melisse paraît & chante.

Eh bien, es-tu contente, inhumaine Melisse? Cruelle, assouvis-toi de son dernier supplice. Ciel! tout mourant qu'il est, qu'il m'inspire d'amour!

Ah! s'il se portait bien, que ferais-je en ce jour?

Amadis

Amadis, Amadis, se peut-il qu'un
Héros tombe dans un pareil évanouis-
sement? Amadis ... Amadis, quand
ce serait une femme, Amadis, Ama-
dis. . . .

AMADIS, *se réveillant.*

Et je vis, pendant que j'ai à mon cô-
té un sabre de Damas ! allons, mou-
rons ; expédions cette petite affaire.

MELISSE, *l'arrêtant par le bras.*

Tout beau, Amadis, tout beau.

AMADIS.

AIR : *J'ai fait une Maîtresse.*

Mes maux sont votre ouvrage ,
Je sens qu'à chaque instant
Je vous hais davantage.

MELISSE.

Que ce vers est galant !
Tu contrains peu ta haine ;
Après des mots si doux ,
Par ma foi, notre scène
Doit finir par des coups.

Je n'appellerai pourtant pas encore
les Diables, il faut les épargner ici, on
les fatigue assez à l'Opéra ; mais viens

Tome II.

M

dans mon Palais, tu y verras ta Niquette entre les bras de ton Rival.

Le théâtre change & représente une belle campagne, où l'on voit Niquette & le Prince de Thrace, qui paraît être Amadis à ses yeux.

NIQUETTE.

A qui en avez-vous, mon cher Amadis? Tout nous favorise. Melisse est converti & nous permet de nous marier; & qui plus est, de nous aimer.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on prend les Belles ?*

Que je vous dois de reproches!
 Pourquoi cet air interdit?
 Quoi! vos mains dans vos poches,
 Et rien ne vous dégourdit!
 Est-ce ainsi qu'on prend les belles?
 Lon, lan, la,
 Au gué, lon, la,

Le PRINCE, *paraissant Amadis.*

AIR : *De mon pot je vous en répand.*

Si j'étais moins amoureux,
 Je serais plus heureux;
 Mon trouble est l'effet de ma flâme,
 Ne creusez point ceci, Madame,

De mon cœur je vous en répond ,
De mon minois , non , non.

NIQUETTE.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

Nous sommes seuls , hélas !
Et vous faites la mine ;
Qui diantre vous chagrine ?
Nous sommes seuls , hélas !
Ne m'entendez-vous pas ?

A quoi rêvez-vous , mon cher Amadis ? je ne vous cause que des distractions ; venez voir une fête de Matelots que Melisse a fait préparer pour notre nôce.

Le PRINCE.

Une fête de Matelots en pleine campagne , & pour une nôce ; il aurait été plus convenable de rassembler une troupe de Traiteurs ; allons voir cette judicieuse fête marine. J'y trouverai peut-être Amadis , car il aime à baliver ; si je le rencontre , il faudra lui demander fierement un tête à tête . . . Mais ne ferai-je pas mieux de profiter de celui que j'ai actuellement avec Niquette ? . . . Sortons sans dire adieu , &
M ij

allons rougir quelque part de mon imbécillité.

Niquette reste étonnée de tant de sottises; mais elle l'est bien davantage, lorsque Melisse lui apprend que ce n'était que le Prince de Thrace, sous la figure d'Amadis, & qu'il vient d'être tué par le véritable. Elle le fait amener avec les menottes.

NIQUETTE.

Ah! mon cher Amadis, où vous mène-t-on?

AMADIS, *pleurant.*

Que fais-je? peut-être aux galères, j'en ai déjà la petite-oye.

Niquette s'évanouit, & Amadis tombe aux pieds de Melisse, qui dit;

Ma foi, sans les enchantemens,
Sans les évanouissemens,
Notre Roman n'eût duré guère,
Tous trois nous n'aurions su que faire.

AMADIS.

A la fin je mourrai sérieusement.
Melisse évoque les mânes du Prince de Thrace, & chante;

Prince de Thrace, à ma prière,
Ressuscite & viens m'appuyer,
Quoique tu sois peu nécessaire
Pour assommer un Prisonnier.

L'OMBRE DU PRINCE.

En mauvais rôle tu m'épuises,
Je viens pour punir ton transport,
Des Amans que tu tyrannises
T'annoncer enfin l'heureux sort.

MELISSE.

Va-t-en à tous les Diables, maudit
Trépassé, qu'ai-je affaire de toi pour
me venger? N'ai-je pas un poignard à
la main? & cette main ne vaut-elle pas
mieux que celle d'un défunt!

NIQUETTE.

Ah! ma chere tante Zirphée, où êtes-
vous? Vous avez bien la mine de nous
apporter de la moutarde après-dîner.

Melisse veut frapper Niquette; mais
elle est arrêtée par un pouvoir invi-
sible.

NIQUETTE.

Que vois-je? C'est enfin ma tante
Zirphée; on voit bien qu'elle est venue
à pied à notre secours, car si elle avait

M iij

été portée sur un nuage , elle aurait fait plus de diligence.

Car ma tante , car ma tante ,
Comme tanté d'Opéra ,
Est une tante obligeante.

AMADIS, *se jettant à son col.*

Ah ! ma tante ! ah ! ma tante !

Z I R P H É E.

Mais, mon neveu, vous m'étouffez !

M E L I S S E, *à part.*

Perfectionnons ma vengeance , & donnons à ces futurs une fête qui les dégoûte du mariage. (*aux Amans*) O ça , mes enfans , pour marque d'une parfaite réconciliation, je veux vous donner cette fête d'un lendemain de nûces , dont je prétendais tantôt régaler Amadis , lorsqu'il est sorti de chez moi si malhonnêtement ; ce divertissement fera ici moins déplacé.

Les filles & les garçons du lendemain de nûces , dansent & chantent :

L'Hymen surfait à nos desirs ,
Il ne tient pas ce qu'il avance ;
On s'attend à de grands plaisirs ,

Ils sont plus petits qu'on ne pense.
Quel rabais le lendemain ! &c.



L'Hymen a des fruits aigres - doux ,
Qui viennent plutôt qu'on ne pense ;
Tel aujourd'hui se fait Epoux ,
Qu'on fait, contre son espérance,
Pere , dès le lendemain , &c.

Cette Parodie est de Fufelier, elle fut faite à la reprise de cet Opéra, du 2 Mars 1724. Elle fut très-bien reçue du Public, qui la regarda comme une très-bonne critique du Poëme d'Amadis de Grèce, dont Lamotte était l'Auteur ; celui du Mercure était sans doute son ami, car il n'y a que cette circonstance qui puisse justifier l'éloge excessif qu'il fait de cet Opéra, & le mépris outré qu'il montre pour cette Parodie, qui fut jouée huit fois avant Pâques, & dix après.

Cette Piece est la dernière de Fufelier, qui en a fait un grand nombre pour tous les théâtres de Paris ; celles qu'il a données à l'Opéra, sont :

Les Amours déguisés, Ballet en trois actes, avec un prologue, musique de Bourgeois, 1713.

M iv

Hypfife & Jafon, Entrée ajoutée au Ballet précédent, musique du même, 1714.

Arion, Tragédie en cinq actes, avec un prologue, musique de M. Matho, 1714.

Les Ages, Ballet en trois actes, avec un prologue, musique de M. Campra, 1718.

Les Fêtes Grecques & Romaines, Ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, musique de Colin de Blamont, 1723.

La Reine des Peris, Comédie Persanne en cinq actes, avec un prologue, musique de M. Aubert, 1725.

Les Amours des Dieux, Ballet héroïque en quatre actes, avec un prologue, musique de M. Mouret, 1727.

Les Amours des Déesfes, Ballet héroïque en trois actes, avec un prologue, musique de M. Quinault, 1729.

L'Aurore & Cephale, quatrième Entrée ajoutée au Ballet précédent, musique du même, 1729.

Le Caprice d'Erato, divertissement d'un acte, musique de M. Colin de Blamont, 1730.

La Fête de Diane, nouvelle Entrée ajoutée au Ballet des Fêtes Grecques

& Romaines , musique du même.

Les Indes Galantes , Ballet en trois actes , avec un prologue , musique de M. Rameau , 1735.

Les Sauvages , Entrée ajoutée au Ballet des Indes Galantes , musique du même , 1736.

L'Ecole des Amans , Ballet en trois actes avec un prologue , musique de M. Niël , 1744.

Les Sujets indociles , Entrée ajoutée au Ballet de l'Ecole des Amans , musique du même , 1745.

Le Carnaval du Parnasse , Ballet héroïque en trois actes , avec un prologue , musique de M. Mondonville , 1749.

POUR LA SCENE FRANÇAISE :

Cornélie , Vestale , Tragédie , 1713.

Momus Fabuliste , ou les nôces de Vulcain , Comédie en un acte en prose , 1719.

Les Amusemens de l'Automne , divertissement composé de deux Pièces , d'un acte en prose , chacune précédée d'un prologue aussi en prose , 1725.

Le Procès des sens , Comédie en un acte en vers , 1732.

M v

AU THÉÂTRE ITALIEN.

L'Amour, Maître de langue, Comédie en trois actes, précédée d'un prologue, intitulé *la Mode*, 1718.

La Méridienne, Comédie en un acte, avec un divertissement, 1719.

Le Mai, Comédie en un acte, suivie d'un divertissement, 1719.

La Mode, Comédie en un acte, suivie d'un divertissement, 1719.

La Rupture du Carnaval & de la Folie, Parodie en un acte de la Comédie - Ballet du Carnaval & la Folie, 1719.

Le Faucon, Comédie en un acte, 1719.

Melusine, Comédie en trois actes, avec trois divertissemens, 1719.

Hercule filant, Parodie en un acte, de la Tragédie Lyrique d'Omphale, précédée d'un prologue, 1722.

Les nœces de Gamache, en un acte, 1722.

Le vieux monde ou Arlequin somnambule, en un acte, 1722. Ces deux Pièces précédées d'un prologue, & suivies de divertissemens.

Arlequin Persée, Parodie en trois

du Théâtre Italien. 275
actes, de la Tragédie Lyrique de Per-
sée, 1722.

Le Serdeau des Théâtres, Comédie
critique en un acte, 1723.

Parodie, Tragi-Comédie critique,
en un acte, 1723.

Les Saturnales ou le Fleuve Sca-
mandre, Comédie en Vaudevilles &
en trois actes, précédée d'un prologue,
1723.

Le Débris des Saturnales; Comédie
en Vaudevilles & en un acte, 1723.

Amadis le cadet, Parodie en un acte
de la Tragédie Lyrique d'Amadis de
Grece, 1724.

Momus exilé ou les Terreurs pa-
niques, Comédie en prose & en un
acte, critique du Ballet des Éléments,
1725.

La Bague Magique, Comédie en
un acte en prose, 1726.

Louis Fuselier était né à Paris; cet
Auteur abondant mettait dans ses ou-
vrages plus de vivacité que de correc-
tion; aussi eut-il plus de chûtes que de
succès, ce qui ne prouve rien contre son
talent; mais seulement le peu d'estime
qu'il avait pour le Public, qui avait
applaudi les Pièces dont il faisait le
moins de cas, & rejeté celle qu'il avait

M vj

le plus travaillées. Il eut paru encore au *Mercur*, depuis la fin de 1744, jusqu'au mois de Septembre 1752, qu'il mourut âgé de 80 ans.

LA FAUSSE SUIVANTE

OU LE FOURBE PUNI.

*Comédie en trois actes en prose ,
8 Juillet 1724. (1)*

UN E Dame de Paris à qui l'on veut faire épouser Lelio, veut le connaître avant de s'unir à lui ; elle se travestit en Cavalier, sans avoir mis personne dans son secret, hors un vieux D^omestique dont elle connaît la discrétion ; ce D^omestique appelé Frontin, retrouve dans le village où se passe la scène, un de ses anciens amis, nommé Trivelin, à qui il demande comment il a passé son tems depuis qu'ils ne se sont vûs.

TRIVELIN.

Tantôt Maître, tantôt Valet, toujours prudent, toujours industrieux ;

(1) La scène est dans un village auprès de Paris.

ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût, traité poliment sous une figure, menacé d'étrivieres sous une autre, changeant à propos de métier, d'habits, de caractères, de mœurs; risquant beaucoup, résistant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme; démasqué par les uns, soupçonné par les autres; à la fin équivoque à tout le monde. J'ai tâté de tout; mes Créanciers sont de deux espèces; les uns ne savent pas que je leur dois, les autres le savent & le sauront long-tems. J'ai logé par-tout, sur le pavé, chez l'Aubergiste, au Cabaret, chez le Bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Justice, qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs; mais ses appartemens sont trop tristes, & je n'y faisais que des retraites forcées. Enfin, mon ami, après quinze ans de soins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet est tout ce qui me reste, voilà ce que le monde m'a laissé. L'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui, tout ce paquet ne vaut pas une pistole.

Il lui apprend encore qu'il était au service d'un amateur de l'antiquité, dont la femme aimait tout le contraire; lui,

Trivelin, concilia les deux goûts, en aimant le vin vieux & les jeunes filles. Tout le reste de la scène porte sur la fameuse querelle qui régnoit alors entre les Partisans des anciens & ceux des modernes. Frontin finit par arrêter Trivelin au service de son Maître ou plutôt de sa Maîtresse, dont il laisse échapper une partie du secret; mais comme il lui fait mystère de sa qualité, & que le nom de Suivante, n'inspire pas beaucoup de respect à Trivelin, il en agit un peu cavalièrement avec le prétendu Chevalier, qui se voyant découvert, s'assure de son secret autant qu'elle le peut, en lui donnant quelques Louis.

Le faux Chevalier est supposé avoir déjà lié une amitié assez intime avec Lelio, & avoir donné dans les yeux à la Comtesse. Lelio s'ouvre à lui & lui demande s'il n'est pas trop scrupuleux sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les fots. Il lui demande, par exemple, si un Amant qui duppe sa Maîtresse pour se débarrasser d'elle, lui en paraît moins honnête-homme.

Le PRÉTENDU CHEVALIER.

Quoi ! il ne s'agit que de tromper une femme ?

LELIO.

Non vraiment.

Le CHEVALIER.

De lui faire une perfidie ?

LELIO.

Rien que cela.

Le CHEVALIER.

Je croyais pour le moins que tu voulais mettre le feu à une ville. Eh ! comment donc ! trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse par devers toi.

LELIO, *gaiement.*

Oh ! parbleu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher, & sans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

Lelio pousse le Chevalier plus loin, & lui demande s'il ne serait pas homme à profiter d'une occasion que le sort lui présenterait pour s'établir & se mettre en possession d'une femme aimable & de douze mille livres de rente. Le Chevalier se montre de si bonne composition, que Lelio achève de lui ouvrir son cœur ; il lui apprend que, malgré

l'engagement qu'il a avec la Comtesse, il prête l'oreille à des propositions qu'on lui fait d'un autre mariage, avec une Dame de Paris, qui a deux fois autant de bien. Le Chevalier lui demande d'où vient qu'il fait cette infidélité à la Comtesse, & veut savoir de lui adroitement, si ce sont les charmes de la Dame de Paris qui lui ont donné dans la vue. Point du tout, répond Lelio, je ne connais pas cette dernière; mais je prétends épouser son bien plutôt que sa personne. Le reste de la conversation roule sur le même ton, & est plus que suffisant pour engager le prétendu Chevalier à s'applaudir de la précaution qu'il a prise.

Il continue avec la Comtesse sur le ton de galanterie, sur lequel Lelio a monté la conversation en la quittant, il le porte jusqu'à faire une déclaration à la Comtesse, qui la reçoit d'assez bonne grace, & cet acte est terminé par un divertissement de Payfans qui chantent plusieurs couplets, dont voici les seuls passables.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôte que tu vois?

T'agace-t-elle un peu ? pour moi
Il me semble voir à ta mine ,
Que tu sens un je ne sai quoi :
L'ami Lucas & la Cousine ,
Riront tant qu'ils pourront tous deux ,
En se gaussant des Médiseux ;
Dis la vérité , Mathurine ,
Ne ferais-tu pas bien comme eux ?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire !
De demander en pareil cas ,
Que fais-tu ? Que ne fais-tu pas ?
Eh ! Colin , sans tant de mystère ,
Mariions-nous , tu le sauras ;
A présent si j'étais sincère ,
Je vais souvent dans le valon ,
Tu m'y suivrais, malin garçon ,
On n'y trouve point de Notaire ,
Mais on y trouve du gazon.

Trivelin s'applaudit d'avoir trouvé
une condition qui lui procure beau-
coup d'argent & une jolie Maîtresse ,
car la fausse Suivante a été obligée de
se prêter à sa galanterie , pour ne pas
se découvrir tout-à-fait. La Comtesse
& Lelio ont une conversation en-
semble , dans laquelle la première met

beaucoup de coquetterie & Lelio beaucoup de mauvaise foi, par la jalousie qu'il affecte; de propos en propos, ils s'aigrissent au point qu'ils se séparent très-mécontents l'un de l'autre, du moins en apparence de la part de Lelio, qui ne demande pas mieux que d'avoir d'un côté le dédit, & de l'autre, épouser les douze mille livres de rente. Trivelin vient le trouver, & fait avec lui une scène très-plaisante, mais qui est trop longue pour être transcrite, & qui porte sur une fourberie de Trivelin qui croit trahir le Chevalier, en apprenant à Lelio qu'il est amoureux de la Comtesse; mais celui-ci récompense si mal son zèle, & reçoit cette nouvelle d'une manière si indifférente, qu'il le soupçonne d'être d'intelligence avec son Maître. Pour s'en assurer, il s'adresse à Arlequin, Valet de Lelio, qui ne peut lui donner aucun éclaircissement.

Le Chevalier reproche à Trivelin, l'indiscrétion qu'il a eue envers Lelio; Trivelin s'en excuse en avouant son tort, & en convenant de bonne foi que c'était pour gagner quelque argent dont il avait besoin. Le Chevalier le lui donne de bon cœur, en lui recommandant

de mieux garder son secret ; mais Arlequin qui l'a écouté , rend la main & prend l'argent , ce qui oblige le Chevalier à payer son nouveau confident. La Comtesse survient , & le faux Chevalier qui s'appergoit aisément des progrès qu'il fait à chaque instant sur son cœur , se plait à la pousser à bout.

La COMTESSE.

Eh bien , que voulez-vous ?

Le CHEVALIER.

Vous plaire.

La COMTESSE.

Il faut espérer que cela viendra.

Le CHEVALIER.

Moi , me jeter dans l'espérance Je ne donne point dans un pays perdu , je ne saurais où je marche.

La COMTESSE.

Marchez , marchez , on ne vous égarrera pas.

Le CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage , & je m'embarque

La COMTESSE.

Nous n'irions peut-être pas loin.

Le CHEVALIER.

Par où devinez-vous cela ?

La COMTESSE.

C'est que je vous crois volage.

Le Chevalier la rassure avec vivacité, & lui montre des craintes bien contraires fondées sur le peu d'espérances que son peu de mérite lui laisse concevoir.

La COMTESSE.

Eh bien, fiez-vous à moi, je suis généreuse, je vous ferai grace.

Le CHEVALIER.

Rayez le peut-être, ce que vous dites en fera plus doux.

La COMTESSE.

Laissons-le, il n'est peut-être là que par bienséance.

Le CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

La COMTESSE.

C'est que j'ai voulu vous raccommo-
der avec lui.

Le CHEVALIER.

Venons au fait, m'aimerez-vous ?

La COMTESSE.

Mais au bout du compte, m'aimez-
vous vous-même ?

Le Chevalier emploie tous les lieux
communs de l'amour ou plutôt de la
galanterie.

La COMTESSE.

En voilà assez, rendez-moi ma main;
elle n'a que faire là, vous parlerez bien
sans elle.

Le CHEVALIER.

Vous me l'avez laissé prendre, lais-
sez moi-la garder.

La COMTESSE.

Courage, j'attends que vous ayez
fini.

Le CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

La COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avais à vous dire. . . . Revenons: vous m'aimez, voilà qui va fort bien; mais comment ferons-nous? Lelio est jaloux de vous.

Le CHEVALIER.

Moi je le fais de lui, nous voilà quittes.

La COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

Le CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur, il devrait en être sûr.

La COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

Le CHEVALIER.

Il fallait lui dire que vous m'aimiez; pour le guérir de sa crainte.

La COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

Le CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laisse en repos.

La COMTESSE.

C'est le caractère le plus singulier !

Le CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant !

La COMTESSE.

Et brusque avec cela , toujours inquiet ; je ne fais quel parti prendre avec lui.

Le CHEVALIER.

Le parti de la raison.

La COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

Le CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son Procès.

La COMTESSE.

Il en faudra venir-là.

Le CHEVALIER.

Oui ; mais de votre cœur , qu'en ferez-vous après ?

La COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ?

Le CHEVALIER.

Parbleu, de mes affaires.

La Comtesse ne bat plus que d'une aîle, le Chevalier la presse, & lui fait prononcer le mot désiré, de la manière la moins équivoque.

Le CHEVALIER.

Je suis content.

La COMTESSE.

J'étais pourtant venue pour vous dire de me quitter, Lelio m'en avait priée.

Le CHEVALIER.

Laissons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.

Lelio les surprend & feint beaucoup de colere, la Comtesse s'en offense, se retire, & Lelio est enchanté du train que prennent ses affaires.

A la première scène du troisième acte, Arlequin fait soupçonner à Lelio le sexe du Chevalier, celui ci s'adresse à Trivelin, pour en être mieux éclairci ; mais il n'a pas assez bien payé ce fourbe, de la première confidence qu'il lui a faite, pour en obtenir une seconde. Trivelin se mocque de lui, & il le congédie

gédie sans pouvoir en rien tirer. Lelio pour assurer ses soupçons, veut faire mettre l'épée à la main au Chevalier; mais loin d'être intimidé, celui-ci se reconnoît en brave; & Lelio est retombé plus que jamais dans son incertitude; lorsqu'Arlequin vient tout découvrir. Le Chevalier est obligé d'avouer son déguisement; mais il ne découvre point son rang, & il se donne simplement pour la Suivante de la Dame de Paris, que Lelio doit épouser, & qu'il a chargée d'éprouver son caractère. Lelio l'engage à lui en rendre un bon compte, & il lui offre 2000 écus avec son amitié.

Le CHEVALIER.

Oh! pour cette nippe-là, je vous la troquerai pour cinquante pistoles.

LELIO.

Contre cent, ma chere fille.

Le CHEVALIER.

Vous êtes généreux, car elle ne les vaut pas.

Lelio lui donne sa bague pour les cent pistoles du troc; mais le Chevalier veut sa sûreté pour les deux mille écus, & Lelio lui remet le dédit de

trente mille livres que lui a fait la Comtesse: ils se séparent lorsqu'elle arrive. Le Chevalier continue à lui parler d'amour & à la presser si vivement, qu'elle est obligée de lui avouer qu'elle a pris des engagemens avec Lelio. Leur scène est encore fort longue, & remplie d'équivoques adroites sur l'erreur où la Comtesse est; du sexe du prétendu Chevalier; enfin il lui tourne la tête au point qu'elle consent à perdre les dix mille écus de bon cœur. Le Chevalier la rassure sur cet objet, lui recommande de feindre de vouloir toujours épouser Lelio, & lui promet de lui faire rentrer son dédit. La Comtesse suit exactement ce conseil, & le fourbe Lelio se trouve très-embarrassé. Il croit se tirer d'affaire à force d'impudence; & il avoue à la Comtesse qu'il ne l'aime plus; mais qu'il ne laissera pas de l'épouser.

La COMTESSE.

Allez; je vous méprise & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

La COMTESSE.

Qu'entens-je ? Lelio , où est la probité ?

Le CHEVALIER.

Monsieur ne pourrait guère vous en dire des nouvelles , je ne crois pas qu'elle soit de sa connaissance ; mais il n'est pas juste qu'un misérable dédit vous brouille ensemble : tenez , ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre , le voilà rompu. Ha ! ha ! ha !

LELIO.

Ah le fourbe !

Le CHEVALIER.

Ha ! ha ! ha ! consolez-vous , Lelio , il vous reste une Demoiselle de douze mille livres de rente , ha ! ha ! On vous a écrit qu'elle était belle , on vous a trompé ; car la voilà , mon visage est l'original du sien.

Le CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Voilà bien de l'amour perdu , mais en revanche , voilà une bonne femme de sauvée.

Elle ajoute à cela toutes les choses

N ij

qui peuvent consoler la Comtesse & humilier Lelio, qui se trouve puni par la même fourberie qu'il avait imaginée pour les tromper toutes deux, & la bague qu'elle avait reçue de lui, elle la donne à Arlequin & à Trivelin, pour la vendre & la partager entre eux.

Cette Piece finit sans mariage, contre l'usage, qui est presque devenu une règle à notre théâtre : cependant le dénouement n'en est pas moins heureux. La Piece était aussi terminée par des couplets qui sortent assez bien du fond de la Piece.

Jurer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment ;
Savéz-vous ce qu'il signifie ?
Ce n'est ni Philis ni Silvie,
Que l'on doit aimer constamment ;
C'est l'objet qui nous fait envie.
*
fl

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes sont traudits ;
Mais doucement & point d'injure,
Quand nous ferons votre peinture,
Elle est, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

Cette Piece où l'on reconnaît aisément le dialogue de M. de Marivaux, fut accueillie du Public. Elle ne fut cependant jouée que douze fois; mais elle a souvent été reprise. M. Parfait l'aîné, l'un des Auteurs de l'Histoire du Théâtre Français, a aussi part à cette Piece, dont il a fait le Divertissement.

LE DÉDAIN AFFECTÉ.

*Comédie en trois actes en prose ;
26 Décembre 1724. (1)*

AREQUIN paraît chargé de la hache d'une chasse qu'il pose à terre en maudissant la passion des Chasseurs qui l'ont fait courir toute la journée; il se délasse à son ordinaire, c'est-à-dire, en buvant & mangeant toujours, en attendant ses Maîtres, aux risques de recevoir quelques coups de bâton. Colombine le surprend dans cette occupation, & lui apprend qu'elle est au service de Silvia, qui vit dans la retraite avec son pere, & une vieille

(1) La scène est dans un petit bois voisin de la Maison de campagne de Pantalon.

tante qui ne fait que tousser pour toute conversation. Arlequin est étonné de ce train de vie de Silvia, qui menait autrefois celle d'une franche coquette; il lui apprend qu'il est avec Lelio son Maître, qui chasse dans le voisinage avec Mario son ami, chez qui ils logent depuis deux jours. Colombine continue à interroger Arlequin, qui ne peut rien lui apprendre des desseins ni de la conduite de son Maître, parce qu'il ne confie point ses secrets à ses Domestiques. Cependant Arlequin a trouvé une lettre dans la chambre de Lelio, par laquelle il est aisé de conclure qu'il se marie incessamment avec une Baronne; ils sont encore confirmés dans cette opinion, par tous les ajustemens, rubans, éventails & autres colifachets qu'il a apportés de Paris.

Silvia appelle Colombine au fond du théâtre, & la querelle de ce que rien n'est prêt de tout ce qu'il lui faut pour aller à l'assemblée à laquelle Mario les a conviés.

COLOMBINE, *étonnée.*

Pour les soins que vous apportez à vos ajustemens depuis quinze jours que

vous êtes ici , il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller , encore ne faut-il pas être d'un négligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coëffure ? . . . Tu ne devineras jamais qui est ici . . . Lelio.

Arlequin éternue , & Silvia va le trouver derriere le buisson où Colombine l'avait fait cacher à son arrivée : Silvia gronde Colombine de ce mystere , & demande à Arlequin ce que son Maître vient faire en ces lieux. Arlequin répond , chasser , se divertir. Colombine ajoute , & se marier *incognito* avec une certaine Bazonne. . . . Silvia accuse Colombine de vision & de jugement téméraire , elle ne veut point imaginer que Lelio puisse se marier ; cependant elle demande à Arlequin si cette Bazonne est aimable , celui-ci lui en fait un portrait très-flatteur , & ajoute qu'elle doit être de la fête que Mario doit donner le soir , qu'il ne tient qu'à elle de l'y voir. Colombine répond pour sa Maîtresse , qu'elle n'y manquera pas , puisqu'elle a promis de s'y rendre ; mais Silvia dit avec aigreur , qu'elle ne

Niv

s'avait pas le sujet de cette belle fête ; lorsqu'elle s'est engagée à y aller. Cependant elle ne veut toujours point croire que Lelio se marie , parce qu'elle se rappelle les assiduités qu'il a eues pour elle , & la manière brusque avec laquelle il l'a quittée sans raison ; mais Colombine lui fait voir la lettre qu'Antequin lui a montrée , elle la lit avec des mouvemens de dépit qu'elle tâche d'étouffer. Qu'on vienne , dit-elle , à cette heure m'assurer qu'il n'y a point d'assiduités sans amour. Je verrais à l'heure qu'il est une homme mourir pour une femme , que je ne le croirais pas amoureux.

On entend Lelio dans la coulisse , qui dit à Mario ; souvenez-vous que vous devez vos empressements à la Baronne , faites vos confidences à M. Pantalou , je vous attends ici. Silvia veut se retirer ; mais comme elle sort , Lelio entre par la même coulisse & ils se rencontrent.

L E L I O.

Mademoiselle. . . .

S I L V I A.

Monsieur.

L E L I O.

J'ignorais que vous fussiez en ces lieux, & je ne dois qu'au pur hasard le bonheur de vous revoir; j'y suis cependant aussi sensible que si c'était de votre consentement; j'aime à aimer mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, ils me sont également chers.

S I L V I A.

Voilà un étalage de magnifiques sentimens; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens; c'est la réalité. Et quoique ce soit votre tic, de faire ostentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez assez mal d'affaire dans la Pratique.

L E L I O.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué?

Silvia lui reproche d'une manière plus tendre qu'elle ne voudrait, la façon mal honnête avec laquelle il l'a quittée, sous un prétexte qu'un écolier aurait eu honte de prendre, & lui demande si on reconnaît à ce procédé, un homme qui aime à aimer & à qui les

N. W.

amis sont toujours chers. Elle le prie cependant de ne pas regarder cette simple observation comme un reproche sur son absence, qu'il peut demander à Colombine si elle a fait mention de lui.

COLOMBINE, *interrompant la conversation qu'elle a avec Arlequin.*

Ah ! Monsieur, rien n'est plus vrai ; pendant plus de deux mois, Mademoiselle, tous les jours régulièrement, m'a demandé si vous n'aviez point envoyé savoir de ses nouvelles, ou si vous n'y étiez pas venu.

S P L V I A, *piquée.*

L'impertinente ! vous voyez bien qu'elle ne fait ce qu'elle dit & qu'elle n'est seulement pas au fait de ce qu'on lui demande ; je vous assure que je ne vous ai jamais considéré, que comme faisant nombre & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon appartement.

L E L I O.

Et vous me demandez des raisons de mon absence ?

SILVIA.

Je ne vous en demande point , je les fais aussi bien que vous , & m'en embarrasse fort peu ; apprenez seulement qu'il faut aller prôner ailleurs , une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LELIO.

Que ne m'est-il permis de me justifier !

SILVIA.

Je ne vous le conseillerais pas, vous prendriez trop de peine inutile.

LELIO.

Oui , car je vous convaincrais par des raisons sans répliques , que j'aurais encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celle d'un homme qui n'en a que de mauvaises à donner.

LELIO.

La vérité offense ; je ne vous déplaît déjà que trop , ne me mettez point , je vous prie , en occasion de vous déplaire davantage.

N vj

SILVIA.

J'attens avec impatience ces raisons : sans réplique.

LEO lui rappelle toutes les contradictions & même les humiliations qu'elle affectait de lui faire éprouver, & le congé formel qu'elle lui avait donné dans leur dernière querelle, pour avoir fait l'éloge d'une femme de sa connaissance, dont tout le monde vantait les charmes aussi bien que lui ; que cependant c'était sur lui seul qu'elle avait fait tomber sa mauvaise humeur.

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur ?

L. E. L. I. O.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle ?

SILVIA.

Non, Monsieur, je vous conseille d'aller rejoindre la Baronne.

A. R. L. E. Q. U. I. N, *à part* :

Oufte, je suis perdu si je ne détourne la conversation, . . .

Monsieur, un grand malheur qui est

arrivé, un gros chien en passant, a flairé le Jambon & cassé une bouteille.

Lelio le repousse sans l'écouter, & Silvia continue à lui reprocher la Baronne, dont il vante toujours l'excellent caractère; mais cependant sans faire connaître l'espece d'intérêt qu'il y prend, ils continuent à se quereller réciproquement de la maniere la plus intéressante. Pantalon arrive en disant à Mario, vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée. Il reproche ensuite à Lelio, d'être venu chasser si près du Château de sa sœur, sans les venir voir, & il l'invite à y faire sa halte; ce que Lelio accepte avec plaisir: Il offre sa main à Silvia pour la conduire; mais elle le refuse & prend celle de Mario. Arlequin resté seul avec Colombine, parodie avec elle dans la scène suivante, celle que son Maître vient d'avoir avec Silvia; mais ils se quittent meilleurs amis, lorsque Lelio arrive furieux de la conduite que Silvia vient de tenir avec Mario, qu'elle n'a cessé d'agacer, & il sort en jurant de ne la revoir de sa vie.

Pantalon ordonne qu'on mette les chevaux à son carrosse, pour aller faire sa visite à Madame la Baronne; il s'en

porte contre ceux qui ne peuvent garder un secret, & s'applaudit de n'avoir révélé qu'à sa sœur, celui que Mario vient de lui confier sur son mariage, qu'il a de grandes raisons de tenir caché. Il propose à Silvia de l'accompagner dans cette visite ; mais elle en est fort éloignée, & prétend que c'était à la Baronne à venir les trouver la première, comme étant la dernière arrivée.

PANTALON.

Oh ! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne, avec qui j'ai une affaire de la dernière importance ; est-il nécessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage ? Qu'il ne vous arrive pas au moins d'en ouvrir la bouche, car j'ai promis le secret, & j'aimerais mieux mourir que de lui manquer.

Silvia veut le détourner de cette démarche : il convient bien en effet qu'il y trouve quelque chose qui le choque ; mais il dit qu'il a donné sa parole, & il sort en recommandant bien à sa fille, de ne pas parler de ce qu'il vient de lui dire.

Silvia déplore son malheur, & maudit sa fatale étoile qui l'oblige à être témoin du mariage du seul homme pour lequel elle se soit jamais sentie de l'inclination; mais elle s'applaudit d'avoir su conserver assez de fierté pour le payer de son ingratitude.

COLOMBINE.

Mademoiselle? Mademoiselle?

SILVIA, *avec humeur.*

Eh bien, Mademoiselle. . . je ne pourrai pas rester seule un moment! qu'y a-t-il?

COLOMBINE.

Je venais savoir quelle robe vous voulez mettre pour la fête de ce soir?

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela suffit.

SILVIA.

Il n'est pas besoin de la tirer, car j'ai résolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous l'avez cependant promis.

SILVIA.

Qui , j'ai promis ; mais je n'irai pas , il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante , & je ne la laisserai pas seule.

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle serait fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle , il faut tout lui dire. . . . Allez vous-en , vous me déplaîsez. . . . Attendez. . . . Tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau ; habits , garniture & bijoux. Elle y viendra cette Baronne ; Dieu , fait comme elle sera sous les armes ; & je veux voir si je ne vaud pas autant qu'elle. . . . Colombine avoue que je suis bien extravagante , je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même , & je ne puis y réussir ; je perds par mes mauvais procédés , un homme qui aurait pu m'aimer.

Colombine demande si la chose est sans ressource , si ce mariage est bien certain ; Silvia répond qu'il ne l'est que trop , & que son père vient de partir.

pour y servir de témoins. Ainsi le secret de Mario ne se trouve qu'en quatrième confidence, & toujours par manière de conversation & sans manquer à la discrétion qui lui a été promise.

COLOMBINE.

Ou je me trompe fort, ou M. Lelio, malgré sa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

Oui, Colombine, tu as raison. . . .
Il ne l'aime pas, il ne l'épouse que par intérêt, ils seront malheureux ensemble & j'en serai ravie ; que j'aurai de plaisir ! Mais quelle est donc cette autre Beauté que tu crois qu'il aime ?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiselle.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, si je le croyais, nous irions tout-à-l'heure le trouver ; va-t-en vite faire mettre les chevaux au carrosse. . . Mais il n'est plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin, il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

Arlequin vient chercher Pantalon de la part de la Baronne, pour finir ce qu'il fait. Il annonce aussi à Silvia que son Maître veut lui parler.

SILVIA, à *Arlequin*.

Vous n'avez qu'à le renvoyer & lui dire que j'irai si loin, que je n'entendrai plus parler de lui ; faites-lui bien sentir tout cela au moins (elle s'en va & revient) Colombine, écoutez, renvoyez-le... sans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiselle voulait s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah que vous êtes bête ! oui, renvoyez-le sans le renvoyer ; & sans faire semblant de rien, faites-le parler à moi, malgré moi ; je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur. (*elle sort.*)

LELIO, d'un air rêveur.

Ah ! bonjour, Colombine.

COLOMBINE.

Eh! Monsieur, comme vous voilà essoufflé.

LELIO.

C'est que j'ai marché avec action ; fais-moi, je t'en prie, parler à ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Oui, elle y est ; mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finissons ce badinage ; car je n'ai ni envie de rire, ni de tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma Maîtresse, de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a personne.

LELIO.

Ah! parsembleu, tu me mets au

comble de la joie , & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la simple politesse m'attirait. Adieu , (il s'en va & revient.) Il n'y a donc pas absolument moyen de la voir ? (Il sort , il rentre , il va , il vient).

COLOMBINE.

Mais , Monsieur , si vous vouliez attendre. . . .

LELIO.

Ah ! par exemple celui-là n'est pas mauvais. . . . Non , Colombine , laisse-moi aller. (Il ne fait pas un pas pour sortir).

COLOMBINE , *en se moquant.*

Monsieur , restez encore un instant.

LELIO.

Il faudrait que je fusse un grand lâche ; je ne te demande qu'une grâce , c'est qu'elle ne sache pas que je suis venu.

COLOMBINE.

Monsieur , là voilà ; sauvez-vous donc.

SILVIA.

Je vois , Monsieur , ce qui vous fi-

che; on vous a rendu compte de l'ordre que j'avais donné en cas que vous vinssiez.

L E L I O, *affectant un air serain.*

Oui, Mademoiselle; mais bien loin de m'en fâcher, j'en plaisantais avec Colombine.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchez?

L E L I O, *impatient.*

Comme il me plaît.

S I L V I A.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

L E L I O.

Nulle, en vérité, Mademoiselle; le hasard qui en passant m'a fait rencontrer votre femme-de-chambre, m'a donné occasion de demander si vous étiez visible.

S I L V I A.

Arlequin, pourquoi nous avez-vous donc dit que Monsieur devait venir me parler?

ARLEQUIN.

Monsieur , j'ai tout dit.

LELIO, *après un moment de silence.*

Hé bien , Mademoiselle , je venais vous remercier des complimens que vous m'avez faits au su et de Madame la Baronne , & vous faire en même-tems les miens sur le voisinage de M. Mario , qui ne m'a pas pu vous être indifférent.

Ils s'expliquent ou plutôt se querellent au sujet de la Baronne & de Mario , & Silvia veut sortir lorsque son pere la fait rentrer pour écouter l'éloge qu'il fait de la Baronne ; la situation est fatigante pour Silvia , qui ne s'épargne pas les sarcasmes sur le compte de cette pauvre Baronne. Piquée au dernier point , elle veut sortir encore ; mais son pere l'oblige à rester avec Lelio , pour recevoir la Baronne.

SILVIA.

Mon pere , je suis un peu indisposée.

PANTALON.

Les femmes sont toujours indisposées.

féés, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.

Silvia s'obstine à vouloir sortir ; mais Lelio la retient & lui avoue qu'il a beau faire , qu'il ne peut plus cacher la passion qu'il a jusqu'à présent renfermée dans son cœur. Silvia après l'avoir écouté avec des marques d'un mépris violent, lui jette à la tête la lettre qui cause son erreur , & elle s'évanouit de rage. Lelio veut la secourir ; mais Colombine le repousse , & Arlequin aide à la transporter. Lelio reste dans un étonnement inconcevable ; il sort pour éclaircir ce mystère , & il y a apparence qu'il n'est pas plus instruit au troisieme acte, qu'il commence , en voulant tuer Arlequin qui n'ose lui avouer son indiscretion , & au secours duquel Pantalon vient heureusement. Lelio a ensuite une scène avec Colombine , où l'équivoque de son mariage avec la Baronne , est très-ingénieusement ménagée , & elle ne se développe pas d'une manière moins adroite , quoique fort naturelle. Dans la scène suivante que Lelio a encore avec sa Maîtresse , ils s'expliquent avec cette vérité naïve qui est toujours le langage de l'amour ; leur cœur trop plein des sentimens qu'ils y tenaient

renfermés depuis si long-tems , s'épan-
chent de la maniere la plus intéressante ,
& la piece se termine à la satisfaction
des Amans & à celle des Spectateurs ,
qui ne peuvent manquer de prendre
intérêt à leur sort.

Cette Comédie également simple &
ingénieuse , est de Mademoiselle Mo-
nicau, qui garda quelque tems l'ano-
nyme par une modestie estimable qui
ajoutait encore à ses talens ; quelques
envieux voulurent alors lui en ôter le
mérite : injustice affreuse que son sexe
n'a que trop souvent éprouvée ! On
doit seulement s'étonner qu'une person-
ne qui connaissait si parfaitement le
théâtre & le cœur humain , se soit bor-
née à cette seule Piece , malgré le suc-
cès qui dut l'encourager. Elle eut seize
représentations , & a souvent été re-
prise. Elle fit l'ouverture du théâtre
qui avait été fermé pendant quinze
jours à cause du Jubilé.



AR MIDE.

A R M I D E.

*Parodie en un acte en prose, mêlée de
Vaudevilles, 21 Janvier 1725. (1)*

S I D O N I E félicite Armide, sur les conquêtes que ses armes & sa beauté lui soumettent; mais Armide lui avoue que Renaud est le seul qui pourrait la flatter. Elle lui apprend qu'elle a cru le voir dans un songe, prêt à lui percer le cœur; Hidraot son oncle, vient aussi lui faire son compliment, & l'engage à choisir un époux pour leur laisser de sa progéniture. Armide lui répond qu'elle ne pourra consentir à donner sa main qu'au vainqueur de Renaud. Les Harangeres s'approchent aussi pour faire leur compliment à Armide; mais Aronte vient troubler la fête, en apprenant que les Chevaliers qu'il tenait prisonniers, ont été délivrés par Renaud. Armide & Hidraot jurent de se

(1) Le théâtre représente un arc de triomphe, élevé à la gloire d'Armide, & pour célébrer son triomphe.

Tome II.

O

venger. Renaud paraît dans le fond du théâtre, & ils se disputent la gloire de le poignarder; mais ils lui cèdent la place.

RENAUD, *essuyant son épée sur sa manche.*

Ouf, je viens de faire un grand ouvrage.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Sans que personne me seconde,
N'ayant que mon bras pour appui,
L'histoire me fait aujourd'hui
Bien assommer du monde.

(En s'étendant comme un homme qui a envie de dormir).

En forme il faut que je sommeille;
Faisons bien cet office-là,
Car on m'a dit qu'à l'Opéra,
L'on dormait à merveille.

Je suis si las du combat de tantôt,
que je me sens tout je ne fais comment.

(En se couchant sur le lit.)

AIR: *Lair la, laire lan laire.*

Puisque tout m'invite au repos,
Sommeil, par tes charmans pavots,
Viens fermer enfin ma paupière,
Lair la, &c.

On joue ici l'air, dormez roulette.
Il s'endort, & des Bouquetieres dan-
sent autour de lui en chantant:

Un petit Maître amoureux
Fait tout pour se rendre heureux,
S'il le faut même, il l'achète;
Qu'une Coquette, entre nous,
En fait mettre à ses genoux,
Le tout pour une fleurlette!

On danse.

Pour plaire, un jeune plumet
Se vante d'être discret;
Mais en arriere il caquette.
Plus inconstant que le vent,
On le voit changer souvent,
Le tout pour une fleurlette.

ARMIDE, *un couteau à la main.*

Quel rapage faites-vous donc ici?
Belle façon d'endormir les gens, en
faisant un carillon du Diable. (*sortez*).

O ij

Courage , Armide , venge-toi ;

Fais voir plus de hardiesse ;

Mais d'où me vient cette foiblesse

Qui peut ainsi parler en moi ?

Ah ! c'est un certain je ne fais qu'est-ce

Ah ! c'est un certain je ne fais quoi.

Non , . . . il m'est impossible.

Turelututu rengaine , rengaine , rengaine ,

Turelututu rengaine , rengaine ton couteau.

Vengeons-nous autrement , & tâchons de nous en faire aimer , & moi , s'il m'est possible , que je le haïsse ; . . . mais non , Armide , tu ne le pourras , il est inutile d'y penser , . . . je me sens bien peut-être.

Elle l'enchaîne de fleurs , & ordonne aux Démons de se transformer en Zéphirs , & de le porter au bout de la terre. Les Zéphirs qui ne peuvent le soulever , le traînent dans la coulisse.

Ubalde & le Chevalier Danois arrivent ; le premier tient un sceptre d'or que lui a donné un Magicien , pour vaincre les enchantemens d'Armide , & le second porte une épée. Des Monstres s'opposent à leur passage , les Chevaliers les combattent ; ces Monstres s'abîment , & ils parviennent dans le

Palais d'Armide. Cette Princesse paraît seule, & se plaint du peu de progrès qu'elle a fait sur le cœur de Renaud. Elle implore Bacchus à son secours ; mais lorsqu'il est arrivé & qu'il a chanté plusieurs airs à boire, répétés par un chœur de Satires, elle lui chante :

Je n'saurais ;

Bacchus il m'est impossible ,

J'en mourrais.

Bacchus lui demande si elle l'a fait venir pour se moquer de lui. Il sort fort en colere en disant :

N'espere pas qu'en ces retraites

Le Dieu du vin revienne un jour ;

Va , je te quitte sans retour ,

Adieu paniers, vendanges sont faites.

Sidonie vient apprendre à Armide, que Renaud est devenu subitement amoureux d'elle ; mais Armide répond.

A I R : Des Feuillantines.

S'il a pour moi de l'ardeur

Pour mon cœur ,

C'est un bien foible bonheur.

Que peut un Amant, ma mie ,

Qui n'agit que par magie ? (*Bis.*)

O iij

Renaud paraît, & Sidonie se retire.
 Les deux Amans font une scène de tendresse à peu près aussi forte que dans l'Opéra, & lorsqu'Armide est sortie, Ubalde & le Chevalier Danois arrivent & lui chantent :

Ah ! Renaud, réveille, réveille,

Ah ! Renaud, réveille-toi.

Il sent renaître son courage, prend le bouclier de la main d'Ubalde, & l'épée de celle du Chevalier Danois ; mais lorsqu'il est prêt à partir, Armide revient, le tire par le bras ; Ubalde en fait autant de son côté, & Renaud en se démenant, les fait tomber tous deux par terre. Armide se relève & lui fait de tendres reproches.

R E N A U D.

La gloire veut que je vous quitte ;
 ce n'est pas ma faute à moi, belle Armide, ne vous fâchez donc pas.

AIR : *Quand le peril est agréable.*

Je m'empresserai de vous plaire ,

Et de bon cœur vous aimerai ;

Mais ce sera quand je n'aurai

Rien de meilleur à faire.

Armide s'évanouit, Renaud court à elle & la couche sur un lit de gazon ; mais les Chevaliers lui disent ,

Eh allons donc , hâtez-vous de parvir ; pour un Héros , vous faites - là un fort personnage.

RENAUD , *en pleurant.*

Allons ; armons , armons , . . . armons-nous de courage.

ARR : *Tout cela m'est indifférent.*

Partons , mais généreusement ,
Et paraissions être content ,
Afin qu'à jamais l'on s'écrie ;
Que Renaud mille fois montra
Plus de cœur dans la Parodie ,
Qu'il n'en fit voir à l'Opéra.

(Ils s'en vont.)

Armide revient & fait éclater des transports qui sont plutôt d'une insensée que d'une Amante trahie ; elle évoque les Démons , qui transformés en Huissiers & en Sergens , détruisent son Palais , & au lieu de s'envoler sur un char comme à l'Opéra , elle se sauve dans une brouette poussée par un Savoyard.

O iv

Cette Parodie fut très-bien reçue ; elle eut vingt représentations ; le choix des Vaudevilles & l'application heureuse des refrains , en fit le mérite. Elle fut jouée à la reprise d'Armide , du 9 Novembre 1724 , & est de Bailly , qui n'a point donné d'autres ouvrages au théâtre Italien ; mais qui a composé plusieurs Opéra Comiques.

LE FAUCON ET LES OYES

DE BOCACÉ.

*Comédie en trois actes en prose , précédée
d'un Prologue & suivie d'un Divertisse-
ment , 6 Février 1725.*

LE Prologue est dialogué entre la Comédie & un Auteur ; il ne sert qu'à prévenir le Public sur le choix du sujet que l'Auteur désapprouve , parce qu'il a déjà été traité plusieurs fois ; la Comédie lui répond judicieusement que l'on peut être plagiaire & imitateur servile dans un sujet tout nouveau lorsqu'on le traite sans invention , & que l'on peut au contraire être inventeur & original dans un sujet inventé & connu.

LE FAUCON.

Flaminia remercie Pierrot, Berger des environs, des offres d'hospitalité qu'il lui fait, parce que sa chaise qui s'est rompue ne peut être raccommodée le même jour. Pierrot s'excuse sur ce qu'elle sera mal logée, & lui apprend qu'elle aurait pu l'être beaucoup mieux dans une petite maison du voisinage ; mais qu'elle est habitée par un solitaire sauvage, qui n'a avec lui qu'un Valet innocent à qui il persuade que les femmes sont des oyes, & qui ne veut pas permettre qu'elles approchent de sa demeure. Flaminia surprise de ce qu'elle vient d'entendre, se propose de passer tout le reste du jour dans cette forêt, pour s'y donner la Comédie aux dépens du Maître sauvage & du Valet innocent. Colombine lui dit que ce Maître, si ennemi des femmes, pourrait bien avoir eu quelque Maîtresse aussi cruelle qu'elle l'a été envers le pauvre Lelio', qui après avoir dépensé tout son bien pour lui plaire, a disparu pour toujours à ses yeux ; désespérant de l'attendrir jamais. Flaminia lui répond qu'elle estimait Lelio, mais qu'elle aimait encore plus sa liberté, & sur les reproches

O v

que sa Suivante lui fait d'avoir permis qu'il se ruinât pour elle, sans en pouvoir recueillir aucun fruit; elle répond que les femmes ne doivent point de reconnaissance aux hommes qui ne font ces folles dépenses que pour tendre un piège à leur liberté.

Silvia, jeune Bergere, arrive effrayée, en disant qu'un Voleur la poursuit, & Arlequin paraît se glissant le long des arbres, pour tâcher de les surprendre sans être vu.

FLAMINIA, à Silvia.

Ne craignez rien, il semble qu'il ait peur de nous effaroucher. (à Colombine.) Je gage que c'est le jeune homme qui nous prend pour des oyes; je veux m'en éclaircir. Approchez, mon ami.

ARLEQUIN, effrayé.

Miséricorde, des oyes qui parlent

FLAMINIA,

Où allez-vous?

ARLEQUIN.

Je suis perdu! malheureux que je suis, pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de mon Maître!

Elles l'appellent, mais il se garde bien d'approcher; à la fin Colombine le saisit. Il montre d'abord un grand effroi; Silvia qui est déjà revenue de sa peur, le caresse, & il s'apprivoise à son tour. Flaminia veut l'instruire; elle lui apprend que les femmes sont nées pour les hommes, comme les hommes sont faits pour les femmes, puisque ce sont à elles qu'ils doivent le jour, & que sans elles il n'y en aurait point.

ARLEQUIN, à Silvia.

Si cela est ainsi, vous pouvez faire des hommes aussi bien que les autres; faites-en donc un pour me faire plaisir, & après cela je vous croirai.

Silvia est fort embarrassée, & Flaminia ajoute que c'est encore pour plaire aux hommes, que la nature a donné de la beauté aux femmes.

ARLEQUIN.

C'est donc pour cela qu'elle a fait cette petite si jolie?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il faut avouer que la nature a bien
O vj

de l'esprit. (à Silvia) Venez, car puisqu'elle vous a fait belle pour me plaire, je veux voir tout ce que vous avez de joli. Qu'est-ce que cela ?

SILVIA.

Tout beau, vous êtes bien hardi ; on ne touche pas là.

ARLEQUIN.

Pourquoi ? cela me fait plaisir.

FLAMINIA.

La modestie ne veut pas que Silvia souffre ces libertés - là.

ARLEQUIN.

Et de quoi se mêle la modestie ?

FLAMINIA.

Parlons d'autre chose, car ces questions à la fin nous embarrasseraient. Quel homme est-ce que votre Maître ?

ARLEQUIN.

C'est un fort honnête homme, quoiqu'ignorant, puisqu'il vous prenait pour des oyés.

FLAMINIA.

Comment le nommez-vous ?

ARLEQUIN.

Monsieur Lelio.

Flaminia étonnée, regarde Colombine, & par les autres réponses d'Arlequin, elle ne peut plus douter que ce ne soit son Amant; elle demande à Arlequin comment ils vivent.

ARLEQUIN.

De la chasse de notre Faucon & des fruits de notre Jardin; M. Lelio le cultive & je lui aide.

COLOMBINE.

Le pauvre garçon! cela me fend le cœur.

FLAMINIA.

Je t'avoue, Colombine, que son état me touche sensiblement; je veux le voir, tâcher de soulager ses peines & de le consoler.

COLOMBINE.

Je souhaite que la pitié fasse chez vous, ce que l'amour n'a pu faire.

Flaminia forme le projet de voir Lelio, mais sans en être connue; pour l'exécuter, elle se déguise en Berger, & emmene avec elle Arlequin, pour

engager son Maître à le venir chercher :

Pierrot qui aime Silvia, & qui par conséquent est le Rival d'Arlequin, ouvre le second acte avec lui, & lui fait une définition des femmes assez juste, mais à sa manière rustique, à laquelle Arlequin ne peut rien comprendre non plus qu'au portrait qu'il lui a fait de l'amour; mais il lui offre de le lui faire concevoir par un exemple qu'il va lui en donner avec Silvia qui arrive. Il veut la caresser; mais elle le rebute, & lorsqu'Arlequin veut en faire autant, elle le reçoit de bonne grace. Pierrot joue grossièrement avec elle, elle le repousse; Arlequin l'imité, elle reçoit ses caresses avec douceur. Pierrot veut la baiser, elle lui donne un soufflet; Arlequin qui l'imité dans tout ce qu'il fait, la baise, & elle en rit.

SILVIA, à Arlequin.

Vous êtes bien hardi !

ARLEQUIN.

C'est que je vous fais l'amour, & que j'apprends à le faire de Pierrot.

PIERROT.

Qui, je sommes son Maître.

SILVIA.

Si vous voulez vous faire aimer , ne prenez point de ses leçons.

ARLEQUIN.

Il faut bien que j'en prenne , car je ne fais pas faire l'amour , moi.

SILVIA.

Vous faites mieux l'amour que lui.

ARLEQUIN.

Vois , vois , Pierrot , je fais mieux l'amour que toi , ah ! ah ! ah !

Arlequin continue à la caresser ; elle reçoit avec plaisir ses caresses , qu'il fait remarquer à Pierrot , qui sort fort en colere.

ARLEQUIN.

Voilà un grand Belître , il m'apprend à faire l'amour , & ensuite il se fâche parce que je l'ai bien appris.

SILVIA.

Il est insupportable.

ARLEQUIN.

Je suis bien aise que vous m'aimiez mieux que lui , cela m'aidera à profiter de vos leçons , car ce n'est plus que

de vous que je veux apprendre à faire l'amour.

Silvia répond qu'elle ignore comment il se fait, & Arlequin, cela étant, lui promet d'être son Maître.

S I L V I A.

Comment vous y prendrez-vous ?

A R L E Q U I N.

La chose est bien facile ; on m'a dit que pour bien faire l'amour, il faut commencer par bien aimer.

S I L V I A.

Vous avez raison.

A R L E Q U I N.

Or, je vous aime de tout mon cœur, voilà déjà la moitié de la chose faite ; il ne reste plus qu'à me faire aimer de vous, & quand on s'aime bien tous deux, Pierrot m'a dit que le reste allait de suite : à propos, dites - moi ce que c'est que le reste ?

S I L V I A, *souriant & tournant la tête.*

Je n'en fais rien, rien.

A R L E Q U I N.

Ni moi non plus.

S I L V I A.

Ne parlons pas de cela.

A R L E Q U I N.

Eh bien, laissons-le là jusqu'à ce que nous l'ayons deviné; j'y penserai tant, que peut-être à la fin je l'attraperai. Mais voici mon Maître qui me disait que vous étiez des oiseaux si dangereux; faites-moi bien des caresses pour lui faire voir sa sottise.

Lelio paraît & veut emmener Arlequin malgré lui. Silvia dit que cela est bien mal, & qu'elle va appeller les Bergers des environs; en effet, elle crie au voleur, au secours, & Flaminia arrive déguisée en Berger. Elle reproche à Lelio l'ignorance dans laquelle il a laissé Arlequin, & il lui répond que c'est par des voies de sagesse qui lui sont inconnues.

F L A M I N I A.

Vous avez raison de dire qu'elles me sont inconnues. J'ai cru jusqu'à présent que la nature était sage, & qu'il n'y avait rien à réformer à l'ordre qu'elle a établi; mais je vois bien que vous êtes plus habile.

Lelio trouve avec raison, que Flaminia a beaucoup d'esprit pour un Berger, & elle lui apprend qu'elle est en effet un homme de condition, qu'un amour malheureux a réduit à cet état. Lelio l'invite à lui conter son histoire, & Flaminia ne fait point de difficulté de lui apprendre que son amour pour une personne aimable, mais insensible, lui, ayant fait consommer sa fortune sans avoir pu la toucher, ni par l'excès de sa magnificence, ni par celui de sa passion, elle se trouve réduite à vivre dans ces bois sous un nom inconnu. Lelio est étonné de ce rapport de situations, & il s'en emporte davantage contre les femmes. Flaminia plaide sa cause avec des raisonnemens très-sensés; mais on conçoit aisément que Lelio est encore trop outré contre le sexe, pour se rendre à ses premières attaques. Il sort pour chercher Arlequin, qui profitant de l'attention que son Maître donnait à l'histoire de Flaminia, s'est sauvé avec Silvia.

Flaminia apprend à Colombine combien elle est piquée de la haine que Lelio lui a montrée; elle projette de s'en venger & de le ramener encore une

fois à ses pieds, désavouer tout ce qu'il vient de lui dire.

Lelio paraît au troisième acte avec Arlequin, à qui il ne peut faire goûter ses conseils.

LELIO.

Cependant tu n'en eus jamais un si grand besoin.

ARLEQUIN.

Je vous en quitte de bon cœur; je n'ai besoin que de Silvia.

LELIO.

Mais, que lui trouve-tu de si agréable?

ARLEQUIN.

Tout. Elle ne peut remuer le bout de son pied, sans me faire plaisir; si elle rit, elle répand la joie dans mon âme, elle me charme, même quand elle fait la mine à Pierrot.

LELIO.

Et si elle riait à Pierrot & qu'elle te fît la mine, la trouverais-tu bien aimable?

ARLEQUIN.

Elle m'aime trop pour cela , elle me l'a dit.

LELIO.

Quel est ton garant ?

ARLEQUIN.

Sa petite bouche qui est trop charmante pour faire une trahison.

Lelio lui apprend qu'il a été amoureux aussi-bien que lui, qu'il n'a ménagé ni les soins ni les dépenses pour se faire aimer , & Arlequin lui répond que c'est apparemment qu'il faisait l'amour de mauvaise grace comme Pierrot , qui arrive, & qui pour se venger, lui dit que Silvia se moquait de lui , & qu'elle est avec les autres filles à rire à ses dépens.

ARLEQUIN.

Ecoute , si tu ne changes de discours, je t'assomme.

PIERROT.

Si vous voulez que j'vous trompions com' Silvia , vous n'avez qu'à dire.

Lelio veut profiter de cette circonstance , pour rendre à Arlequin sa tran-

quillité; mais il ne prévoyoit pas qu'il est prêt lui-même à perdre la sienne, lorsque Pierrot lui apprend qu'une belle Dame nommée Flaminia, doit venir lui demander à souper.

Lelio paraît d'abord désespéré de cette nouvelle; mais il demande ensuite avec empressement à Arlequin, ce qu'il pourra lui donner à souper.

ARLEQUIN.

Il y a un bon expédient; délogeons au plus vite & emportons notre Faucon.

LELIO.

Le Faucon! Tu me donne une bonne pensée.

Pierrot, va vite vers Flaminia, & dis lui que je l'attends avec impatience. (à Arlequin.) Toi, va prendre le Faucon.

ARLEQUIN, l'interrompant.

Ah! ah! ah! que j'aurai de plaisir quand elle viendra, & qu'elle trouvera les moineaux dénichés.

LELIO.

Oui . . . Va prendre le Faucon & tûc-te.

ARLEQUIN.

Comment !

LELIO.

N'entends-tu pas ? Je te dis de le tuer pour donner à souper à Flaminia, puisque je n'ai pas autre chose.

ARLEQUIN.

Eh ! si donc, vous voulez rire ; songez-vous bien que nous n'avons que cet oiseau pour nous aider à vivre, & que si nous le tuons, il faudra mourir de faim ?

LELIO.

Qu'importe, la vie m'est à charge ; je n'ai plus que ce sacrifice à faire à Flaminia, il faut l'achever.

Arlequin a beau jeu de se moquer de lui. Lelio confesse sa faiblesse ; mais il prend sa revanche un instant après. Lorsque Silvia arrive, Arlequin veut d'abord la bouder ; mais elle se justifie bien facilement, & se retombe plus amoureux d'elle que jamais. Tandis qu'ils se caressent innocemment, Lelio a les bras croisés, & paraît occupé des réflexions que sa situation & celle de ces jeunes gens lui font faire.

ARLEQUIN, à *Silvia*.

Vous ne vous en irez pas sitôt?

SILVIA.

Non, je souperai ici avec Mademoiselle Flaminia.

ARLEQUIN, avec *joye*.

Quoi! vous venez souper ici? (Il tire son Maître par la manche) Monsieur, il faut tuer le Faucon.

LELIO.

Eh! pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que Silvia soupe ici.

LELIO.

Ah! nous y voilà! le pauvre oiseau n'a plus de protecteur; tu me disais il n'y a qu'un moment, que j'étais fou de le vouloir tuer.

ARLEQUIN.

Il est vrai; mais je ne savais pas alors que Silvia en mangerait.

LELIO.

Mais tu fais à présent comme alors, que nous ne subsistons que de la chasse.

& que nous ferons exposés à mourir de faim dans ces bois.

ARLEQUIN.

N'importe, nous ferons comme nous pourrons ; il faut donner à souper à Silvia.

Il l'emmene avec lui pour aider à préparer le souper, & Lelio continue ses réflexions sur la foiblesse humaine, jusqu'au moment où Flaminia paraît ; il court au devant d'elle ; elle le reçoit avec assez de douceur, mais elle lui reproche la haine qu'il a pour elle, après tous les sermens qu'il lui a faits de l'aimer éternellement. Lelio veut s'en défendre ; mais elle lui avoue que c'est à elle-même qu'il en a fait la confidence. Lelio avoue ses torts, se confesse indigne de ses bontés, & veut pour jamais se priver de sa présence. Flaminia l'arrête, lui offre son amitié, & l'engage à partager ses amusemens dans une Maison de campagne qu'elle a achetée dans le voisinage, & où elle se rendait lorsque sa chaise s'est cassée. Elle lui apprend qu'elle s'y occupe de la lecture & qu'elle s'y dissipe de la chasse, ce qui lui rappelle qu'Arlequin lui a dit que son Maître avait un excellent Faucon,

Faucon, & l'engage à le prier de le faire voler devant elle. Lelio appelle Arlequin, qui répond plusieurs fois derrière le théâtre, & qui arrive enfin en tenant à la main l'oiseau qu'il se hâte de plumer.

Lelio apprend tristement à Flaminia, qu'il n'avait rien pour lui donner à souper, qu'il était trop tard pour chasser, & que dans cette extrémité il a fait tuer son Faucon; il ajoute que comme il doit être la victime de tout ce qu'il a fait pour elle, son malheur veut qu'il la prive de la seule chose qu'il possédait & qui pouvait lui faire plaisir.

COLOMBINE.

Hélas! le pauvre garçon; je ne puis m'empêcher de pleurer.

FLAMINIA.

Je suis vaincue, Lelio; mes yeux s'ouvrent, & je me repens de toutes les injustices que je vous ai faites. L'amour attendait ce dernier sacrifice pour vous donner mon cœur; recevez-le avec ma main, je vous offre l'un & l'autre sincèrement.

Tome II.

P.

COLOMBINE.

Ah ! Madame , la bonne action que vous faites-là !

LELIO.

Quels transports imprévus succèdent à ma douleur ! n'est-ce point un songe qui me séduit ? Vous m'aimez, Madame !

FLAMINIA.

Oui, Lelio, & de tout mon cœur.

LELIO.

Je suis le plus heureux des hommes !

COLOMBINE.

Je pleure de joie.

FLAMINIA.

Je ne puis aussi retenir mes larmes ; Lelio , oublions le passé , & ne songeons plus qu'à vivre heureux ensemble.

LELIO.

Mon cœur & mon esprit sont absorbés par la joie. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens.

ARLEQUIN.

D'où vient que vous êtes si content ?

LELIO.

Flaminia m'aime , Arlequin , & je l'épouse.

ARLEQUIN.

Vous l'épousez, dites-vous , & cela vous fait plaisir ?

LELIO.

Oui , cela met le comble à ma félicité.

ARLEQUIN.

Dites-moi , n'est-ce pas-là par hasard le reste de l'amour ?

LELIO.

Oui , c'est-là où il doit aboutir.

COLOMBINE.

Et où il joue souvent de son reste.

Flaminia promet à Arlequin & à Silvia de les marier ensemble & de se charger de leur fortune. Elle fait avancer les Bergers qui l'ont accompagnée , & ils terminent la Piece par leurs chants & par leurs danses.

P ij

DIALOGUE.

En Italien & en Français.

Une BERGERE.

Sempre instabile è l'amore,
 La constanza non gli piace,
 Per tenere il Dio fugace,
 Fra diletti lo avvolgete;
 E non sol lo fermarete
 Ma fara vostro Seguace.

Le BERGER.

Fixez l'amour par des douceurs;
 Pour arrêter son inconstance,
 Semez tous ses pas de fleurs.

La BERGERE.

Bambino è l'amore.

Le BERGER.

Il aime les jeux.

La BERGERE.

Scherzate, ridete,
 Felici sarete.

Le BERGER.

Jouez & riez, vous serez heureux.

Ensemble.

| | | |
|--------------------|---|-------------------------|
| La BERGERE. | { | Bambino è l'amore , |
| | | Scherzate , ridete , |
| | { | Felici sarete. |
| Le BERGER. | { | Il aime les jeux , |
| | | Jouez & riez , vous se- |
| | | rez heureux. |

Le B E R G E R.

Les plaisirs par d'aimables nœuds ,
Le soumettront à votre empire.

La B E R G E R E.

Si ride l'amore.
Fù lieto ogni core.

Le B E R G E R.

Qui fait l'art de le faire rire ,
Dispose à son gré de ses feux.

V A U D E V I L L E.

En vain voudroit-on empêcher
L'Amour de nous instruire ;
La nature a soin de nous dire
Tout ce que l'on veut nous cacher.
Pour l'animal le plus sauvage ,
Et pour l'homme le plus parfait ,

P iiij

L'Amour n'a qu'un même langage ;
Dès qu'il parle il est au fait.



Quand ma mere , par ses leçons
Me défend la tendresse ,
Je n'entens rien à sa sagesse ,
Et ne comprends point ses raisons.
Mais quand sous un épais feuillage ,
J'écoute l'Amant qui me plaît ,
J'entens clairement son langage ;
Dès qu'il parle je suis au fait.

Cette Piece est de Delisle , qui s'é-
tait déjà fait connaître par les succès
d'Arlequin Sauvage , & de Timon Mi-
santrope ; celle-ci n'en méritait pas
moins , & n'en obtint cependant pas
autant. Elle n'eut d'abord que treize re-
présentations ; mais par la suite, le Pu-
blic lui rendit plus de justice , & la vit
pendant long-tems avec plaisir. On doit
sur-tout admirer l'adresse avec laquelle
l'Auteur a réuni les deux Contes de Bo-
cace , qui avaient déjà plusieurs fois
été traités séparément au théâtre Fran-
çais. Savoir : le Faucon , par Mademoi-
selle Barbier , en société avec l'Abbé
Pellegrin ; depuis au théâtre Italien par

Fuselier seul, qui n'avait pas réussi ;
& les Oyes de Bocace qui avaient été
employés dans la Coupe enchantée, par
la Fontaine & Champmélé.



L'ISLE DES ESCLAVES.

*Comédie en un acte en prose ,
5 Mars 1723. (1)*

IPHICRATE ayant fait naufrage avec Arlequin son Valet, reconnaît qu'il est dans l'Isle des Esclaves (2), & invite Arlequin à se sauver, s'il est possible, d'un rivage si dangereux; parce que tous les Maîtres y sont traités avec la dernière rigueur. La sévérité de cette loi n'étant que pour les Maîtres, & non pour les Esclaves; Arlequin ne veut pas sortir d'un heureux séjour, où il va être Maître à son tour; il se fait par avance un plaisir d'avoir sa revanche des mauvais traitemens qu'Iphicrate lui a fait essuyer. Son Maître le veut

(1) Le théâtre représente une mer & des rochers d'un côté; & de l'autre, quelques arbres & des maisons.

(2) Ce sont des Esclaves de Grece, révoltés contre leurs Maîtres, qui sont venus depuis cent ans s'établir dans cette Isle, & qui pour se venger des mauvais traitemens qu'ils en ont reçus, tuent tous les Maîtres qui abordent dans leur Isle, ou les réduisent à l'esclavage.

punir de son insolence ; mais Arlequin le menace de le faire punir lui-même des menaces qu'il ose lui faire.

Trivelin avec cinq ou six Insulaires, conduisant une Dame & sa Suivante, accourent à Iphicrate, qu'ils voyent l'épée à la main, & le désarment. Après s'être instruits du sujet de la querelle, ils font selon leur coutume, changer d'état & de nom au Maître & au Valet, en faisant observer au dernier, que c'est moins pour réjouir sa vanité, que pour corriger son Maître de son orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE.

Moi, l'esclave de ce misérable !

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas ! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

Iphicrate outré de colere, demande un bâton.

ARLEQUIN.

Camarades, il demande à parler à

P v

mon des, je le mets sous la protection
de la République, au moins.

CLEANTHIS, à Trivelin.

Monfieur, je fuis auffi efclave, moi.
Ne m'oubliez pas.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant; mais laissez-
moi achever ce que j'avais à dire à
Arlequin.

Arlequin croyant qu'on l'appelle
hem à propos, je m'appelle Iphi-
crate.

Trivelin leur apprend que dans les
premières années de leur établiffement,
le reflentiment des outrages qu'ils
avaient reçus de leurs Patrons, les por-
tait à ôter la vie à tous les Maîtres que
le hafard ou le naufrage conduifait dans
leur Ifle; mais cette loi que la ven-
geance avait dictée, la raifon l'a abo-
lie. Ils fe contentent de les réduire trois
ans dans l'efclavage, pour les rendre
fenfibles aux maux qu'on y éprouve;
vous êtes moins, ajoute-t-il, nos ef-
claves que nos malades, & nous ne
prenons que trois ans pour vous ren-
dre fains de cœur & d'efprit, c'est-à-

Uirs, humains, raisonnables & géné-
reux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, sans purgation, ni
saignée; peut-on de la santé à meil-
leur compte?

TRIVELIN.

Commencez votre nouveau régime
de vie, par la patience. Il les congé-
die & s'adresse aux femmes, à qui il
demande le nom. Cleanthis dit le sien,
& ajoute qu'elle a aussi des surnoms que
sa Maîtresse Euphrosine lui a donnés,
comme sotte, ridicule, bête, butor, de,
imbécille, &c.

EUPHROSINE, *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLEANTHIS.

Tenez, en voilà encore un que j'ou-
bliais.

Elle continue comme de raison à
insulter au malheur de sa Maîtresse;
mais Trivelin lui fait modérer ses dis-
cours, & Cleanthis répond que quand
elle aura querellé Euphrosine une dou-
zaine de fois, elle lui promet qu'elle
en sera quitte; mais il lui faut au moins

B. vjj

cela : elle lui répète toujours les propos qu'elle avait coutume de lui tenir , soit dans sa bonne , soit dans sa mauvaise-humeur , & lui fait le portrait au naturel d'une coquette vaine & minaudière.

TRIVELIN , à *Euphrosine*.

Courage , Madame , profitez de cette peinture-là , car elle me paraît fidelle.

EUPHROSINE.

Je ne fais où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers ; & j'acheverai pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achievez , achevez ; Madame. sou-tiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Un jour qu'elle pouvait m'entendre & qu'elle croyait que je ne m'en-doutais pas , je parlais d'elle & je disais : oh pour cela , il faut l'avouer , Madame est une des plus belles femmes du monde ; que de bontés pendant huit jours ce petit mot-là ne me valut-il pas ! J'essayai

En pareille occasion de dire que Madame était une femme très-raisonnable ; oh je n'eus rien , cela ne prit point , & c'était bien fait , car je la flattais.

EUPHROSINE.

Monsieur , je ne resterai point , ou l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à présent.

CLEANTHIS.

J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur ; elle ne fait pas qu'un jour je mis à son insçu des fleurs à la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en ferait ; j'attendais une vapeur , elle est encore à venir ; le lendemain en compagnie une rose parut , crac , la vapeur arrive.

Enfin Trivelin prend un peu pitié d'Euphrosine , & congédie Cleanthis. Il demande à la première si elle convient de tous les petits reproches de coquetterie que la dernière lui a faits. Euphrosine est très-éloignée de les

avouer ; mais Trivelin lui apprend que ce serait une grande espérance qu'elle donnerait de sa correction, & par conséquent un acheminement prochain à sa liberté. Euphrosine fait beaucoup de difficulté, convient qu'il y a bien quelque chose de vrai par ici, par-là. Trivelin l'encourage ; enfin après bien des cérémonies, elle convient de tout, & Trivelin l'assure qu'elle verra dans peu l'exécution de ses promesses ; elle le quitte dans cette confiance.

Arlequin & Iphicrate reviennent après avoir changé d'habits. Arlequin paraît avoir bû raisonnablement du vin de la République, il entre en chantant & en tenant par la main son Maître, qu'il veut faire danser. Trivelin lui demande s'il est content de son Esclave. Arlequin lui répond que oui, à quelques soupirs près qui lui échappent & que je lui défends (dit-il) car je ne veux lui ordonner que de la joye..

TRIVELIN.

Fort bien, je suis charmé de vous voir satisfait d'Arlequin ; vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans son pays, apparemment ?

ARLEQUIN.

Là-bas, je lui voulais souvent un mal de Diable, car il était quelquefois insupportable; mais à cette heure que je suis heureux, tout est payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractère, vous me touchez, c'est-à-dire que vous jouirez modestement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De là peine, ah! le pauvre homme, peut-être que je serai un petit brin insolent à cause que je suis le Maître, voilà tout.

Trivelin approuve le caractère naïf & bienfaisant d'Arlequin, & le prie de lui apprendre quel est celui de son Maître. Arlequin ne se fait pas prier, & dit qu'Iphicrate est, comme tous ses pareils, vilain quand il faut être libéral; libéral quand il faut être vilain; bon emprunteur, mauvais payeur, honteux d'être sage, glorieux d'être fou, moqueur des bonnes gens, avantageux.

avec ceux qui ne le connaissent pas ;
& modeste avec les autres.

Trivelin exige qu'Iphicrate ratifie la petite déclaration d'Arlequin ; il fait d'abord la même cérémonie que la Dame. Trivelin le presse par les mêmes raisons. Iphicrate convient de moitié pour se tirer d'affaire. Trivelin lui dit, *va tout*, & Iphicrate y tope.

Arlequin & Cleanthis ont une conversation qu'ils égayent un peu aux dépens d'Iphicrate & d'Euphrosine, qu'ils congédient avec la hauteur convenable à de nouveaux parvenus. Ils font ensuite une scène d'amour, qu'ils tâchent de rendre la plus honnête qu'ils peuvent ; mais ils retombent toujours malgré eux dans leur ton naturel. Ils projettent pour comble d'impudence, de faire une déclaration d'amour ; Arlequin à Euphrosine, & Cleanthis à Iphicrate. Cette insolence met le comble à la douleur de leurs Maîtres ; mais le bon caractère d'Arlequin ne peut tenir long-tems aux larmes d'Iphicrate.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Et de quoi veux-tu qu'ils me punissent ? d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître ; rien ne m'a été si sensible. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon père ; le tien y est encore ; il t'avait recommandé ton devoir en partant ; moi-même je t'avais choisi par un sentiment d'amitié, pour m'accompagner dans mon voyage. Je croyais que tu m'aimais, & cela m'attachait à toi.

ARLEQUIN.

Et qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ? Parce que je me mocque un peu de toi. Tu disais bien que tu m'aimais lorsque tu me faisais battre ; est-ce que les écrivains sont plus honnêtes que les mocqueries ?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet ; mais par combien de bontés ai-je réparé cela ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connaissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne fallait-il pas te corriger de tes défauts ?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens. Mes plus grands défauts c'était ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisais de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me secourir, de partager mon affliction, de montrer à tes camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leurs coutumes, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnaissance.

ARLEQUIN.

Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne; mais je dois avoir le cœur meilleur que toi, car il y a plus long-tems que je

Touffre. Tu m'as battu par amitié ; puisque tu le dis, je te pardonne. Je t'ai gagné par bonne humeur, prends-le en bonne part & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes camarades , & s'ils ne veulent pas te renvoyer , je te regarderai comme mon ami , car je ne te ressemble pas ; je n'aurais point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE, embrassant Arlequin.

Va, mon cher enfant, oublie que tu fus mon Esclave , & je me ressouviendrai toujours que je ne méritais pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc pas comme cela , mon cher Patron , si j'avais été à votre place, je n'aurais peut-être pas mieux valu que vous, c'est à moi à vous demander pardon du mauvais service que je vous ai toujours rendu ; quand vous n'étiez pas raisonnable , c'était ma faute.

IPHICRATE, la larme à l'œil.

Ta générosité me couvre de confusion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron , qu'il y a de

plaisir à bien faire ! (il déshabille son Maître).

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher ami ?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne saurais retenir mes larmes ; fais ce que tu voudras.

La scène d'Euphrosine avec Cleanthis n'est pas moins touchante. Trivelin qui survient, les trouve tous en larmes, & lui-même attendri, leur promet de demander bientôt à la République la permission de retourner dans leur Patrie, ce qu'il obtient, & la Piece finit par un Ballet d'Esclaves qui se réjouissent de ce qu'on a brisé leurs chaînes.

Le mérite de cette Comédie est d'être pleine d'intérêt & de philosophie. M. de Marivaux n'eut pas lieu d'être moins content de l'accueil que le Public fit à sa Piece, que le Public lui-même ne le parut pendant vingt-une

représentations auxquelles il courut avec affluence. Il y en eut neuf avant Pâques, & douze après la rentrée.

Les Comédiens Italiens firent l'ouverture de leur théâtre le 10 Avril par une Piece nouvelle, intitulée *l'Arbitre des différends*, Comédie Française en trois actes, précédée d'un Prologue, ornée d'un Divertissement. Cette piece n'a été jouée que deux fois. A la fin de la première représentation, la Demoiselle Flaminia entra sur le théâtre en habit de ville; & s'adressant à Lelio, qui venait de finir la Piece, lui dit qu'il oubliait de donner à l'Assemblée, des témoignages de son zèle & de celui de tous ses camarades, par un compliment qu'il devrait faire, comme cela se pratique ordinairement à l'ouverture du théâtre. La Demoiselle Flaminia voyant Lelio un peu embarrassé, lui dit: je vois bien que l'habit comique avec lequel vous venez de finir la Piece, cause votre embarras, & qu'il n'est pas assez décent pour faire un compliment sérieux. Je fais donc grace à votre silence en faveur de votre respect; mais il n'est pas juste que ce Parterre qui

nous honore si constamment de sa faveur, ignore les sentimens qui nous animent, & je vais parler pour vous; j'espère qu'on voudra bien excuser les fautes de mon discours.

Messieurs, nous entrons dans une nouvelle carrière; faut-il vous prier de nous continuer toujours vos bontés? Ce serait vous faire une injure; les cœurs généreux ne reprennent point ce qu'ils ont une fois donné, & il y a neuf ans que nous jouissons de ce don précieux.

Si nous avons le bonheur d'être entendus dans notre langue, comme nous avons celui de jouir de votre indulgence, dans la représentation des Pièces Françaises, langage toujours étranger pour nous, je vous promettrais, Messieurs, des marques assurées de notre zèle, & nous n'emprunterions rien d'autrui pour contenter la délicatesse de votre goût. Le théâtre Italien est susceptible d'une variété infinie; il s'accommode de tout, & il se fait à tout: au tragique, au comique; aujourd'hui purement Italien, demain dans le goût Français: quelquefois Espagnol, quelquefois Anglais; enfin c'est la toile d'un Peintre, sur laquelle

Il employe toutes sortes de couleurs & de figures. Quel amusement pour un Public ! quelle ressource pour les Acteurs ! hélas , Messieurs , nous sentons que nous ne pouvons , malgré tous nos soins , vous plaire par où nous le pourrions le mieux. Vous voulez donc du Français & des nouveautés ? Voici donc ma prière , favorisez vos Auteurs , encouragez-les ; pardonnez-leur des fautes qui ne naissent que du desir qu'ils ont de vous plaire ; bannissez des Spectacles un concert fâcheux qui fait tout à la fois l'humiliation des Auteurs & le découragement des Acteurs ; protégez vos Ecrivains ; leur progrès sera votre ouvrage , & nous tâcherons de mériter & de partager avec eux ces heureux applaudissemens , qui seuls peuvent flatter notre espérance.

Ce compliment ingénieux fut fort goûté & fort applaudi.

Romagnezi , petit - fils de Cynthio , fameux Comédien de l'ancienne Troupe Italienne , débuta le premier d'Avril 1725 , par le rôle de Lelio , dans la Surprise de l'Amour , qu'il joua avec beaucoup d'intelligence , & dans lequel

il fut fort applaudi. Le Public l'ayant goûté de plus en plus, il fut reçu peu de tems après dans la Troupe, à laquelle il fut fort utile, tant en qualité d'Acteur, que comme Auteur de plusieurs Pieces qui eurent pour la plupart beaucoup de succès, & dont nous réservons le catalogue, ainsi que l'histoire de sa vie, au moment de l'époque de sa mort, qui arriva à Fontainebleau le 11 Mai 1742.

**LE**

LE MAUVAIS MÉNAGE.

Parodie en un acte en vers , de la Tragédie d'Hérode & Marianne, de M. de Voltaire, 19 Mai 1725. (1)

SIMONE, sœur de Barbarin , Prevôt de Normandie, ouvre la scène avec Marodin, Procureur. Cette Simone, qui parodie le rôle de Salome dans la Tragédie, est ennemie de Marianne, & Marodin qui tient celui de Mazaël, est intéressé dans la haine de Simone, par des motifs faciles à supposer dans un homme de sa profession. Il paraît qu'il est fort allarmé du retour de Barbarin, mari de Marianne, jaloux & amoureux à la rage de cette innocente persécutée ; ils craignent qu'il ne se réconcilie avec elle, malgré les mauvaises impressions qu'ils ont cherché à lui donner. Mais Simone rassure Marodin, en lui apprenant que Barbarin son frere, lui a envoyé un plein pouvoir pour la

(1) La scène est dans une ville de Normandie, sur le bord de la Mer.

faire embarquer & transporter en Amérique, ou la faire enfermer dans une Maison de force ; ils craignent cependant que Cléon, Colonel de Dragons, qui est logé chez Marianne, ne s'oppose à l'exécution de leurs desseins. Il arrive en effet, & menace Marodin de le faire mourir sous le bâton. Jolicœur, son Maréchal des Logis, lui apprend comment il a sauvé Marianne, qui allait être enlevée par un Exempt suivi d'Archers, qu'il a mis en fuite.

Et leurs jambes alors leur servant à propos,
De cent coups de bâton ont garanti leurs
dos.

Cléon avoue à Jolicœur, qu'il lui a rendu la vie en sauvant Marianne, dont il est amoureux. Il en fait ainsi le portrait.

Jamais dans son maintien aucun air affecté,
Jamais dans ses discours la moindre fausseté ;
Cette rare vertu, de tous les lieux bannie,
L'aimable vérité, qui dans la Normandie
N'avait pu jusqu'ici trouver d'appartement,
Sur ses lèvres habitée & logée incessamment.

Cependant Cléon aussi timide qu'un
Ecolier, n'ose d'abord parler de son

amour à Marianne, qui vient lui demander un nouveau secours, & le prier de lui donner une escorte pour la conduire jusqu'à Paris, où elle espere trouver un asyle contre la fureur de son époux. Enfin Cléon s'enhardit, & lui déclare sa passion, que Marianne écoute sans colere. Elle sort en lui disant :

Pour la premiere fois c'est vous donner beau
jeu,

Si vous m'entendez mal, c'est votre faute ;
adieu.

Jolicœur reproche à son Colonel sa
timidité ridicule, & Cléon répond :

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étais Petit-Coler,
Je n'aurais pas été si sage & si discret.

Arlequin qui fait le personnage de
Nabal, dit qu'il est envoyé par Marianne, pour savoir si bientôt les chevaux & le Cocher ont mangé l'avoine, parce qu'elle veut partir tout-à l'heure.

C L É O N.

Enfin cette beauté va donc partir d'ici !
Grêle, vents furieux, tonnerre, pluie, orage,
Gardez-vous de troubler le jour de son voyage ;
Soleil lui sur sa route, afin de la sécher,

Q ij

Chevaux qui la traînez, gardez-vous de broncher.

Et vous qui conduisez à Paris cette Belle,
Que vous ferez heureux, vous vivrez auprès
d'elle !

A R L E Q U I N.

Ah ! ah ! vous aimez donc Marianne ? indiscret ?

Quel besoin de m'apprendre ainsi votre secret ?

Vous êtes bien badaut, s'il faut que je le dise ,

Mais bast, ce n'est pas la dernière sottise
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.

On annonce l'arrivée de Barbarin. Cléon évite sa présence, & le premier se plaint à Simone, des mépris qu'il vient de recevoir de son épouse, qui s'est refusée à ses embrassemens. Cependant il n'en impute la faute qu'à soi-même, & aussi faible qu'Hérode l'est dans la Tragédie, il veut absolument se réconcilier avec sa chère Marianne ; pour y parvenir, il prie sa sœur Simone de sortir de sa maison. Celle-ci lui reproche sa faible complaisance, pour une épouse indigne de son amour. Elle tranche enfin le mot, & lui dit ;

C'est peu que Marianne orgueilleuse & sévère,
Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout per-
sévére,

Et que de ses mépris vous soyez convaincu ;
C'est peu de vous haïr , elle vous fait cocu.

BARBARIN.

Elle me fait cocu ? Pouvez-vous bien, cruelle,
Annoncer à mon front une telle nouvelle ?
Nommez-moi , nommez-moi l'indigne su-
borneur.

SIMONE.

Vous le voulez ?

BARBARIN.

Parlez ; je l'ordonne.

MARODIN, accourt.

Ah ! Monsieur ,

Venez, ne souffrez pas que le crime s'a-
cheve ;

Votre épouse vous fuit & Cléon vous l'en-
leve.

BARBARIN.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à
la vengeance ,

On verra ce que c'est qu'un Prevôt qu'on of-
fense.

Q iij

Surprenons l'Infidèle ; & quant à son Mignon,
Je prétends lui jouer un tour de ma façon ;
Déjà pour commencer dans l'ardeur qui m'en-
flâme ,
Je vais dire par-tout qu'il couche avec ma
femme.

Il ordonne à Marodin de la lui amener , & lorsqu'il est seul , il se livre à ces réflexions.

Epoux infortuné , faut-il pour t'animer ,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander , pour mieux savoir la
chose ,
Qui ? Quoi ? Par quels secours ? Le tems ,
le lieu , la cause ?
Comment ? . . . Ah ! sans vouloir chercher
plus de clarté ,
Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?
Si les meilleurs Maris & les plus raisonnables ,
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables ,
Cruel , brutal , jaloux , osais-tu te flatter
Que de la Confrairie on voulût t'excepter ?
Rends-toi , rends-toi justice , & sans tant de
scrupule ,
Comme ceux que tu vois , avale la pilule.

MARIANNE, soutenue par deux Servantes.

Que vois-je ? Où suis-je ? Où vais-je ? Ah !
ma force succombe ;

Filles, soutenez-moi, de peur que je ne
tombe.

Ah ! j'ai cru voir le Diable en voyant mon
Epoux,

Eh bien ! pour quel dessein ici m'appellez-
vous ?

Est-ce pour m'assommer, dépêchez au plus
vite. . . .

Barbarin lui demandé pour quelle
raison elle se sauvait. Elle lui répond
que c'est pour éviter

Vos cruels traitemens, vos bisarres caprices ;
Mais vous aviez pour femme un phénix en
vertu,

Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

Barbarin lui pardonne tout & lui
rend sa tendresse.

En me voyant si bon, en revanche aime moi,
Va, touche dans la main.

M A R I A N N E.

Ah ! que voulez-vous faire ?

Q iv

Songez que votre main a maltraité mon père

BARBARIN.

Oui, ton pere expira sous mes coups de bâton. . . .

Mais tu dois oublier un si sensible outrage ;
Songes qu'à cet oubli mon repentir t'engage,
L'effort de ces vertus que renferment ton sein,
Consiste à pardonner sur-tout à ton prochain.

MARIANNE.

Ah ! si ce repentir était bien véritable !

BARBARIN.

Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?

Veux-tu me voir pleurer ? Me voir battre moi-même ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux,

Veux-tu que je me tue ? Oui, dis ; si tu le veux,

Je suis tout prêt ? . . .

GRIFFON.

Monsieur, Cléon est dans la place ;

Il fait le Diable, il jure, il tempête, il menace,

Il vient, il va paraître, & veut dans son dépit. . . .

BARBARIN.

Hola! je me dédis de tout ce que j'ai dit.

Ah! perfide, ah! guenon, ah! traitresse, ah! friponne,

Quoi! dans le même tems que mon cœur vous pardonne. . . .

MARIANNE.

Allez, vous radotez, un si prompt changement

Révolte tout le monde, & n'a nul fondement.

Mais supposez tantôt que je fusse coupable,
Depuis votre pardon qu'ai-je fait de blâmable?

.
Puisqu'ainsi sans sujet s'enflâme votre bile,
Cette scène si tendre était bien inutile.

BARBARIN.

J'agis sans regle, moi, je me mets au-dessus;
Mais c'est trop écouter des discours superflus;
Qu'on me la garde ici liée & garrottée..

Q v

Il fait rassembler sa Maréchaussée ,
la Pouffe & le Guet , pour s'opposer
aux entreprises de Cléon.

S I M O N E, *arrive.*

Mon frere, où courez-vous ?

Ah ! voici les Dragons qui viennent , sau-
vons-nous.

Ils veulent de vos mains arracher Marianne,
Marodin a déjà reçu cent coups de canne.

B A R B A R I N.

Allons . . . je veux . . . j'ordonne . . . il faut . .

ah ! malheureux ,

Je m'égaré , & ne fais, ma foi, ce que je veux !

M A R I A N N E, *seule.*

Tandis que l'on se bat , & qu'un moment me
reste

Composons quelques vers sur mon destin fu-
neste ;

Les stances n'étant plus à présent de saison ,
En vers alexandrins faisons notre oraison.

Elle fait en effet un fort long mono-
logue, dans lequel elle étale sa nais-
sance, tous les partis qui la recher-
chaient lorsqu'elle était fille ; la mal-
heureuse préférence que son pere don-
na à Barbarin , la reconnaissance que

ce Scélérat en eut en lui faisant trente
Procès , & en finissant par l'assommer.
(*On enfonce sa porte*).

Que vois-je ? C'est Cléon.
Il vient me secourir , hélas ! qu'en dira-t on ?

CLÉON.

Archers, disparaîsez; fuyez, Troupes pagnottes,
Et vous braves Dragons , mettez-leur des me-
nottes.

(*à Marianne*).

Le tems presse , venez.

MARIANNE.

Alte-là, s'il vous plaît.
Respectez mon honneur , laissez-le tel qu'il
est ;
Les soupçons d'un époux n'y font que trop
d'outrage ,
Sans que l'on aille encor l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & se trouve en dan-
ger ,
Je dois moins que jamais de ces lieux délo-
ger :
De mon époux encor la personne m'est chere;
Je tremble pour ses jours.

CLÉON.

La plaisante chimere !

Q vj

Quoi ! cet époux cruel, furieux & jaloux. ? ?

M A R I A N N E.

Tout ce qu'il vous plaira, c'est toujours mon époux.

C L É O N.

Il ne s'en souvient plus.

M A R I A N N E.

Je m'en souviens encore.

• Ce nom m'est précieux.

C L É O N.

Mais il le déshonore.

M A R I A N N E.

Eh bien, c'est son affaire.

C L É O N.

Il consent aujourd'hui

À ne vous plus revoir.

M A R I A N N E.

• Eh bien, tant-pis pour lui.

C L É O N.

Il vous hait à la mort.

M A R I A N N E.

• Tant mieux, cela me flatte.

CLÉON.

Il peut vous maltraiter.

M A R I A N N E.

Et je veux qu'il me batte.

CLÉON.

Pour le Mississipi.

M A R I A N N E.

Je n'en ai point d'effroi.

CLÉON.

Il vous fait embarquer.

M A R I A N N E.

Vous n'irez pas pour moi.

CLÉON.

Ah ! je perds patience , & de bon cœur j'en-
rage ;

Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage.
Retournons au combat qu'il fallait achever
Avant que de venir ici vous retrouver.

Il sort , & Arlequin arrive pour con-
seiller à Marianne de se sauver. Elle
veut au contraire aller porter sa tête à
son époux qui arrive d'un côté , tandis
qu'elle s'esquive de l'autre.

Barbarin apprend à Griffon, ou plutôt au Public, puisque celui-ci en était témoin, que ses Archers ont eûs le dessus, & que Cléon a été blessé d'un coup de pierre; mais Arlequin vient faire un récit bien autrement touchant.

Je ne saurais parler, tant ma douleur est forte,

Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

BARBARIN.

Tous ces retardemens sont ici superflus,
Où Marianne est-elle?

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'est plus.

BARBARIN.

Qu'entends-je ! Elle est partie ?

ARLEQUIN.

Apprenez davantage :

A mes yeux le vaisseau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme est noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger ;

A moins que par bonheur elle ne fût nager ;

Je vous dirai bien plus, elle était innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ! mon désespoir
augmente....

Elle était innocente ! Ah ! je veux me tuer....

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puisse achever.

BARBARIN.

Achevez , achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est partie ;

Elle allait au combat pour vous sauver la
vie ;

Et c'est dans ce moment que le traître Zarès
L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O sensibles regrets !

Poursuivez.

ARLEQUIN.

Que dirai-je ? en passant dans la rue ;

On voyait sur son front la vertu toute nue ;

La modeste innocence & la chaste pudeur

Regnaient sur son visage ainsi que dans son
cœur :

Son teint sage & discret , sa bouche scrupuleuse ,

La candeur de ses yeux , sa gorge vertueuse..

BARBARIN.

Quel galimathias ! finissez promptement.

ARLEQUIN.

Elle joint le vaisseau , le monte sagement ;
Il fait voile , & chacun lui criait bon voyage ,
Quand soudain il s'élève un furieux orage ,
Dont le vaisseau surpris , tout prêt à se noyer ,
Descendait à la cave & montait au grenier ;
Tant enfin qu'il survient un affreux vent de
bise ,

Qui contre un fier rocher en cent morceaux le
brise.

Après cet accident vous voyez bien , hélas !
Que votre femme est morte & n'en reviendra
pas.

Barbarin s'emporte contre sa sœur ,
qu'il accuse de tout le mal qui est arrivé ;
il se jette dans un fauteuil où il tombe en pamoison ;
il extravague , il redemande sa femme à tout le monde ,
& Scaramouche vient lui apprendre
que des Matelots l'ont heureusement

fauvée, il s'en réjouit, & dit au Par-
terre :

A présent que je fais qu'elle fut toujours
sage,

Je prétends désormais faire un meilleur mé-
nage.

Messieurs, vous le voyez ce raccommode-
ment,

D'une Piece comique est le vrai dénoue-
ment.

Il faut finir ainsi pour que la Parodie
Ne soit point confondue avec la Tragédie.

Cette Parodie dont Legrand & Do-
minique sont les Auteurs, fut très-bien
reçue, & eut dix-sept représentations.
Elle a sur-tout le mérite d'avoir très-bien
faisi & très-agréablement critiqué les
défauts de la Tragédie ; l'endroit sur-
tout où Barbarin, après avoir pardonné
à sa femme, s'emporte contre elle au
même instant sans en avoir de nouveaux
sujets, est très-judicieux : elle ne fit que
confirmer l'opinion du Public, qui dès
la première représentation de la Tra-
gédie, avait fort bien senti combien
ce retour d'importement était ridicule.

Les Comédiens Français avaient aussi
appris une Parodie de la Tragédie de

Marianne; mais ils ne jugerent pas à propos de la jouer, lorsqu'ils virent le prodigieux succès de celle-ci. On prétend qu'elle avait été faite par M. de Voltaire lui-même, qui, selon toute apparence, s'était ménagé, ce qui est assez naturel; lorsque l'on se châte, on frappe à côté.

A commencer du 7 Juillet, tous les Spectacles furent fermés pendant quatre jours, à cause de la Procession de sainte Genevieve, dont la Châsse fut descendue à l'occasion de la sécheresse qui durait depuis bien long-tems.



L'EMBARRAS DES RICHESSES.

Comédie en trois actes en prose , précédée d'un Prologue , & suivie d'un Divertissement , 9 Mai 1725. (1)

LE Prologue est entre un Auteur & un Payfan , il ne dit rien autre chose sinon qu'un Prologue est une chose inutile.

Trivelin botté & tenant un fouet à la main , ouvre la scène en maudissant l'amour & les Amoureux. Pamphile son Maître , l'appelle de dedans la maison , & paraît ensuite pour le charger d'une lettre qu'il lui ordonne de porter promptement à la charmante Florise la Maîtresse. Trivelin rencontre Arlequin son ancien ami , à qui il donne rendez-vous au cabaret , où il lui promet de l'aller rejoindre.

Arlequin qui n'a d'autre occupation que son amour pour Chloé , & d'autre

(1) La scène se passe à Athènes. Le théâtre représente une rue. On voit dans l'enfoncement la cabane d'Arlequin , & sur l'un des côtés un Palais de Financier.

fortune qu'un petit Jardin, chante & se réjouit sans cesse; autrefois, dit-il, quand il fallait tirer de l'eau pour arroser mes fleurs, je trouvais que la corde était si rude, & le puits si profond; mais depuis que j'aime Chloé, & que c'est pour lui faire des bouquets, je n'ai qu'à toucher la corde du bout du doigt seulement, & cela vient tout seul.

Chloé vient aussi, & fait avec lui une scène fort naïve & fort touchante; lorsqu'elle est partie, après lui avoir promis de revenir bien-tôt le voir, il chante en cultivant son Jardin:

Vive mon joli Jardin; soir & matin,
J'y ris, j'y chante, j'y badine;
Ah! le favorable terrain!
La rose y croît sans épine.

Il répète souvent le dernier vers; tandis que Midas son voisin le Financier, le regarde les bras croisés, & s'impatiente de sa gaieté. Arlequin l'aperçoit enfin, & lui propose de se divertir avec lui.

M I D A S.

Tu me fais pitié, mon enfant! tu me fais pitié!

ARLEQUIN.

Je vous fais pitié! les Maltotiers ne sont pourtant gueres pitoyables.

MIDAS.

Peux-tu être si joyeux, étant aussi malheureux que tu es?

ARLEQUIN, *riant.*

Moi? je suis malheureux? Ah! ah! ah! Diable emporte si je l'aurais jamais cru; je dors bien, je mange bien, je bois bien, je ne crains rien, je ne souhaite rien, voilà pourtant un bon malheur. Voyons donc votre bonheur à vous.

Midas lui fait un grand étalage de ses biens, qui ne causent à Arlequin qu'une envie de rire. Il n'est pas plus tenté de l'offre que le Financier lui fait de le recevoir parmi ses Commis, ni de l'espérance qu'il lui donne de faire bien-tôt sa fortune par ce moyen. Arlequin s'impatiente à la fin de tous ces faux raisonnemens, & le quitte pour aller rejoindre Trivelin, qui l'attend au cabaret.

Madame Midas survient, outrée de

ce qu'un manant comme Arlequin, ose l'éveiller tous les matins par ses chansons. Elle appelle tous ses Esclaves pour le faire assommer. Son époux & son fils ont beau vouloir la calmer, en lui représentant que le cas n'est pas assez grave pour faire punir ce malheureux comme elle le souhaite. Elle prétend elle, qu'éveiller une femme de sa sorte, est plus que suffisant pour faire pendre tous les Arlequins de la terre.

Plutus qui paraît, leur promet de trouver un moyen d'empêcher Arlequin de chanter si matin. Arlequin revient, & lui demande qui il est. Plutus lui répond qu'il est le Dieu des richesses. Arlequin l'assure qu'il ne le connaissait pas. Plutus lui exagere tous les avantages qui le suivent, & sur-tout ceux qu'il procure en amour. Autrefois, dit-il, ce n'était que par une constance aussi pénible qu'ennuyeuse, qu'un Amant parvenait à toucher le cœur de sa Maîtresse. A présent on fait l'amour comme quand on veut prendre une maison à loyer; on lit l'écriteau, on y entre, on dit cette maison-là est drôle, je crois que je m'y plairais; on se débat du prix, on en convient, on passe le bail, on s'y loge, & dès le lende-

main on voudrait en être délogé.

Arlequin séduit par les offres de Plutus, consent à être un de ses adorateurs, & reçoit un trésor qu'il lui promet de bien conserver. La suite de Plutus s'empresse à divertir Arlequin, & finit l'acte par le Vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

L'amour n'est plus comme au vieux tems,
Un Roman de longue lecture.
Souvent dix tomes rebutans,
Ne concluaient pas l'aventure ;
Mais à l'usage des Traitans,
Plutus l'a réduit en brochure,
Turelure, &c.

PLUTUS.

Dans l'Univers tout suit mes loix,
Je tourne à mon gré la nature,
Pour ayeux je donne des Rois
A la plus abjecte roture ;
De Thémis je règle la voix,
Pour favoriser l'imposture,
Turelure, &c.

ARLEQUIN.

Vieilles, qui voulez plaire encor,
Malgré votre antique figure,

Choisissez-moi, c'est un trésor
 Qu'un nigaud de mon encolure;
 Mais commencez par parler d'or,
 Sans cela point d'amour, j'en jure,
 Turelure, &c.

Arlequin uniquement occupé du soin de son trésor, en a perdu toute sa joie & toute sa tranquillité; il ne sait où cacher ce présent funeste que Plutus vient de lui faire; tout lui paraît suspect, le moindre bruit l'épouvante, il croit voir un voleur en Trivelin, qui vient le chercher pour aller boire, & il brusque sa chère Chloé, qui l'invite à venir danser avec elle à la noce de sa cousine.

ARLEQUIN.

Vas, si tu veux, pour moi je n'ai pas envie de danser.

CHLOÉ.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN, *boitant*.

Je suis boiteux.

CHLOÉ,

Tu es boiteux ? Le pauvre Arlequin !

quin ! va mon ami , ce ne fera rien....
Viens , tu chanteras.

ARLEQUIN , *parlant enrhumé.*
Je suis enrhumé.

CHLOÉ.

Tu es enrhumé ? J'en suis bien fâchée,
Arlequin. . . Viens toujours , tu ver-
ras les autres , cela te réjouira.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas le tems , adieu.

CHLOÉ , *le retenant.*

Quoi ! tu me quittes déjà , mon cher
Arlequin ? Est-ce que tu ne me vois
pas ? Je suis ta chère Chloé.

ARLEQUIN.

Sifait , sifait . . . diantre . . .

CHLOÉ.

As-tu bien le courage de t'en aller
comme cela , sans me dire un seul mot ?

ARLEQUIN , *brusquement.*

Hé ! que diable veux-tu que je te
dise ?

CHLOÉ.

Ce que tu as coutume de me dire ;
Tome II. R

ce que tu me disais encore ce matin ;
que tu me trouves belle , que tu m'aimes
bien , & que tu m'aimeras toute ta vie.

ARLEQUIN.

Je te l'ai dit deux mille fois ; je ne
saurais toujours recommencer la même
chanson.

Chloé a beau lui marquer de l'em-
pressement , à peine paraît-il se souve-
nir de l'avoir aimée. Il la congédie
brusquement , elle le quitte en pleurant ;
tout cela ne l'attendrit pas. Son trésor
est devenu le seul objet de son amour ;
mais il n'est pas plus tranquille lorsqu'elle
est partie , il ne fait s'il doit aller tra-
vailler ; s'il y va , les Voleurs vien-
dront pendant ce tems-là , & emporte-
ront son trésor ; s'il n'y va pas , on
dira dans la ville , Arlequin ne cultive
plus son jardin , c'était pourtant la seule
chose qui le nourrissait ; comment fait-
il donc pour vivre ? Il faut qu'il ait un
trésor ; il semble , dit-il , que tout le
monde l'a déjà deviné , car on me re-
garde & on m'ôte son chapeau dans les
rues.

Pendant qu'il est occupé de ces ré-
flexions , Chrisante arrive , & fait con-
naître par un *aparte* , qu'il est agité de

remords pour avoir frustré Arlequin d'une riche succession ; & pour s'acquitter envers lui , il prend la résolution de lui donner sa fille en mariage ; il l'aborde avec beaucoup de politesse , qu'Arlequin n'attribue qu'à la découverte de son trésor ; il se tue de lui dire qu'il n'a pas le sol & qu'il est un misérable ; mais il se confirme bien plus dans cette opinion , lorsque Chrisante lui offre sa fille en mariage.

ARLEQUIN.

Eh ! Monsieur Chrisante , songez que je n'ai rien.

CHRISANTE.

Vous êtes riche en vertus , cela me suffit ; ma fille sera trop heureuse de vous avoir. Vous donner à elle , c'est lui donner un trésor.

ARLEQUIN , *fuyant & courant par tout le théâtre.*

Un trésor , miséricorde ! ah je suis perdu , je suis assassiné , je suis enterré , je n'en ai point de trésor , je n'en ai point.

Chrisante lui fait entendre que ce n'est pas dans cette opinion qu'il lui

R ij

donne sa fille. Arlequin se calme & consent à l'épouser, en faveur d'une bourse de cent écus que son beau-pere futur lui donne pour acheter des habits de noces. A peine Arlequin les a-t-il, qu'il sent le chagrin de les dépenser. Un Tailleur qui lui a été envoyé par M. Chrifante, frappe à sa porte.

ARLEQUIN.

Au Voleur.

Le TAILLEUR.

Monsieur, je suis un Maître Tailleur.

ARLEQUIN.

Au Voleur, au Voleur.

Il ne veut pas absolument le laisser entrer chez lui, & se fait prendre la mesure dans la rue; mais il craint qu'il ne lui dérobe ses cent écus, il lui dit de fermer les yeux, & il cache sa bourse sur sa tête & sous son chapeau, & met ses deux mains par dessus. Le Tailleur le prie de baisser les bras; mais Arlequin ne veut pas y consentir & dit que c'est-là sa posture favorite. Tandis que ce Tailleur lui prend sa mesure, il se fait petit, petit, parce qu'il faudra moins d'étoffe, & lorsque le Tailleur

prend ses ciseaux pour marquer la mesure, Arlequin effrayé, croit que c'est pour lui couper le cou & le chasse à coups de bâton.

Au troisieme acte, Arlequin ébloui par sa nouvelle fortune, veut chasser Midas de sa propre maison; un Procureur lui offre ses services, & lui demande sur quel sujet il veut lui intenter son Procès.

ARLEQUIN.

Il est trop petit.

Le PROCUREUR.

La taille d'un homme n'est pas maitiere à Procès.

ARLEQUIN.

Il a une femme qui a de grands Seigneurs pour Amans.

Le PROCUREUR.

C'est louable, elle fait ce qu'elle peut pour ennoblir ses enfans.

ARLEQUIN.

Il ferme sa porte trop fort, & ébranle toute ma maison.

Le PROCUREUR.

Ah ! voici une bonne raison.

R iij

ARLEQUIN.

Oh ! j'en ai bien une autre ; il m'a promis des coups de bâton parce que je chante toujours.

Le PROCUREUR.

Ah ! s'il vous les avait donnés.

(*Arlequin court chez Midas*).

Où allez-vous donc ?

ARLEQUIN.

Je vais le prier bien honnêtement de me les donner.

Le PROCUREUR.

Demeurez , ce n'est pas la peine. Je vais lui faire manger en frais sa maison, & avant qu'il soit quatre jours , il y aura peut-être plus de deux rames de papier produites contre lui ; mais ne perdons point de tems , donnez-moi une vingtaine d'écus pour commencer.

ARLEQUIN.

Une vingtaine d'écus ! Vous êtes un fripon.

Le PROCUREUR.

Monsieur , je suis Procureur.

Arlequin le roffe & le chaffe.

Il se paffe plusieurs scènes entre Pamphile , Florife , Trivelin & Chloé , qui projettent de faire accroire à Arlequin , que fa Maîtrefse doit époufer Pamphile , & qui se flattent de le lui rendre par ce stratagème ; mais Arlequin y eft déjà plus difpofé qu'ils ne le croient ; il veut rendre à Plutus fon trésor , qui ne lui a caufé que des foins & des allarmes. Il fe reproche fur - tout fon infidélité envers fa chere Chloé , & fe propofe d'aller fe jeter à fes pieds pour obtenir le pardon de fon inconfiance. Plutus paraît avec Midas , il remet bien vîte fon trésor au premier , qui cherche inutilement à le lui faire reprendre , il n'en veut pas même pour le donner à Chloé , qu'il aime trop pour lui faire connaître tous les chagrins qu'il a éprouvés. On entend les violons , on voit des Danfeurs , & Arlequin quitte Plutus & Midas pour fe joindre à eux ; mais ils lui apprennent qu'ils font de la nôce de Pamphile , qui vient d'époufer Chloé. Cette nouvelle le frappe d'une violente douleur ; les riches habits dont il la voit parée , ne le laiffent plus douter qu'elle ne foit prête à de-

Riv

venir la femme de son Rival : cependant il n'ose s'en plaindre, il avoue qu'il a trop mérité qu'elle le quitte pour un autre. Les reproches qu'il se fait sont des plus touchans , & les larmes qu'il verse en abondance , sont vraiment intéressantes. Il supplie Chloé de vouloir bien le prendre au nombre de ses Domestiques , l'assurant qu'il sera trop heureux de la suivre par-tout , & d'avoir l'honneur de porter sa robe ; il prie Pamphile de l'aimer toujours autant qu'elle est aimable. Alors les sanglots lui coupent la parole , il se retire pour pleurer dans un coin du théâtre. Chloé qui n'y peut plus tenir , le rappelle & lui apprend que son mariage n'était qu'une feinte , qu'elle lui rend son cœur ou plutôt qu'elle ne le lui avait jamais ôté. Arlequin se livre à la joie , & la Piece finit par un double mariage & par les couplets suivans.

VAUDEVILLE.

CHLOÉ.

Toute ma richesse est mon cœur ,
Cher Arlequin , je te le donne ,
Qu'il fasse à jamais ton bonheur ,

C'est tout ce que j'ambitionne ;
Je ne changerais pas mon sort
Contre celui de Vénus même ,
Ah ! que c'est un charmant trésor
Que de posséder ce qu'on aime.

ARLEQUIN.

Quelqu'un peut-être me dira ,
Que ma Maison est trop petite ;
Mais je l'aime comme cela ,
Et c'est moi tout seul qui l'habite.
Fy de tous ces grands logemens ,
Je ne pourrais m'y reconnaître ;
Il y demeure tant de gens ,
Qu'on n'en connaît pas le vrai Maître.

Cette Piece eut le plus grand succès. Elle fut jouée vingt fois avant le voyage de Fontainebleau , & reprise très-souvent pendant l'hyver. Elle est le premier ouvrage de Dalainval , qui en a donné plusieurs autres depuis , tant au théâtre Français , qu'au théâtre Italien.



LE CAHOS.

*Parodie des Elémens en quatre actes ;
précédée d'un Prologue & mêlée de
Prose, de Vers & de Vaudevilles ,
23 Juillet 1725. (1)*

UN Vicomte a chargé un Avocat nouvellement arrivé de Paris, de lui composer une fête dans le goût du Ballet des Elémens. L'Avocat tâche de lui faire comprendre le plan de cette Piece & commence ainsi. Avant la naissance du monde : le Vicomte comme de raison le prie de passer promptement au déluge , & comme il ne peut rien comprendre au projet de sa Piece, il lui conseille de l'intituler *le Cahos*.

Le premier acte est celui de l'air.

Bourguignon, jadis Laquais, est devenu Commis d'un Financier ; après que son Maître lui a fait l'honneur de l'admettre à sa table ; nouvelle Ixion, il a la témérité de devenir amoureux de sa Maîtresse ; on l'appelle Madame des Airs, elle paraît bien-tôt annoncée par une symphonie & suivie de Poètes & de Musiciens, illustres nécessiteux,

(1) La scène est dans une ville de Province.

qui pour son argent chantent incessamment ses louanges & élèvent son nom jusqu'aux nues. Bourguignon attend pour déclarer sa flamme, que les Poètes & les Musiciens soient retirés, & que l'on ait chanté ces paroles à sa gloire.

Jamais femme de Parvenu
N'employa mieux son revenu ;
La Musique altérée
Par elle est enivrée ,
Et le Poète nud
Se trouve revêtu.

Madame des Airs jalouse de son mari, charge Bourguignon de l'épier & de découvrir la fille qu'il entretient. Parcourez, dit-elle, tout Paris, & surtout le quartier de l'Opéra ; informez-vous chez les Tapissiers, quelles filles ils ont meublées depuis peu ; chez les Marchands, quelles étoffes ils ont vendues ; chez les Traiteurs, quels repas ils ont portés en ville ; enfin ne négligez rien pour découvrir ma Rivale, je veux la faire renfermer. Bourguignon conseille à Madame des Airs, d'employer d'autres moyens de vengeance.

Mad. DES AIRS, *avec satisfaction.*
Que dites-vous, Bourguignon ? Quel-
R vj

que gros Seigneur vous aurait-il chargé de me parler en sa faveur?

BOURGUIGNON.

Fi donc, Madame, il y a long-tems que je ne me mêle plus de ce métier-là, c'est pour moi-même que je vous parle.

Mad. DES AIRS, *avec colere.*

Qu'entends-je! quel outrage à ma pudeur! insolent, sortez tout à l'heure.

Bourguignon la presse, elle appelle au secours, M. des Airs arrive, & reproche à Bourguignon d'avoir non-seulement volé sa caisse, mais de vouloir séduire sa femme; il est suivi d'un Commissaire & d'une Troupe d'Archers, à qui il ordonne de faire leur devoir.

BOURGUIGNON.

Ah! voilà mon horoscope près d'être accomplie, on me l'avait bien prédit que je mourrais en l'air; mais ce qui me console, c'est que je fais toutes tes voleries, & que tu pourras bien périr dans le même élément.

L' E A U.

Un Musicien de l'Opéra de Rouen (1), venant à Paris sur un bateau chargé de vins de Bordeaux, qui fait naufrage ; se sauve sur un tonneau, & aborde en chantant :

Trop cruel élément suspends ta violence,
Et laisse à bord arriver mon tonneau,
Sans lui tes flots devenaient mon tombeau ;
Mais Bacchus dont toujours j'honorai la puissance,
Par le secours du vin, m'a su tirer de l'eau.

Une Bateliere qui l'a déjà vu avant son naufrage & qui l'a entendu chanter, le reconnaît sur le rivage, & il lui déclare subitement son amour.

L O L O T T E.

Comment M. Rigaudon, en sortant de l'eau vous me déclarez d'abord votre amour ? Vous devriez plutôt aller changer de chemise.

R I G O D O N.

J'ai des raisons pour n'en rien faire.

(1) C'était Arlequin qui jouait ce rôle.

LOLOTTE.

Et quelles raisons ?

RIGAUDON.

C'est que je n'ai que celle-là.

LOLOTTE.

Cependant vous devez être mouillé.

RIGAUDON.

Pardonnez-moi , les Musiciens sont toujours secs.

Il continue à lui parler de son amour, & Lolotte lui répond qu'elle dépend de Maître Nicolas , qui arrive suivi des tireurs d'oye , & apprend brusquement à Rigaudon qu'il est son pere.

RIGAUDON.

Cependant ma mere qui chantait autrefois dans les chœurs de l'Opéra de Rouen , ne m'en a jamais rien dit , elle devait pourtant le savoir mieux que vous.

M^c. NICOLAS.

Sans doute qu'elle vous avait donné à quelque plus gros Seigneur que moi, car je travaillais dans ce tems-là aux machines de l'Opéra.

RIGAUDON.

Et apparemment votre mariage s'est fait dans les coulisses ?

M^e. NICOLAS.

Il est inutile de vous instruire de tout cela, il suffit que je suis votre pere & que je vous marie avec ma filleule Lolotte. Elle chante, vous chantez aussi, & vous jouez du violon, je tâcherai de vous faire entrer à l'Opéra.

Cette raison est plus que suffisante, quoique le mariage ne se fasse pas moins à l'impromptu que la déclaration d'amour & la reconnaissance, & il est célébré par les chants & les danses des Bateliers qui terminent la Piece.

L E F E U.

Agnès qui est sortie du Couvent depuis huit jours & qui doit y rentrer le lendemain, aime un jeune homme dont elle est tendrement aimée; sa mere va courir le bal, & la charge d'avoir soin qu'elle trouve de la lumiere à son retour. A peine est-elle sortie, que l'Amant qui n'attendait que ce favorable instant, s'introduit dans la maison, sui-

vi d'Arlequin son Valet. Agnès lui reproche d'abord le peu de cas qu'il fait de son honneur, & répond aux offres qu'il fait de l'épouser, qu'elle a promis à sa mere de rentrer pour toujours dans le Couvent.

ARLEQUIN.

Bon, bon, l'amour doit vous relever de toutes vos promesses, vous ne seriez pas la premiere Vestale qui aurait manqué de parole.

AGNES.

Qu'est-ce qu'une Vestale ?

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc jamais été à l'Opéra ? Oh ! j'y ai été moi, & c'est là que j'ai appris que les Vestales étaient de jeunes filles qui chantaient & dansaient dès le commencement du monde, & qui vivaient dans le feu comme le poisson dans l'eau Après le débrouillement du cahos Vous comprenez bien cela

Valere le fait taire, & lui ordonne de prendre garde que personne ne vienne.

Arlequin va se coucher sur une table ;

& s'endort tandis que les Amans s'entretiennent de leur amour ; mais la mere revient , frappe à la porte ; Arlequin se réveille en sursaut , & renverse la lumiere qu'il éteint.

VALERE.

Qu'as-tu fait, malheureux ?

ARLEQUIN.

Il n'y a qu'à appeller l'amour pour la rallumer.

VALERE.

Le Diable t'emporte , on heurte à la porte & tu cries comme un enragé.

ARLEQUIN.

On heurte à la porte ? Eh bien ! tant mieux , je vais prier ces gens-là de nous rallumer notre chandelle.

AGNES.

• Et non , Arlequin , c'est ma mere ; je suis perdue si elle me trouve sans lumiere.

ARLEQUIN , *soufflant sur la bougie pour la rallumer.*

Ah ! morbleu , si nous avions quel-

que Vestale ici qui eût bonne haleïne... attendez, attendez, je me souviens que Violette m'a fait présent l'autre jour d'un briquet ; quoique l'amour n'agisse ici que par bricole, cela vaudra bien le miracle qui se fait à l'Opéra, & cette allumette fera autant d'effet que son flambeau.

Il allume la bougie, & Agnès ouvre la porte à sa mere qui entre accompagnée des Vestales & des Romains. Elle est fort scandalisée de la trouver avec Valere à l'heure qu'il est.

ARLEQUIN.

Monsieur vient demander votre fille en mariage, & moi je suis venu pour allumer le flambeau nuptial.

La MERE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Voilà une belle heure pour demander une fille en mariage.

VALERE.

J'ai su que vous la mettiez demain dans un Couvent, & je suis accouru au plus vite, pour vous dire que mon pere consent que je l'épouse sans dot.

La M E R E.

Sans dot ! ah ! c'est tout autre chose.
Ma fille est à vous.

V A L E R E.

Quel bonheur pour moi ! venez
Peuples , venez célébrer ce beau jour.

A R L E Q U I N.

Comment donc ce beau jour ? Avez-
vous oublié que nous sommes dans la
nuit ?

La M E R E.

Nous avons heureusement les vio-
lons , & nous avons inventé la plus
jolie mascarade du monde. Nos hom-
mes sont déguisés en Romains , & nos
femmes en Vestales.

A R L E Q U I N.

Des femmes déguisées en Vestales ?
Il y en a bien aujourd'hui qui pren-
nent cette mascarade-là.

On chante & on danse.

Tant que le monde durera ,
Le flambeau du Dieu d'Hyménée
Fort peu brillera ;
D'abord l'amour l'allumera ,

Mais dès la seconde journée
Son feu s'éteindra.



Tant que Fillette fermera
L'oreille à qui voudra se plaindre,
Sa vertu luira ;
Mais sitôt qu'elle écoutera ,
On verra sa vertu s'éteindre
Comme à l'Opéra.



Tant qu'un Amant dépensera
Près d'une Vestale en détrempe ,
Le feu durera.
Chaque présent l'attifera ;
Mais si l'huile manque à la lampe ,
Le feu s'éteindra.

L A T E R R E.

Un jeune Jardinier appelé Florestan, est amoureux d'une belle Jardinière nommée Pouponne ; pour savoir s'il en est aimé, il prend les habits de Jacqueline, Confidente de sa Maîtresse. C'est sous ce déguisement qu'il s'entretient avec elle ; leur conversation est interrompue par un bruit de cors. Pa-

rapan, jeune Gentillatre & Seigneur
du hameau, paraît avec une Troupe
de Chasseurs, tenant à la main un bois
de cerf qu'il présente à Pouponne.

POUPONNE.

Que voulez-vous que j'en fasse ? Ce
présent-là ne convient gueres à une
femme.

PATAPAN.

Et à qui voulez-vous que je l'offre ?
Tous mes amis en ont déjà une bonne
provision.

POUPONNE.

Vous pouvez le garder pour vous.

FLORESTAN.

Eh ! Mademoiselle, acceptez le pré-
sent de Monsieur, vous lui en ferez un
autre.

POUPONNE.

Mais enfin que venez-vous faire ici ?

PATAPAN.

Vous dire seulement en passant que
je vous aime, & faire danser mes gens
dans votre Jardin pour les délasser des
fatigues de la chasse.

POUPONNE.

Mais à quoi servira tout cela ?

PATAPAN.

A amener un divertissement à propos.

POUPONNE.

Le vôtre ne pouvait venir plus à contre-tems, vous m'avez fait une frayeur terrible, je suis prête de tomber en foiblesse.

PATAPAN.

Est-ce pour moi ?

POUPONNE.

Non, en vérité.

PATAPAN.

N'êtes-vous pas rassurée quand je dis que je vous aime ?

POUPONNE.

Cet amour est bien inutile, puisque je ne suis pas d'une condition égale à la vôtre, & que d'ailleurs je ne veux pas me marier.

PATAPAN.

Eh ! parbleu ni moi non plus. Je ne

prétens faire l'amour qu'en courant;
mais cela n'empêche pas que vous ne
veniez vous asseoir auprès de moi pour
voir le Divertissement.

Un CHASSEUR, *chante* :

L'Hymen est un Chasseur étrange
Qui ne chasse qu'avec froideur,
A tout moment il prend le change;
Ah! que c'est un mauvais Piqueur.
Il n'a point de route assurée
Pour suivre sa bête égarée;
Et sans qu'il y soit quelquefois,
Les Amours en font la curée;
Ou ne lui laisse que le bois.

VAUDEVILLE.

Ah! que la forêt de Cithère
Pour la chasse est un beau canton!
Dans l'hiver on n'y chasse guère,
Mais au Printems c'est la saison;
Ton, ton, ton, ton taine ton ton.



Pour moi je vais toujours en quête
De quelqu'agréable Tendron,
A ses allures je m'arrête
Pour voir s'il est courable ou non.



Pour me mettre bien sur la voie ;
Je prends pour guide Cupidon ;
Je lui retiens , ou lui déploye
Le trait selon l'occasion.



Aux abois quand la bête est mise ,
A lever le pied je suis prompt ;
Mais je ne sonne point la prise
Comme bien d'autres Chasseurs font.

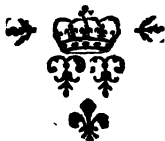


Aussi-tôt que la Fête est finie , Pou-
ponne congédie Patapan , qui se retire
de la maniere la plus complaisante.

Elle renoue la conversation avec
Florestan , qui n'a pas beaucoup de
peine à lui faire avouer que c'est lui
qu'elle aime. Alors il se decouvre ,
tombe à ses genoux , & la Piece finit
par leur mariage.

Ces quatre petits Divertissemens ne
composent pas la meilleure Piece qui
soit sortie de la plume de Legrand , &
cependant elle eut le succès le plus
complet , sans doute à cause de la mu-
sique charmante que Mouret avait faite
à ce Divertissement. La Parodie eut 22
représentations avant le voyage de
Fontainebleau,

Fontainebleau , & fut reprise presque autant de fois pendant l'année. Elle est, comme nous l'avons annoncé, la Parodie des Éléments, Ballet héroïque & pastoral, dont Roi a fait les paroles, & Lalande en société avec Destouches, en ont composé la musique. Il fut donné pour la première fois le 29 Mai 1725. Quoi qu'en dise Legrand, les paroles de ce Poëme & sur-tout celles du Prologue, sont regardées comme le chef-d'œuvre des Opéra modernes. Le premier acte est la fable d'Ixion ; le second, celui d'Arion ; le troisième, l'histoire des Vestales ; & le quatrième, les amours de Vertume & Pomone.



L'HÉRITIER DE VILLAGE.

*Comédie en un acte en prose ,
19 Août 1725. (1)*

BLAISE arrive en guêtres , suivi d'Arlequin portant un paquet. Claudine , la femme de Blaise , entre de l'autre côté. Dès qu'elle l'aperçoit , elle lui demande pourquoi il a resté si long-tems à Paris ? Blaise lui répond que c'était pour voir mourir son frere , & lui apprend qu'il lui a laissé cent mille francs. Elle a d'abord beaucoup de peine à le croire ; mais elle se le persuade facilement lorsqu'il lui apprend qu'il est venu par la voiture , qu'il a dépensé un écu , & qu'il lui ordonne de donner généreusement six sols à Arlequin , qui a porté son paquet. Ils le retiennent à leur service lorsqu'il leur apprend qu'il a demeuré huit ans à la Cour.

(1) La scène est dans un village.

BLAISE.

Allons, v'la de jolies affaires ; je lui baillerons ma fille pour apprentie , il la fera Courtisanne.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire , je suis admirable pour élever une fille ; je fais lire & écrire dans le latin , dans le français , je chante gros comme un orgue , & je verse à boire comme un robinet de fontaine.

Blaise qui a passé dix ans à Paris , donne à sa femme des leçons pour se conduire dans le beau monde.

Madame Damis & le Chevalier arrivent , & ne comprennent rien à la manie de Claudine , qui prétend qu'ils doivent la traiter avec respect. Blaise paraît , & Madame Damis se plaint à lui du procédé de sa femme ; mais il n'est pas moins étonné lui même que personne ne le salue lorsqu'il entre.

Ses réponses sont de plus en plus impertinentes ; celles de sa femme & de ses enfans ne leur cedent en rien , ce qui fait croire à Madame Damis & au Chevalier , qu'ils ont tous perdu la tête. Mais Blaise leur explique le

S ij

sujet de cette nouvelle fierté, & le Chevalier le trouve très-suffisant & très-raisonnable. Il change de ton avec Madame Claudine, qu'il traite d'une manière très-civile & même galante, ce qui la met dans le cas de faire usage des leçons de politesse que son mari lui a données dans une scène précédente.

Madame Damis trouve cet événement singulièrement plaisant, mais il fait naître au Chevalier des vues plus sérieuses; il imagine de profiter de la nouvelle fortune de Blaise, pour raccommoder la sienne & celle de Madame Damis qui sont un peu usées. Madame Damis fait d'abord quelques petites façons; mais le Chevalier détruit ses préjugés, & la détermine à offrir sa main à Colin, en même tems qu'il demande pour lui celle de Colette. Ils accablent de complimens M. Blaise & Madame Claudine, qui peu accoutumés à des manières si prévenantes, se laissent aisément séduire & consentent aux deux mariages. Avant que de les conclurre, Blaise prie Arlequin de dresser un petit brin ses enfans selon leur qualité & suivant le biau monde.

Arlequin se recueille avec gravité

pour travailler à l'éducation de ses deux pupilles. Il engage Colin à feindre qu'il est amoureux de Colette, & il leur fait répéter une scène d'amour qu'ils feraient tout bonnement, naïve, & qui les rend très-ridicules. Au moment où les Futurs sont prêts à signer le contrat, en supposant qu'ils le sachent, M. Griffet, Clerc du Procureur de M. Blaise, lui remet une lettre qui lui apprend que M. Rapin, Usurier, entre les mains duquel il avait laissé ses cent mille francs, vient de faire banqueroute. Le Chevalier qui a lû la lettre, la replie, la rend à Blaise, en lui disant je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur. Il s'en va & emmene Madame Damis, Arlequin les reconduit avec une grande révérence, & revient demander à Blaise ses gages, sur le pied de cent écus par an, pour l'espace d'un jour qu'il a été à son service.

Cette Piece qui n'est qu'une mauvaise copie de l'Usurier Gentilhomme, n'était pas digne de la plume de M. de Marivaux, aussi n'eut-elle qu'un succès très-médiocre. Elle fut jouée neuf fois avant le voyage de Fontainebleau, pour lequel les Comédiens partirent.

le 2 Septembre, & d'où ils revinrent le 24 Octobre. Ils essayèrent alors de la remettre ; mais inutilement. La première représentation ne fut point annoncée. Cette modestie de la part de l'Auteur, annonce assez le peu d'espérance qu'il en avait conçu, & le sauve du reproche qu'aurait pu mériter une plus grande prétention.

Le 27 Octobre, les Comédiens Italiens donnerent *gratis* une représentation de Belphegor, pour la réjouissance des nûces de Sa Majesté. Ils avaient avant leur départ pour Fontainebleau, donné une nouveauté des plus singulieres. Deux Sauvages amenés depuis peu de la Louifianne, danserent trois fortes de danses ensemble & séparément, d'une maniere à ne pas laisser douter qu'ils avaient appris leurs pas & leurs sauts, très-loin de Paris.

Ce qu'ils prétendaient figurer, était sans doute fort aisé à entendre dans leur Pays ; mais rien n'était plus difficile à pénétrer dans celui-ci. Tout ce qu'on en put à peu près entrevoir, était que le premier Danseur représentait un Chef de sa Nation, vêtu un peu

plus modestement qu'on ne l'est à la Louisianne; mais en sorte que le nud du corps paraissait assez, il portait sur la tête une espee de couronne, pas riche, mais fort ample, & très-abondamment ornée de plumes de différentes couleurs. L'autre n'avait rien qui le distinguât d'un simple Guerrier. Le premier fit entendre à celui-ci, par sa façon de danser & par ses attitudes cadencées, qu'il venait proposer la paix; il présenta le calumet ou étendart à son ennemi, & ensuite ils dansèrent ensemble la danse de la paix.

La seconde danse appelée de la Guerre, exprimait une assemblée de Sauvages qui vont prendre le parti de faire la guerre à tel ou tel Peuple, & l'on en fait voir toutes les horreurs; ceux qui sont de ce sentiment, opinent en venant se mêler à la danse.

Dans la troisieme, le Guerrier allait d'abord à la découverte de l'ennemi, armé d'un arc & d'un carquois garni de fleches; pendant que l'autre assis par terre, battait en cadence sur un tambour ou espee de timbale, pas plus gros que la forme d'un chapeau. Après avoir découvert l'ennemi, le

Siv

premier Sauvage revenait en donner avis à son Chef, il imitait ensuite le combat dans lequel il supposait avoir défait l'ennemi, après quoi ils dansaient ensemble la danse de la victoire.

Ces deux Sauvages âgés d'environ vingt-cinq ans, étaient grands & bien faits, & paraissaient avoir beaucoup de force.



LE RETOUR DE LA TRAGÉDIE.

*Comédie Française en un acte en prose,
5 Janvier 1726. (1)*

LA Troupe qui était allée à Fontainebleau, y est personnifiée sous le nom de la Tragédie. Elle est fort surprise de trouver sur son théâtre une décoration aussi nouvelle à ses yeux que celle de Montmartre ; elle en demande la raison à Pasquin, qui lui dit que le pitoyable état où sa sœur la Comédie s'était trouvée réduite par le départ de ses principaux Acteurs, l'avait obligée à donner quelque chose qui pût rappeler le Public chez elle. La Tragédie apprend avec colere les bassesses que sa sœur a faites ; mais elle est bien plus irritée quand elle voit approcher sa sœur sous l'habit d'Arlequin. Sanglans reproches d'un côté, justifications plai-santes de l'autre. Cette scène est interrompue par l'arrivée du Baron de Trin-

(1) Le théâtre représente Montmartre, & la scène est sur le théâtre même des Comédiens Français.

quenbeg, qui est dans une colere épouvantable. Le sujet de ce grand courroux, c'est que M. l'Opéra veut faire assigner la Comédie Française, pour avoir joué sur son théâtre une Piece dévolue de plein droit à son frere l'Opéra Comique, ce qui donne lieu à la Tragédie d'évaporer encore sa bile contre une sœur par qui elle prétend avoir été deshonorée pendant son absence. Elle lui dit qu'outre ce Procès qu'elle lui fait de la part de l'Opéra, elle a porté les Comédiens Italiens à faire une Piece nouvelle, où leur vengeance éclatera. Le Baron prétend la rassurer de ce côté-là, en lui disant que cette Piece ne vaut rien, & qu'il vient d'en voir le Prologue qui a été très-mal reçu du Parterre. La raison qu'il en donne, c'est qu'on n'y a fait que rire depuis le commencement jusqu'à la fin. La Tragédie ne prend pas le change comme le Baron, elle ne voit que trop que ce Prologue où l'on n'a fait que rire a réussi, ce qui lui est confirmé sur le champ par un de ses amis, qui lui prouve par ses larmes combien le Public a ri au Prologue en question. La Tragédie le prie d'aller voir si la Piece aura le même succès,

& de renvoyer lui en rendre un compte fidele.

Arlequin, en Marquis Gascon arrive:
Il peste contre les Comédiens Italiens,
& les trouve bien plaisans de l'avoir
fait rire dans le Prologue, pour l'en
faire repensir dès la premiere scène du
premier acte. Il dit qu'il n'y a pu te-
nir ni en voir davantage. Une femme
survient, qui dit qu'elle a vu toute la
Piece, mais qu'elle n'y a rien com-
pris, & qu'on y a fait un si grand bruit,
qu'il lui a été impossible de juger si
elle est bonne ou mauvaise. La Tra-
gédie brûle d'impatience d'être mieux
instruite du succès d'une Piece qui lui
tient si fort au cœur. Pasquin vient
enfin la tirer d'une incertitude qu'elle
ne peut plus soutenir. Le récit qu'il lui
fait du mauvais succès, est parodié par-
tie de la conjuration de Cinna, partie
du Cid.

P A S Q U I N.

Mesdames vous saurez qu'en ce danger pres-
sant,

Qui jette dans nos cœurs un effroi si puis-
sant,

Une troupe d'Auteurs chez Procope assem-
blée,

S vj

Sollicita mon ame encor toute troublée ;
Mais je ne voulus point entrer dans le projet ,

Et sans rien hasarder j'en attendis l'effet.
Jamais contre une Piece entreprise conçue
Ne permit d'espérer une plus belle issue ;
Jamais de tant d'ardeur on n'en proscriit le fort ,

Et Poètes jamais ne furent mieux d'accord.
Ils partent & l'on voit leur caustique cohorte ,
De l'Hôtel de Bourgogne environner les portes.

Ils entrent au parterre , y prennent leurs quartiers ,
Aiguisent leurs sifflets , dérouillent leurs gofiers ,
Animent leurs Amis entrés sous leurs auspices ,
Et d'un tumulte affreux annoncent les prémices.

Le Prologue commence , où malgré leur ardeur ,
Les Conjurés surpris sont frappés de terreur ;

En ce triste moment la cabale troublée
Semble s'être sans fruit au Parterre assemblée :

Amis, dit l'un des Chefs, je ne vous connais plus,

Est-ce pour écouter que vous êtes venus ?

Rompez, rompez enfin un si lâche silence.

Chacun reprend courage, & la Piece commence :

On l'écoute d'abord assez tranquillement ,

Attendant de siffler le bienheureux moment.

Il arrive bien-tôt , & la seconde scène

Pronostique à la Piece une chute prochaine.

Ils agissent alors & tous en même-tems

Poussent jusqu'au Ciel mille cris éclatans.

Leurs Amis à ces cris d'un autre coin répondent ;

On les entend siffler , les Acteurs se confondent ;

Ils ne peuvent parler , leurs esprits sont glacés ,

La cabale leur crie , annoncez , annoncez.

Le second acte enfin n'a pas meilleure chance.

Un Crispin y paraît , on lui donne audience ;

Pendant quelques momens on suspend le fracas ;

Il est même applaudi , cela ne dure pas :

Et contraint de céder au destin de la Piece ;

Il ne peut au Public redonner l'allégresse :

On n'écoute plus rien , & la confusion

Augmente à chaque instant, & malgré Pantalou,

Qui vient en baignolette, on fiffle, on étrenue :

Le Divertissement paye sa bienvenue ;

Le milieu du Parterre, & ses coins & recoins,
Sont des champs de carnage où triomphent
leurs soins.

Ce récit porte la joye dans le cœur de la Tragédie & de la Comédie sa sœur. Cette dernière dit qu'elle avait si bien prévu la catastrophe, qu'elle avait déjà fait faire une Piece à ce sujet. Elle en fait répéter le Divertissement. Les Acteurs Français entrent gaiement d'un côté, & les Acteurs Italiens tristement de l'autre. Un Comédien Français dit à Arlequin qu'il prend une véritable part à son infortune, & lui conseille de dire que c'est la cabale qui a causé la chute de sa Piece. Arlequin lui répond par ce couplet.

D'une cruelle raillerie

J'éprouve tous les traits piquans,

Il faut agir selon le tems,

& je cede à sa tyrannie ;

Mais songez que je vous attens

A la premiere Tragédie.

Ce qui donna lieu à cette petite Comédie, c'est celle que les Comédiens Français donnerent sous le titre d'*Impromptu de la Folie*, dont Legrand était l'Auteur. Les Comédiens Italiens voyant que les Français avaient introduit sur leur théâtre un Pantalon, un Arlequin & une Violette, voulurent en avoir raison. Ils donnerent d'abord une Piece qui avait pour titre l'*Italienne Française*, pour opposer à la Française Italienne, qui était une des deux Pieces de l'*Impromptu de la Folie*. Cette premiere n'ayant pas réussi, Romagnesi, reçu depuis Pâques dans la Troupe, composa celle dont nous venons de donner l'extrait. Elle eut plus de succès, & dédommagea ses camarades de la chute de la précédente. Elle n'a cependant point été imprimée.

François Riccoboni, fils de Louis Riccoboni, & de la Demoiselle Flaminia, débuta le 10. Janvier par le rôle de l'Amoureux dans la *Surprise de l'Amour*. Il ne faisait que de sortir du Collège, & son pere crut devoir prévenir les Spectateurs par un Discours propre à captiver leur bienveil-

lance ; il était superflu , car le jeune Riccoboni montra beaucoup de talens & eut beaucoup de succès , ce qui fit adresser à son pere les vers suivans :

Pour ton fils , Lelio , ne sois plus allarmé ,
Il n'a pas besoin d'indulgence ,
D'un heureux coup d'essai le Parterre charmé,
N'a pu lui refuser toute sa bienveillance ;
Pour ses succès futurs cesse donc de trem-
bler ,
Que nulle crainte ne t'agite ,
Si ce n'est d'avoir dans la suite ,
Un généreux Rival qui pourra t'égalér.



LE NAUFRAGE.

*Comédie en cinq actes en prose ,
14 Février 1726. (1).*

LELIO qui sait que Silvia est sur mer pour le venir trouver à la Martinique, est allarmé d'un orage qui vient de se dissiper. Silvia & Spinette se sauvent après que l'esquif où on les avait fait descendre a été brisé contre le rocher que la décoration représente, & ne sachant où trouver un asyle, elles frappent à la porte de la Maison d'Horace, pere de Lelio, qui les reçoit chez lui. Arlequin en est content, parce que, dit-il, pour peu qu'on voye un cotillon voltiger dans une chambre, ç'a réjouit l'imagination. Le vieil Horace a des raisons plus sérieuses pour recueillir Silvia, il en est devenu amoureux.

Tout ceci se passe sans que Lelio en

(1) La scène est au Fort-Royal de la Martinique. La Décoration représente dans le fond du théâtre, une Mer extrêmement agitée, un grand Rocher, & sur le derriere du théâtre, des Maisons.

sache rien , & ce n'est que par son Valet Trivelin , qu'il apprend que sa chere Silvia est chez son pere ; il y court , le rencontre , & a avec lui une conversation qu'il aimerait mieux avoir avec sa Maîtresse , quoiqu'il ait pour son pere tous les sentimens que le sang & le devoir peuvent inspirer à un fils vertueux. Cette conversation qui a commencé d'une maniere fort tendre , finit cependant par une querelle assez vive entre le pere & le fils , parce que le second veut placer les deux Etrangères chez une femme qui est de sa connaissance , & que le premier veut absolument qu'elles aillent chez une autre femme , qui est de la sienne.

Dans la scène suivante , Lelio apprend à son ami Cinthio , les desseins de son pere & les raisons qu'il a de s'y opposer : celui-ci lui promet de cacher Silvia chez la femme du Gouverneur , parente de Flaminia sa belle-mere. De son côté le bonhomme Horace prie Fabrice son ami , qui est pere de Cinthio , de compâtrer à sa faiblesse , & de cacher chez lui sa nouvelle Maîtresse. Fabrice s'en excuse d'abord à cause de la jalousie de Flaminia sa femme ; mais comme elle est à la cam-

pagne, il y court enfin. Horace appelle Silvia & sa suivante, les remet entre les mains de Fabrice, & charge Arlequin de préparer un excellent souper. Arlequin resté seul, dispose l'ordre du repas. De deux cent francs que son Maître lui a donnés, il met d'abord cent francs pour du fromage, ensuite cinquante francs de macarons, & comme il ne reste plus que cinquante francs pour avoir le gras, le maigre & tous les différens vins qu'on lui a demandés, & qu'il voulait qu'il restât encore quelque chose pour lui; il reprend plusieurs fois son calcul, qu'il commence toujours par cent francs de fromage, ne pouvant se déterminer à rien rabattre sur cet article. Il imagine enfin d'aller tendre ses filets & de prendre du poisson qu'il vendra à son Maître pour le reste du repas.

Au troisieme acte, Flaminia arrive de sa Maison de campagne plutôt que son époux ne l'avait cru. Elle rencontre d'abord Lelio, qui après quelques complimens sur son retour, la quitte pour entrer dans la maison de son pere dont il voit la porte ouverte, & où il se flatte de trouver sa chere Silvia.

Cependant Rosette, suivante de Fla-

minia, qui est entrée la première dans la maison de sa Maîtresse, en sort toute étonnée, & vient lui apprendre que son mari y est avec deux filles. Flaminia entre transportée de jalousie, & Lelio fort accablé de douleur. Son ami Cinthio vient lui apprendre qu'il a obtenu de la femme du Gouverneur, la permission de lui mener Silvia; Lelio lui apprend qu'il n'en est plus tems, & que son pere l'a enlevée; il sort au désespoir. Flaminia se plaint à Cinthio de la conduite scandaleuse de son pere, ce qu'il ne peut se persuader; il entre dans la maison pour s'en éclaircir, & revient à l'instant, après avoir vu que celle qui donne tant d'inquiétude à sa belle-mere, n'est autre que Silvia, l'Amante de son ami. Il veut rassurer Flaminia sur ses soupçons, & lui promet qu'avant deux heures, celles qui les ont causés, ne seront plus chez elles. Flaminia feint de le croire, afin de le retenir dans ses intérêts; mais elle ne renonce pas pour cela à ses projets de vengeance. Fabrice sort de sa maison pour gémir des extravagances de son vieil ami, il est très-surpris de voir son épouse qu'il n'attendait pas sitôt, & qui

lui fait de sanglants reproches. Dans le tems qu'il est prêt à lui tout révéler pour l'appaiser, le Cuisinier qui doit préparer le souper, arrive avec Arlequin. Ces apprêts d'un souper irritent encore plus Flaminia, qui sans donner le tems à Fabrice de se justifier, bat Arlequin & le Cuisinier, entre dans sa maison & en chasse Silvia & Spinetta. Horace les reprend, & leur rend leur premier asile ou plutôt leur première prison.

Lelio au désespoir de trouver un Rival dans son pere, veut quitter pour jamais un pays qui lui est si fatal; il ignore où est sa chere Silvia. Cinthio, fils de Fabrice, vient lui en donner des nouvelles, l'ayant vue chez son pere avant l'arrivée de Flaminia. Il s'offre à conduire cet Amant désespéré auprès de sa Maîtresse; mais ils ne la trouvent plus chez Fabrice, Flaminia l'en ayant fait sortir. Ce dernier coup du sort accable Lelio; mais Cinthio lui rend quelque espérance, par le conseil qu'il lui donne de venir chez son pere Fabrice, de l'instruire de tout ce qui se passe, de le prendre pour intercesseur auprès d'Horace, & de mettre Flaminia même dans ses intérêts; Le-

lio consent à tout ce que son ami Cinthio exige de lui.

Arlequin revient de la pêche avec une cassette qu'il a trouvée dans ses filets; il fait de grands projets de fortune. Il veut d'abord être Général d'Armée, mais les coups de canon le dégoûtent, il s'en tient à mener une vie commode & tranquille auprès d'une bonne table, & afin que sa mémoire dure long-tems, il veut faire bâtir une ville à laquelle il donnera le nom d'Arlequinople; mais Trivelin qui l'a écouté, ne doute point que cette cassette ne soit celle de M. de la Bouffole, Capitaine du vaisseau qui a fait naufrage, & qui s'est sauvé aussi bien que Silvia. Arlequin & lui se disputent & se battent à ce sujet. Horace qui survient, ayant écouté les raisons de part & d'autre, ordonne que la cassette soit portée dans son cabinet pour être rendue à son Maître.

Arlequin s'écrie.

Projets évanouis aussi-tôt que formés! Trivelin se moque de lui; mais le vieil Horace toujours inquiet & jaloux, charge Arlequin de conduire Silvia & Spinette chez Argentine. Trivelin qui entend ce nouvel ordre contraire

à l'amour de son Maître, prend son parti sur le champ, s'avance vers Arlequin le visage couvert, & lui fait tant de peur, qu'il l'oblige de lui livrer les deux Demoiselles.

Pendant ce tems-là, Fabrice a reconnu Silvia pour sa niece. Des idées confuses de ressemblance, & la tendresse du sang le lui ont d'abord persuadé; mais on en trouve des preuves plus solides dans la cassette qu'Arlequin a pêchée. Horace & Fabrice consentent au bonheur de Lelio & de Silvia; la cassette est rendue à M. de la Bouffole, qui récompense Arlequin par qui elle a été trouvée. Arlequin régale les pêcheurs de ce rivage, qui finissent la Piece par une fête qu'ils font entr'eux.

L'intrigue de cette Piece n'est autre que celle de l'Esclave perdue & retrouvée, Comédie Italienne, dont le sujet est tiré de Plaute; elle est bien conduite & bien développée. Les scènes en sont bien liées, les caracteres bien soutenus, & le comique est plus dans la situation que dans les mots; mais le Public accoutumé aux dialogues brillans & spirituels de M. de Marivaux, ne rendit pas à cette Piece toute la justice qu'elle méritait. Elle fut cepen-

dant jouée dix fois & fort applaudie ; elle est de Madame Riccoboni , qui sous le nom de Flaminia , a fait long-tems les délices du théâtre Italien. Elle est actuellement encore vivante , & c'est à l'époque de sa retraite que nous projettons de rendre un compte plus détaillé de ses talens.



LE TOUR DE CARNAVAL.

*Comédie en un acte en prose , suivie
d'un Divertissement , 24 Février
1726. (1)*

MADAME Richard veut marier sa fille Marianne à M. de Sotenrobe, Marianne l'affure qu'elle est prête à lui obéir, & sa mere lui ordonne de s'aller habiller pour un bal que son époux futur lui donne, tandis qu'elle va faire quelques emplettes pour emporter à Gisors, où le mariage se doit terminer.

Marton témoigne sa surprise à Marianne, sur le consentement qu'elle vient de donner à un mariage avec le plus grand benêt de tout le Royaume, tandis qu'elle oublie les tendres sermens qu'elle a faits à Clitandre, lorsqu'il est parti pour l'armée. Marianne lui répond qu'elle n'a pu se dérober aux persécutions de sa mere, que par cette feinte obéissance ; elle ajoute que Cli-

(1) La scène est à Paris, dans un Antichambre d'un Hôtel garni.

tandre est arrivé de l'armée, qu'elle vient de le voir, qu'il n'a osé l'aborder, mais qu'elle a bien remarqué qu'il la faisait suivre par Sans-Quartier son Valet.

Sans-Quartier vient, comme Marianne l'a prévu; on l'informe de tout ce qui se passe, & lorsqu'on lui nomme Sotenrobe, il se rappelle sur le champ d'avoir été son camarade d'étude, c'est-à-dire, d'avoir été Laquais d'un Procureur, dont il était le Clerc. Il ne doute point qu'il ne soit homme à donner facilement dans le panneau le plus grossièrement tendu. Il avertit Marianne, que son Maître viendra bien-tôt sous une forme qui ne le rendra point suspect. Sans-Quartier se retire. On entend Sotenrobe crier derrière le théâtre, ah les fripons! les marauts! les canailles! Il paraît en robe, sans perruque, sans chapeau & avec un rabat tout chiffonné; il continue à crier: insulter de la sorte un Assesseur! en appercevant Marianne, il lui dit qu'elle a bien manqué d'être veuve, avant que d'être mariée. Marton en étouffant de rire, & Marianne en tâchant de s'en empêcher, se prient de leur apprendre ce qui lui est arrivé.

SOTENROBE.

J'étais il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baissais pour ramasser un écu qui était cloué à terre, un petit coquin m'est venu donner sur le dos d'une latte où il y avait un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet ; mais malheureusement il était fils de trois ou quatre Fiacres qui étaient sur la Place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étais Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de fouet ; j'ai fui ; ils m'ont poursuivi toujours fouettant, mille Badaux se sont mis en haye pour me faire des ha ho !

MARTON.

Je le crois bien ! le spectacle était des plus nouveaux, de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins !

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carrosses, j'entendais de maudits Laquais

T ij

grimpés derrière, qui criaient aux Fiacres, fouettez, fouettez, c'est un Commissaire : enfin je me suis sauvé dans le Palais Royal, je l'ai traversé, j'ai demandé en sortant un Commissaire pour faire ma plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai fait, croyant que c'était la corde d'une sonnette, & il est tombé sur moi un sceau d'eau.

A peine Sotenrobe est-il sorti pour aller chercher une perruque & un chapeau, que Clitandre, Amant de Marianne, arrive travesti en haute-à-bas avec une malle sur le dos. Après un petit jeu de théâtre il est reconnu par sa Maîtresse ; il la presse de consentir à une tromperie qu'il veut faire à son Rival. Marianne donne les mains à tout ce qui peut assurer le bonheur de son Amant.

Sotenrobe revient & veut rentrer en voyant le Marchand, parce qu'il craint de dépenser de l'argent.

S O T E N R O B E.

N'achete rien de ce drôle-là, ma petite femme, il t'affronterait.

M A R T O N.

Ne craignez-rien de ce côté-là, je

le connais , & je suis sûre que toute la
marchandise est de bon aloi.

CLITANDRE.

Monseigneur , ne voulez-vous rien
du nôtre ? . . . des peignes pour bien
peigner votre perruque.

MARIANNE.

Expliquez-moi , je vous prie , cet
éventail ?

CLITANDRE.

C'est un Gascon qui se sauve dans
un naufrage sur sa valise.

MARTON.

En guise de Calebasse . . & celui-ci ?
Que veulent dire tous ces gens vêtus
de noir ? Qu'ils ont l'air triste !

CLITANDRE.

C'est une troupe d'Auteurs qui vien-
nent de la premiere représentation d'une
Piece qu'ils ont eû la douleur de voir
applaudir.

SOTENROBE.

L'ami , dites - moi un peu ce que
chantent ces trois oiseaux-là ?

T iij

CLITANDRE, à *Marianne*.

Voyez cela s'il vous plaît, Mademoiselle, l'Oiseau que vous voyez au milieu est un Moineau éperdûment amoureux de cette aimable Fauvette qui est à ma droite, le Moineau s'est couvert de plumes étrangères pour ne point donner d'ombrage au Coucou son Rival, que vous voyez à ma gauche. Le Moineau veut faire entendre adroitement à la Fauvette, qu'il viendra tantôt l'enlever au Coucou, si elle y consent.

SOTENROBE.

Ah! ah! cela est plaisant, cela est plaisant!

MARTON.

Monsieur le Marchand, n'auriez-vous pas un éventail où l'on eût peint un Assesseur fouetté par quatre Fiacres?

Pendant cette scène, Marianne, Marton & Clitandre, sous prétexte de voir des éventails, parlent de leurs affaires. Sans-Quartier revient, renouvelle connaissance avec Sotenrobe, & l'amuse par des contes qu'il lui fait, pour donner le tems à Clitandre d'entretenir sa Maîtresse; il prie Sotenrobe

de vouloir bien en faveur de leur ancienne amitié, permettre que son Maître, qui est un Officier fort estimé, vienne à son Bal, où il a un rendez-vous avec sa Maîtresse, qu'il doit enlever pour l'arracher à la tyrannie de ses parens.

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître est auprès de sa Maîtresse; ils prennent ensemble des arrangemens pour cette expédition, tandis que la pauvre dupe se laisse amuser par un fripon, sans qu'il se doute de rien.

SOTENROBE.

Oh le sot! le sot! nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu Marchand; que je suis charmée que nous nous soyons accommodés! cela me coûte un peu, mais j'espère que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Affurément, Mademoiselle; vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, &c. que je ne suis pas de ces

T iv

Forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur Mademoiselle.

L'enlèvement proposé s'exécute de cette manière. Pendant que Madame Richard danse avec son Gendre futur, Clitandre masqué enleve Marianne habillée en Amazone. Quelque tems après l'enlèvement, Sans-Quartier déguisé en femme, vient se plaindre de ce qu'on a enlevé sa fille. Sotenrobe ne répond à ces plaintes, qu'en riant d'une chose à laquelle il s'est prêté, & ce qui trompe Madame Richard, plus clairvoyante que lui, c'est qu'elle croit toujours voir sa fille dans le Bal, parce qu'un Masqué habillé comme elle a pris sa place. La fausse mere de la fille enlevée, menace de faire pendre tout le monde, si on ne lui rend sa fille.

Clitandre ramene Marianne masquée en Domino, il s'adresse à Sans-Quartier, qu'il prie de lui donner sa fille en mariage. Sans-Quartier se fait tenir à quatre, & se rend enfin aux prières de Sotenrobe & de Madame Richard, qui lui dit connaître le nom & les facultés de Clitandre ; elle assure que c'est un fort bon parti. On présente un contrat de mariage tout dressé, Madame

Richard ne balance pas de le signer comme témoin, non plus que Sotenrobe qui trouve l'aventure très-plaisante. Marianne ôte son Domino, & fait voir à sa mere, qu'elle est cette même fille enlevée dont elle vient de signer le contrat. Après quelques plaintes, Madame Richard se laisse fléchir & consent au mariage, n'ayant point de meilleur parti à prendre après un enlèvement dont il y a eu tant de témoins : & tout le monde étant satisfait, on se livre au plaisir malgré le départ de M. Sotenrobe.

On danse & l'on chante :

Le Carnaval en ces lieux vous appelle,
Volez tendres Amours, venez régner sur
nous,

Enchaînez la raison cruelle,
Endormez les Argus & bercez les Jakoux.
Qu'en ces lieux tout chante, tout danse;
Que Bacchus à grands flots répande sa li-
queur,

Et qu'aujourd'hui Comus amène l'abondance
Jusques chez l'Usurier & chez le Procureur.

Une V I E I L L E.

Dans ma jeunesse
La vérité régnait,

T v

La vertu dominait,
- La constance brillait,
La bonne foi réglait
L'Amant & la Maîtresse;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changemens, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va,
Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les Veuves, les Mineurs
Avaient des défenseurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenaient leur faiblesse;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
L'on gruge, l'on pille,
La Veuve, la Fille,
Majeure & Pupille,
Sur tout on grapple,
Et Thémis va,
Cahin, caha.

Une VIEILLE.

Dans ma jeunesse

Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux,
De l'Hymen, les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse ;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle,
L'Amour bat d'une aile,
Et l'Epoux va,
Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
On voyait des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs,
Charmer les Spectateurs
Par leur délicatesse ;
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Les Vers assoupissent,
Les Scènes languissent,
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent,
Pegaze va,
Cahin, caha.

Tvj.

Une VIEILLE.

Dans ma jeunesse
 Les Papas, les Mamans,
 Sévères, vigilans,
 En dépit des Amans,
 De leurs tendrons charmans
 Conservaient la sagesse ;
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,
 L'Amant est habile,
 La Fille docile,
 La Mere facile,
 Le Pere imbécile,
 Et l'honneur va,
 Cahin, caha.

Un VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
 Un Partisan perdait
 Les fêtes qu'il donnait,
 Tous les dons qu'il faisait,
 Et celle qu'il aimait
 Était une tigresse ;
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,
 Un cadeau sans peine
 Gagne une Climene,
 Et dès qu'à Vincennes

En Fiacre on la mene ,
Sa vertu va ,
Cahin , caha.

Autre VAUDEVILLE.

Ah que dans ces jours à Paris ,
Cupidon fait bien ses affaires !
Qué l'on y dupe de maris ,
Et qu'on en fait accroire aux meres !
Censeurs , n'en dites point de mal ,
Tout est permis en Carnaval.



L'homme de Robe est aujourd'hui
Bien attrapé sans qu'il y pense ,
Les Amours s'ébattent chez lui
Tandis qu'il dort à l'audience.
Censeurs , &c.



Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour sachant la tablature ,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Censeurs , &c.



Contre ce docte Médecin ,
C'est à tort qu'en tous lieux on crie ;

Lorsqu'il détruit le genre humain,
 Son épouse le multiplie.
 Censeurs, &c.



Le Banquier sur son écusson,
 Met des Licornes apparentes,
 Son épouse a grand soin, dit-on,
 De rendre ses armes parlantes.
 Censeurs, &c.



Le jour que Martin s'est pourvu
 De sa femme prude & sévère,
 Il a trouvé plus qu'il n'a cru;
 Avant d'être époux il fut père.
 Censeurs, &c.



Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui !
 Il est tout cœur, il est tout ame,
 Le bon homme n'a rien à lui,
 Son argent, son vin, ni sa femme.
 Censeurs, &c.



Tout concourut au succès de cette
 Piece, qui est remplie de gaieté. Les
 Acteurs la jouèrent supérieurement.
 Moutet y fit de la musique charmante,

& le fameux Marcel composa le Ballet dans lequel Mademoiselle Thomassin Vicentini, fille de l'Arlequin, dansa de maniere à mériter un applaudissement universel. Les Vaudevilles qui sont à la fin de la Piece, en couronnerent le succès, & elle eut quinze représentations de suite, parce qu'elle ne put en avoir davantage avant la clôture du théâtre. Elle fut très-souvent reprise pendant l'année. Elle est de Dalinval, qui s'était déjà fait avantageusement connaître par l'Embarras des Richesses.



LA VEUVE A LA MODE
OU LA VEUVE COQUETTE.

*Comédie en trois actes , en prose , suivie d'un Divertissement , 26 Mars
1726.*

ELIANTE & Damon ont de l'amour l'un pour l'autre ; cependant ils aiment encore mieux leur liberté que la chaîne qui les unit , toute légère qu'elle est , & ils sont également portés à fuir un engagement aussi sérieux que celui de l'Hymen. Dorante leur oncle veut les marier ; mais ils s'y opposent.

E L I A N T E.

Nous marier ensemble ? Vous ennuyez-vous de nous voir unis ?

D O R A N T E.

Comment vous marier ensemble , c'est vous brouiller ? Ne vous aimez-vous pas ?

D A M O N.

Madame me plaît , je me rappelle son idée avec plus de plaisir que celle

d'une autre ; mais comme toutes les jolies femmes se ressembtent en quelque chose , j'amuse indifféremment avec tout ce que je trouve d'aimable , le fond de tendresse que j'ai pour elle.

D O R A N T E.

Eh bien , voilà un amour commencé dont les liens se resserreront encore par ceux du mariage.

E L I A N T E.

Au contraire , ils gâteront tout , nous nous aimons à présent sans trop croire nous aimer , nous nous cherchons sans presque y penser , sans y avoir jamais peut-être réfléchi ; nos petits intérêts , nos amis , nos visites , nos plaisirs sont les mêmes ; ah ! si nous étions mariés , nous nous appercevriens bientôt de cette ressemblance réciproque , elle nous deviendrait peu à peu à charge , chacun de son côté la traiterait de jalousie , de défiance ; nous nous gênerions ; les inégalités , les inconstances , qui ne sont rien entre les Amans , parce qu'ils n'y sont exposés qu'autant qu'ils le veulent bien , changeraient de noms ; elles deviendraient de mauvaise humeur , dégoût entre un mari

& une femme, qu'un lien fatal assujettit à vivre ensemble.

D A M O N.

Que cela est bien dit, ma cousine !
je vous aime, je vous adore ; non. . .
je ne vous épouserai jamais.

Dorante poussé à bout par la résistance que son neveu & sa niece apportent à ses desseins, leur dit enfin d'un ton absolu, qu'il veut qu'ils se marient dès ce jour, & les menace s'ils lui désobéissent, de les priver de sa succession, en épousant lui même une jeune personne appelée Dorimene, à qui il fera une donation de tous ses biens. Il ajoute que cette même Dorimene n'oserait refuser sa main, puisque tout le bien qu'elle espere, ne lui a été laissé par une de ses parentes, qu'à condition qu'il la mariera comme il jugera à propos, & qu'elle y consentira aveuglément. Ce coup paraît également terrible à Eliante & à Damon, ils n'attendent rien que de leur oncle, & la succession ne leur est ouverte que par l'Hymen qu'il propose ; cependant ils demeurent fermes dans la résolution qu'ils ont formée de ne jamais se marier. Ils imaginent tous deux des expédients

pour empêcher que leur oncle ne fasse cette donation dont il vient de les menacer. Damon se flatte d'être assez aimé de Dorimene, pour l'empêcher d'accepter la main de Dorante. Il se promet de l'engager encore mieux par de nouveaux soins qu'il affectera de lui rendre; Eliante trouve cet expédient trop dangereux, & en conçoit même une pointe de jalousie; elle défend à Damon de rien tenter auprès de Dorimene & se charge de tout. A peine Damon l'a-t-il quittée, qu'elle fait part à Marthon sa Suivante, d'un projet qu'elle vient de former. Elle lui dit qu'elle a vu Dorimene pour la première fois le jour précédent dans un bal, & qu'elle lui en a conté sous un habit de Cavalier; mais d'une manière à avoir fait beaucoup de progrès dans son cœur en peu de tems; elle ajoute qu'elle veut la voir chez elle sous ce même habit qui lui a déjà été si favorable; elle ordonne à Marthon d'aller rendre une visite à cette même Dorimene, sous le nom d'Eliante. La Suivante consent à passer pour la Maîtresse, & le premier acte finit par-là. Elles concertent dans l'entr'acte tout ce qui peut

servir à donner un bon succès à ce stratagème.

Dans l'acte second, Dorimene ouvre la scène avec Lifette sa Servante. Elle apprend à Lifette que Dorante la doit épouser, si Damon & Eliante ne consentent à se marier ensemble dès ce jour. Lifette lui demande si elle pourra consentir à épouser Dorante, malgré les tendres promesses qu'elle a faites à Valere, de n'être jamais qu'à lui. Dorimene lui répond d'une manière à la faire douter de sa constance; elle lui avoue enfin qu'un jeune inconnu qu'elle a vu au Bal le soir d'auparavant, & qui lui a parlé d'amour, est le plus fort obstacle que Dorante ait à surmonter dans son cœur. Cette scène non-seulement expose ce qui s'est passé, mais elle prépare encore ce qui doit suivre.

Marthon est annoncée chez Dorimene sous le nom d'Eliante. Après les complimens d'une première entrevue, la fausse Eliante prie Dorimene de lui permettre de donner quelques ordres secrets à un Domestique; elle revient s'asseoir, & commence la première, la conversation par une ouverture de cœur.

MARTHON.

Ce n'est point dans le tumulte du monde où mille amusemens nous dissipent, que nous avons le plus à craindre les surprises de l'amour. L'année de retraite que j'avais sacrifiée à la mort de mon époux, n'était pas encore expirée, lorsqu'une de mes amies mena chez moi un de ses parens. Qu'il était aimable ! quelle vue pour un cœur que la bienfaisance forçait depuis dix mois à ne s'entretenir que d'idées lugubres, & dont les desirs s'augmentaient par le peu d'emploi que je leur donnais. Ce jeune homme me fit plusieurs visites ; enfin un jour il me dit qu'il m'aimait ; je lui répondis que j'en étais ravie , & que je l'aimais bien aussi.

DORIMENE.

Ce début promet.

MARTHON.

Ma réponse le fâcha.

DORIMENE.

Que voulait-il donc ?

MARTHON.

Qu'à l'aveu de sa passion j'eusse pris

un air sévère; que je l'eusse menacé, maltraité même; enfin il lui fallait des rigueurs; mais j'avais trop de délicatesse pour le satisfaire sur cet article.

D O R I M E N E.

Je ne comprends rien à cette délicatesse.

M A R T H O N.

Elle est fort raisonnable: cependant une femme qui craindrait que son Amant ne la vît à sa toilette, & qui ne lui inspirerait de l'amour que par des appas empruntés, devrait-elle tirer vanité de sa conquête?

D O R I M E N E.

Non.

Marthon conclut que les petits refus, les obstacles, les difficultés dont on se sert pour résister à la passion d'un Amant étant aussi étrangères à la personne que le blanc & le rouge, on ne peut se tenir fier d'un cœur que l'on ne conserve que par elle. Elle passe à des reproches qu'elle fait à Dorimene, de lui avoir enlevé ce caprif qu'elle a pris de si bonne grace. Dorimene se défend du larcin; mais la véritable Eliante déguisée en Cavalier, vient achever de

Pen convaincre. Marthon avoue que c'est elle qui l'a fait avertir comme de la part de Dorimene, de se rendre chez elle avec mystere, pour l'obliger à s'expliquer entr'elles deux. Eliante n'a point entendu tout ceci, & elle entre d'un ton de Petit-Maitre.

ELIANTE, *en Cavalier*.

Du moins personne ne m'a reconnu. Sans trop nous flatter, nous sommes un peu rompus à ces aventures.

DORIMENE.

Monsieur ?

ELIANTE.

Morbleu, Mademoiselle, que je suis heureux ! je viens ici par vos ordres, & j'y viens déguisé ; vous mêlez déjà du mystere dans notre premiere visite. Du mystere ! il en faut toujours ; mais en amour sur-tout, vive le mystere.

DORIMENE.

Monsieur. . . .

ELIANTE.

Dès que je vous ai dit que je vous aimais, vous l'avez cru, c'est l'effet

ordinaire de la vérité; elle frappe & persuade d'abord.

D O R I M E N E.

Monfieur.

E L I A N T E.

Oui, Mademoiselle, quand même je ne vous l'aurais pas dit, vous l'auriez dû penser, belle & charmante comme vous l'êtes. Permettez-moi que je baise vos belles mains.

(Elle se jette à ses genoux.)

D O R I M E N E.

Monfieur, retenez-vous donc.

Marthon ou la fautive Eliante qui s'était retirée pour laisser un champ libre au faux Cavalier après de Dorimene, revient & se retire bientôt en feignant que l'amour a fait place au dépit dans son cœur.

Dorimene ne peut résister au faux Cavalier, elle capitule & se rend. La loi que le Vainqueur lui impose, c'est qu'elle ne verra plus Damon, & surtout qu'elle n'acceptera pas la main de Dorante. Dorimene souscrit à tout, & Damon arrive. Eliante qui lui a fait un mystère du tour qu'elle joue à Dorimene,

mene , continue à le tromper sous son déguisement , elle y ajoute l'accent gascon , pour n'être pas reconnue à la voix. Dorimene les laisse ensemble , après avoir dit tendrement au faux Cavalier , qu'elle l'attend ce soir. La scène entre Damon & Eliante , est tout à fait plaisante : comme Damon ne reconnaît pas sa Maîtresse , il lui dit des choses dont elle est piquée au vif , & qui la confirment de plus en plus dans le dessein de ne se marier jamais avec lui ; elle lui rend le change , & achève de lui inspirer une aversion invincible pour le mariage. Le faux Cavalier se retire , Damon ordonne à Pasquin de le suivre ; Lisette qui a reçu le même ordre de Dorimene , se joint à Pasquin pour tâcher de le reconnaître. Dans l'entre-acte , Lisette a reconnu que le faux Cavalier est Eliante même ; Pasquin n'a pas fait la même découverte : il dit seulement à son Maître , que le Cavalier qu'il a suivi par son ordre , est allé droit chez Eliante , & qu'il a pris des libertés qui n'appartiennent qu'à un amant aimé , où qu'à un mari. Dorimene piquée du tour qu'Eliante vient de lui jouer , jure de s'en venger , & sachant l'aversion qu'elle & Damon ont

pour ce mariage, elle croit ne pouvoir mieux les punir, qu'en les mariant ensemble malgré eux. Elle persuade à Damon, qu'Eliante est mariée secrètement depuis six mois. Elle fait croire la même chose à Eliante, & tous deux donnent si bien dans le piège, qu'ils témoignent à Dorante leur oncle, qu'ils sont enfin déterminés à lui obéir. Dorante les prend au mot, ils signent le contrat, chacun d'eux croyant qu'il sera nul par leur premier engagement; mais ils sont obligés de s'en tenir à leur signature & de conclure leur mariage, & la Piece finit par un Divertissement, dont le sujet est les Grands Jours ou les Arrêts de l'Amour. On y appelle les Amans, & des Avocats viennent plaider des Causes compétentes de ce Tribunal.

Un A V O C A T.

Je parle pour Tircis.

Le 2^e. A V O C A T.

Je suis pour Célimène.

Le 1^{er}. A V O C A T.

Un rendez-vous était concerté comme il faut;

Le fidèle Tircis attendait l'inhumain :

Hélas ! son attente fut vaine ,
Elle ne vint pas assez-tôt.

Le 2^e AVOCAT.

Tircis est lui seul en défaut ,
L'Amour au rendez-vous fit courir Césimène :
Hélas ! son attente fut vaine ,
Tircis était parti trop-tôt.

A R R Ê T.

Ordonne que sans perdre tems ,
Un nouveau rendez-vous finisse
Les plaintes de ces deux Amans ;
L'Amour en leur rendant justice ,
Veut leur plaisir pour toute épice ,
Et compense entr'eux les dépens.

V A U D E V I L L E.

Une F E M M E.

A mon époux je suis fidele ,
Mais à ses yeux je cesse d'être belle !
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc per-
mis.
De ménager quelques amis ,
Un mari par-là se rappelle.
Soit fait ainsi qu'il est requis.

V ij

UN CAISSIER.

Je suis Caissier , Philis me presse
De lui montrer jusqu'où va ma tendresse ;
Pour la meubler & la mettre en habits ;
Dieu d'Amour , qu'il me soit permis
D'altérer le fond de la caisse.
Soit fait , &c.

UNE FILLE D'OPÉRA.

J'ai des talens , j'ai de la grace ,
A l'Opéra je remplis bien ma place ;
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc per-
mis ,
S'il me vient quelques étourdis ,
De les réduire à la besace.
Soit fait , &c.

UN PETIT-MAÎTRE.

Pour un objet jeune & volage ,
J'ai consommé trop tôt mon héritage ;
Grand Dieu d'Amour , qu'il me soit donc per-
mis ,
Si j'ai Maîtresse à cheveux gris ,
De gruger jusqu'à l'équipage,
Soit fait , &c.

La PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,
Des biens d'autrui se réjouit en ville;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis

De rogner sur ce qu'il a pris,
Pour en aider quelque pupille.
Soit fait, &c.

Cette Piece, qui est écrite avec des graces & avec de l'esprit, est de M. de Saint-Foix, qui garda l'anonyme pendant quelque tems. C'est la premiere qu'il ait donnée au Théâtre Italien. Le Public y découvrit le talent dont il a depuis donné la preuve dans plusieurs autres. Celle-ci eut sept représentations, & en aurait eu davantage, si la clôture du théâtre, qui arriva le 6 Avril, n'eût obligé de les interrompre.

L'Auteur ne jugea point alors à propos de la faire imprimer. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir quelque ressemblance avec l'*Amante difficile*.

Les Comédiens Italiens rouvrirent leur théâtre le 29, par un compliment

V iij

prononcé par le jeune Riccoboni, & par la *Vie est un Songe*, Tragi-Comédie, tirée de l'Espagnol, qui fut suivie du Mai. Ils allèrent à leur ordinaire le 9 du mois suivant à Versailles; mais ils n'y jouèrent point, à cause de l'indisposition de la Reine.

LE CHEVALIER ERRANT.

Parodie en un acte en vers, de la Tragédie d'Œdipe de la Mothe, qu'il avait d'abord écrite en prose, 30 Avril 1726. (1)

ALCEPHE, ci-devant Médecin, ayant donné dans la Chevalerie, & tué un Sanglier qui ravageoit la terre de Madame Cocasse, reçoit sa main en reconnaissance. Après quelques années de mariage, il voit tous les Troupeaux de sa terre mourir de la Clavelée. Sa première qualité de Médecin ne lui fournissant point de remède pour un si grand mal, il a recours à celle du Chevalier. Comme les gens de cette profession sont très-souvent visionnai-

(1) La scène est dans le Château d'Alcipe.

res, il croit voir durant la nuit un *Lutin*, qui lui annonce que ses *Troupeaux* ne seront point délivrés de la contagion, s'il ne se sacrifie pour eux. Le voilà déterminé au sacrifice que l'*Enfer* lui demande; il ne s'agit plus pour lui que de savoir par quel genre de mort il doit s'immortaliser dans l'*Histoire*; il ordonne à un de ses *Valets*, appelé *Dimas*, d'aller consulter une *Devineresse*, sur le choix qu'il lui reste à faire. *Dimas* instruit *Madame Cocasse*, de ce dessein aussi bizarre que tragique; les enfans d'*Alcipe* se joignent à leur mere, pour en détourner notre *Chevalier errant*: ce sont deux *Pensionnaires* de *College* qui représentent *Ethéocle* & *Polinice*. Ils embrassent les genoux du nouvel *Œdipe*, pour arracher de son cœur ce funeste projet de mourir; mais ils n'obtiennent rien de lui. *Dimas* revient; il prie *Alcipe* de faire sortir ses enfans; il a consulté la *Devineresse*, qui lui a déclaré ce que son *Maître* doit faire. Voici comment elle s'est expliquée à *Dimas*.

Une coupable main a fait périr jadis
Le vieux Seigneur de ce village,
L'impunité du crime est cause du ravage
V iv

Qui désolé tout ce Pays ;
Vos maux ne finiront jamais , quoi que l'on
fasse ,
Sans la mort d'un des fils de Madame Co-
casse.

Alcipe frappé de ce que la Devine-
resse lui a annoncé , rentre pour se con-
sultér.

Le danger où Madame Cocasse se
voit de perdre l'un de ses deux fils , lui
rappelle la perte de celui qu'elle avait
eu de son premier mari. Elle l'avait fait
exposer par sa Servante Claudine , pour
détourner l'effet de la prédiction d'un
vieux Rabbín. La voici ,

Le fils que tu vas mettre au jour ,
Ayant tué son pere ,
Epousera sa mere ;
Si tu veux l'empêcher , garde-toi de l'amour.

Madame Cocasse parlant à cette même
Claudine , qu'elle avait chargée
d'exposer ce fils malheureux qui de-
vait être inceste & parricide , se re-
proche de n'avoir pas rempli exacte-
ment la condition qui devait détour-
ner le malheur dont le vieux Rabbín
l'avait menacée ; c'est-à-dire , de ne

s'être pas gardée de l'Amour. Ses deux
fils ayant appris que la Devineresse
vient d'ordonner que l'un d'eux soit
sacrifié pour le salut des Troupeaux, se
disputent cette gloire ; ils sont jumeaux,
l'un s'appelle Jannot , & l'autre Poliche.

J A N N O T.

Il vous appartient bien de mourir , c'est à
moi ;

Je suis fils de ma mere , & j'ignore pour-
quoi ,

Me voyant votre aîné . . .

P O L I C H E.

Doucement je vous prie ,
Vous le croyez ainsi , mais moi je vous le
nie.

Mad. C O C A S S E.

Ah ! nous y voici donc encor sur nouveaux
frais ,

Et vous recommencez votre ancien Procès.

P O L I C H E.

Ayant que d'être né , vous souvient-il , mon
frere ? . . .

V V

JANNOT.

Mais si s'il m'en souvient, il ne m'en sou-
vient guère.

POLICHE.

Avez-vous oublié que frères ennemis,
Déjà le droit d'aînesse irritait nos esprits ?

JANNOT.

Non, mais je me souviens du jour qui nous
vit naître ;

Je naquis le premier pour être votre maître ;
Je jouis avant vous de la clarté des Cieux,
Et je suis votre aîné d'une minute ou deux.

POLICHE.

L'aînesse des Jumeaux est encore indécise ;
Et sans vouloir user avec vous de surprise,
Pour résoudre ce fait si souvent disputé,
J'en crois les Avocats,

JANNOT.

Et moi la Faculté.

Alcipe revient, & dit à Madame
Cocasse, que puisque c'est l'impunité
du meurtre de son premier mari qui
attire le fléau sur les Troupeaux, il
faut chercher le coupable, & l'immo-

ler au lieu d'un de leurs enfans. Madame Cocasse lui répond qu'un vieux Serviteur qu'il avait & qui avait été présent à ce meurtre, lui dit alors que c'était un loup-garou qui avait tortu le cou à son bon Maître. Alcipe dit que cet Iphicrate pourrait bien avoir menti, & comme il fait qu'il est encore en vie, il l'envoie chetcher à Poissy, où il s'est retiré accablé de tristesse. Dimas exécute les ordres de son Maître; mais il trouve Iphicrate mort, & qui ne faisait que d'expirer. Ratichon, Barbier de Poissy, vient au lieu d'Iphicrate; qui, avant que de mourir, lui a confié son secret, avec ordre de ne le révéler qu'à Madame Cocasse. C'est par Ratichon, qu'elle apprend que son mari fut tué non par un loup-garou, mais par un Médecin. Elle fait part à Alcipe du testament de mort d'Iphicrate. Alcipe se reconnaît pour ce même Médecin, qui a fait mourir le premier mari de sa femme.

A L C I P E.

Je venais de Poissy, visiter un malade,
 Lorsqu'entrant dans le bois, près d'une palissade,
 Je trouve un Gentilhomme au milieu d'un fossé.

V vj

Par son cheval rétif à terre renversé ;
Attaqué qu'il était d'une étrange colique ,
Je lui fis avaler une once d'émétique.

Ce qu'Alcipe dit à Madame Cocasse , joint au rapport des tems & des lieux , ne laisse pas douter un seul moment que ce ne soit son mari qui a tué son mari ; mais comme ce meurtre ne s'est fait que par hasard & avec privilege , elle se contente de pleurer celui qu'elle a perdu , sans cesser d'aimer celui qu'elle possède. Alcipe sort pour aller encore consulter la Devineresse. Madame Cocasse reste avec Claudine , à qui elle dit qu'elle est un peu consolée de son premier malheur , quelque grand qu'il soit , quand elle songe à ceux qu'elle a évités , en lui faisant exposer cet enfant qui devait tuer son pere & épouser sa mere , selon la prédiction du vieux Rabbín ; elle lui demande si elle prit soin alors de bien exécuter ses ordres. Claudine lui jure qu'elle exposa ce malheureux enfant à Paris sur le pas d'une porte ; & qu'on l'assura qu'il était mort quelque tems après , faute d'un prompt secours. Mais Ratichon vient bien-tôt la démentir ; il a déjà parlé d'un enfant qu'il a perdu autrefois : & qu'il

pleure encore tous les jours. Alcipe qui vient de consulter la Devineresse, & qui a appris d'elle que Ratichon, qu'il n'a point encore vu, lui doit révéler tout ce qui lui reste à savoir de son sort, commande qu'on le fasse venir. Ratichon vient, & reconnaît Alcipe pour ce même enfant qu'il a tant pleuré. Alcipe qui l'a toujours tenu pour son pere, l'embrasse en véritable fils; mais Ratichon le voyant devenu Seigneur d'un Château, lui confesse par modestie & par amour pour la vérité, qu'il n'est pas son fils, & qu'il le reçut d'une maniere assez étrange dans le tems que ses cruels parens l'avaient dévoué à la mort. Ces dernieres paroles font frémir Madame Cocasse. Elle prie Alcipe de la laisser un moment avec Ratichon; elle interroge ce Barbier de Poissy, sur la maniere dont il a reçu Alcipe. Il lui raconte cette histoire avec la même sincérité qu'il vient de faire paraître, en avouant qu'Alcipe n'est pas son fils. Madame Cocasse n'entend aucune circonstance qui n'augmente sa frayeur; elle fait approcher Claudine; Ratichon la reconnaît pour celle qui lui a remis l'enfant qu'elle allait exposer par ordre de sa Maîtresse; Madame Cocasse

voyant revenir Alcipe, ne peut soutenir sa présence, elle le prie de la laisser un moment en liberté, & lui promet pour prix de cette complaisance, de lui apprendre le secret qu'il ne peut lui arracher. A peine a-t-elle quitté Alcipe, qu'elle va s'enfermer pour toute sa vie dans un Couvent. Alcipe qui l'apprend de ses enfans, se perce d'un coup de couteau. Dimas vient lui annoncer que dès le moment que Madame Cocasse est partie, la contagion a cessé. Alcipe lui dit qu'il devait lui annoncer cette nouvelle un peu plutôt, & qu'il ne se ferait pas frappé; il acheve ces mots en riant, & fait entendre qu'il n'a pas été si fou que de se tuer sérieusement; il se console de la retraite de Madame Cocasse, & finit la Piece par ces vers :

A quels transports faut-il, Ciel! que je m'abandonne!

Je trouve mere & femme en la même personne;

Les perdant à la fois, la joie & la douleur
Se disputent à qui régnera dans mon cœur :

La nature me parle & fait taire ma flamme,

Triste d'être sans mere, & gai d'être sans femme.

Je perds infiniment & je gagne encor plus.
Ciel, vous récompensez mon crime & mes
vertus.

Cette Parodie qui est de Legrand, n'eut pas un grand succès, quoiqu'elle soit très-gaie, & qu'elle contienne une bonne critique; on lui reprocha avec justice, d'avoir trop servilement suivi la Tragédie, & de s'être trop étendu sur beaucoup de détails inutiles. En effet, cette Piece en un acte, est peut-être la seule qui contienne trente scènes. Elle eut cependant alors dix représentations; mais depuis elle n'a jamais été reprise. Il est vrai que la Tragédie qu'elle parodiait, n'a jamais été rejouée, & c'est, je pense, leur avoir rendu justice, à toutes deux.



LA CAPRICIEUSE.

*Comédie en trois actes en vers ,
11 Mai 1726. (1)*

SCAPIN commence par faire à son Maître , le portrait d'Orphise , dont il établit ainsi le caractère.

• Soit dans tous ses discours , soit dans tous ses projets ,

Même en ses actions , jamais déterminée ,

Et d'idée en idée à toute heure entraînée ;

Sans sujet , sans raison , une sombre vapeur

La rendait difficile & de mauvaise humeur ;

Ce mouvement passé , la joie & l'allégresse ,

Sans que l'on fût pourquoi , dissipaient sa tristesse ,

Enfin dans son cerveau , pour vous en bien parler ,

Par un prodige insigne , elle fait rassembler

Toutes les volontés qui chamaillent entr'elles ,

Et se font tous les jours des disputes nouvelles ,

Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort

Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

(1) La scène est à Paris dans la maison d'Orphise.

Ce portrait n'effraye point Clitandre, qui aime Orphise à cause de ces mêmes caprices. Je hais (dit-il) dans une femme,

Ces desirs mesurés, cette égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, & de qui la tié-
deur

Est peu propre à nourrir une amoureuse ar-
deur ;

C'est-là ce qui produit une extrême indolence,
Qui fait mourir l'amour presque dans sa nais-
sance.

Clitandre aime donc Orphise malgré tous ses défauts, & il en est aimé, elle lui a promis de l'épouser ; mais elle se repent bien-tôt de cette promesse, & lui fait dire par Dorante, leur ami commun, qu'elle ne veut plus l'épouser. Clitandre qui ignore ce qui se passe depuis quelques momens dans le cœur de sa Maîtresse, vient en Amant assuré de son bonheur ; elle trouve fort mauvais qu'il ne se soit pas fait annoncer, & le quitte brusquement, en lui disant que Dorante l'instruira de ses intentions. Clitandre ne sait que penser de ce qu'il vient d'entendre ; Dorante lui explique l'énigme.

D O R A N T E.

Ce que tu dois penser , c'est que tous ces sermens ,
Ces transports , cette joie , & ces empresse-
mens ,
Et prochain hymenée & cette foi promise ,
Ont disparu soudain.

Le conseil qu'il lui donne , c'est de cesser de la voir pendant quelque tems , pour éprouver par cette absence s'il est aimé. Clitandre a beaucoup de répugnance à y consentir ; mais enfin il s'y résout par complaisance pour son ami.

Orphise s'alarme de ne plus voir Clitandre , quoiqu'il ne fasse en cela que lui obéir ; elle le soupçonne d'inconstance , elle lui envoie dire de lui venir parler. Il obéit encore. La brouillerie & le raccommodement se suivent de bien près , elle lui promet de l'épouser sans plus de délai , & le charge d'aller chercher le Notaire. Clitandre y court tout transporté de joie. A peine sort-il d'auprès d'Orphise , qu'elle se repent encore de cette seconde promesse qui n'est , à proprement parler , que la première ; elle demande à Jus-

ne si elle n'avoue pas cette conduite.

J U S T I N E.

Vous vous adressez mal , Justine est véridique ;

Sur tous vos procédés , s'il faut qu'elle s'explique ,

Elle usera très-bien de cette liberté ,

Et parlera , Madame , avec sincérité.

Je ne puis approuver cette manie extrême

D'un esprit qui toujours se brouille avec lui-même ,

Qui n'est jamais d'accord , & du matin au soir ,

Approuve , blâme , veut , & cesse de vouloir.

Avec égalité je veux qu'on se conduise ;

Que la droite raison nous guide & nous maitrise ,

Qu'on l'écoute souvent , que d'un Amant chéri ,

Si la chose est possible , on fasse un bon mari ;

Et qu'à ce seul objet attachant sa pensée ,

On passe pour agir en personne sensée.

Orphise va dans son cabinet, pour exécuter ce que son caprice vient de lui inspirer. Clitandre revient , il est sur-

pris de ne point trouver Orphise, qui lui avait promis de l'attendre dans le même lieu où il l'avait laissée; mais il n'a que trop tôt de ses nouvelles. Un Laquais vient de sa part lui apporter une lettre, dans laquelle Orphise, après l'avoir assuré de la plus vive tendresse, lui signifie un second congé. Les suites funestes que trop d'amour entraîne après lui, en font la seule raison.

» Nous nous aimons trop Clitandre,
 » pour nous unir. Demeurons comme
 » nous sommes. Ne m'accusez point
 » de caprice. Ma passion seule *me*
 » dicte ce que je vous écris, & je crois
 » vous en donner une preuve évidente
 » en rompant notre hymen ».

Clitandre piqué d'un procédé si étrange, jure de ne la revoir de sa vie, quoiqu'il ne puisse manquer d'être certain de son amour. Il lui fait dire par Justine, qu'il va se résoudre à l'oublier pour toujours.

Au troisième acte, Justine apprend à Dorante que sa capricieuse Maîtresse veut s'aller confiner dans un recoin du Maine; prendre une houlette en main, & oubliant le reste du monde, ne s'occuper que de son troupeau.

Là, dit-elle, je veux la houlette à la main,
Conduisant mes troupeaux dans les vastes
prairies,

Entretenir en paix mes douces rêveries;
Là, je ferai revivre avec mes habitans,
Du monde encor naissant les plaisirs inno-
cens.

En suivant ce projet en mille biens fertile;
Loin du tumulte affreux & du bruit de la
ville,

Je passerai des jours tranquilles, fortunés;
Au soin de mon repos tous mes desirs bor-
nés,

N'auront plus à former ces souhaits inutiles,
D'un ennuyeux loisir, amusemens stériles.

Orphise vient elle-même confirmer
cette extravagante résolution à Do-
rante; cependant elle a mandé Clitan-
dre, à qui elle veut faire part de son
projet. Clitandre vient & commence
par lui dire, qu'il obéit à ses ordres
pour la dernière fois. Orphise est pi-
quée de ces derniers mots; la résolu-
tion que son Amant a prise de ne la
plus voir, déconcerte toutes les sien-
nes, elle lui reproche son peu d'amour;
Clitandre lui dit qu'il pourrait bien aller
jusqu'à la haine; cependant sa tendresse

éclate à travers son dépit. Vous voulez me haïr, lui dit enfin Orphise, & moi je veux vous plaire. A peine a-t-elle proféré ces dernières paroles, qu'un Laquais lui vient dire que le Notaire qui avait été mandé dans le second acte, est arrivé. Venez signer, dit-elle, à Clitandre.

Cette Piece ne pouvait finir d'une maniere plus conforme au caractère qu'elle traite, & Clitandre ne pouvait être heureux que par un caprice. Mais tous ceux qu'Orphise montre pendant le courant de cette intrigue, ne sont pas assez variés, & l'on peut reprocher à M. Joly, qui en est l'Auteur, d'avoir renfermé son action dans un cercle trop étroit. Il est louable sans doute d'imiter la simplicité d'action qui fait le prix des Comédies des Anciens; mais il faut aussi se garder de la pousser trop loin. On risque d'ennuyer le Spectateur, quelques graces & quelques facilités que l'on puisse mettre dans son style. Celui de cette Piece en est un témoignage suffisant.



L'HOMME MARIN.

*Comédie en un acte , en vers libres , suivie
d'un Divertissement, 22 Mai 1726. (1)*

MADAME Lifimond dit à Lucile ,
que les Astress'opposent à son mariage
avec Damon. Lucile répond que ce
ne sont point les affaires des Astres.
Vous avez tort , interrompt Lisette ;
quand Madame épousa M. Lifimon ,
elle avait lu dans le ciel qu'il ne serait
qu'un sot , & cela s'est vérifié. La tante
réitere ses volontés à sa niece , & sort.
Lisette apprend à Lucile , qu'elle a vu
le matin une barque qui pourrait bien
leur apporter de bonnes nouvelles ,
que c'était Damon & Lolive qui se-
raient débarqués , si la maudite tante
n'avait fait mettre une chaîne à deux
rochers qui ferment la descente du
port. Elle apprend à Lucile , comme
si elle l'ignorait , que Madame Lifimon
est une folle entêtée de Silphes , d'On-
dins , de Folets , &c. Ensuite elle l'a-
vertit que Madame Lifimon est dans
son laboratoire , & qu'on peut intro-

(1) La scène est dans un Château , sur le
bord de la Mer.

duire les Amans. M. Damis , oncle très-complaisant , les invite à bien mettre le tems à profit. On tient un conseil , & Lolive qui y préside , imagine , dit-il , un stratagème pour battre la tante de ses propres armes ; elle se fait entendre & tout le monde s'enfuit , excepté Lucile ; à qui elle propose d'épouser un sien parent , grand Cabaliste. Lucile lui répond sans détour , qu'elle s'en tient à Damon. Lucas arrive avec un papier à la main , dans lequel il lit du ton des vendeurs de chansons.

Relation galante admirable ,
 A l'endroit d'un homme marin ,
 Qu'on a pris par la main
 Sur les rives de l'Amérique ,
 Le fameux Voyageur ci-devant Copernic ,
 De la République de Lucques ,
 Jadis honorable Syndic ,
 Habitant aujourd'hui de l'Isle des Moluques ,
 Obligeamment donne avis au Public , &c.

Madame Lifimon , curieuse de voir un Ondin , forme la résolution de partir pour Brest. Damis survient , qui dit à sa sœur que connaissant son goût pour les choses extraordinaires , il a fait venir de Brest un homme marin qui y
 est

est arrivé depuis deux jours. Cet homme marin n'est autre que Damon déguisé, ainsi que l'Olive qui le montre. Madame Lifimon s'étonne de voir cet homme marin si petit ; mais Lisette toujours prête à parler, démontre la chose.

Facilement on explique
Ce merveilleux changement ;
L'air qu'on prend subitement,
Cause un effet . . . excentrique,
Qui donne insensiblement
Une forme . . . laconique.
Enfin cet événement
Est extrêmement physique.

L'homme marin parle très-galamment aux Dames, ce qui étonne fort Madame Lifimon, & ce que Lisette expliquerait encore physiquement pour peu qu'on la laissât faire. On exécute un Divertissement dans lequel on chante un Vaudeville.

Ensuite on forme un Ballet général auquel l'homme marin se mêle, & d'accord avec les personnes qui composent la danse, il enlève Lucile, malgré les cris de la tante dont on se moque, & la Piece finit faute d'Acteurs.

Cette Comédie est de Davaux, qui n'est connu que par cet ouvrage qui n'eut que cinq représentations, qui n'a point été imprimé & qui ne méritait guères de l'être.

LE TEMPLE DE LA VÉRITÉ,

*Comédie en deux actes en prose, précédée d'un Prologue & mêlée de trois Diver-
tissemens, 25 Juin 1726. (1)*

UN Libraire dit franchement à l'Auteur que sa Piece ne vaut rien & qu'elle n'a rien de bon que le titre, qu'elle ne remplit pas; l'Auteur ne l'en croit point. Un Vicomte & un Marquis viennent chez lui pour en entendre la lecture. Il se met en état de satisfaire leur curiosité; mais ils l'interrompent à chaque mot par des questions hors de saison; ils lui promettent enfin de l'écouter attentivement; mais à peine a-t-il lu le titre & les noms des Acteurs, qu'on vient l'avertir que les Comédiens Italiens vont

(1) La scène du Prologue se passe dans la chambre de l'Auteur du Temple de la Vérité.

jouer sa Piece sans l'avoir affichée , pour prévenir les cabales. Il en est au désespoir , parce qu'il comptait beaucoup sur la premiere représentation , qui n'ayant pas été annoncée , ne pourrait lui rapporter beaucoup d'argent.

(*Le Théâtre représente un bois.*)

Arlequin est chassé d'une Hôtellerie , où pressé par la faim il était venu demander à diner en homme qui ne prenait pas garde aux frais , & qui ne songeait point lorsqu'il mangeait , qu'il faut payer quand on sort. Arlequin se trouve bien malheureux de ce que la nature lui ayant donné un si bon appétit , la fortune ne lui a pas fourni de quoi le satisfaire. Un Philosophe attiré par ses plaintes , vient le consoler , & l'exhorte à se donner à la philosophie & à s'attacher à la recherche de la vérité. Il lui assure même sur sa physiognomie , qu'il est tel qu'il faut être pour la trouver. Arlequin se met en état de chercher cette Divinité qui doit le rendre heureux , il regarde de tous côtés où peut être son Temple ; mais les obstacles naissent à mesure qu'il veut exécuter ce que le Philosophe lui a conseillé. D'abord un Normand se présente

à lui ; il lui dit que rien n'est plus facile à trouver que la vérité , & que dans son pays on la fait comparaître à l'Audience quand on veut ; Arlequin le chasse. Au Normand succede un Gascon , qui lui fait entendre que les trésors de la vérité roulent sous les eaux de la Garonne , comme les lettres de change ; Arlequin le traite comme le Normand. Une belle Nymphé se présente à lui , il en est enchanté ; il lui demande des nouvelles de la vérité ; la Nymphé lui répond qu'il cherche ce qui n'exista jamais. Elle lui parle avec tant de grace , qu'il croit que c'est elle seule & non la vérité , qui doit faire son parfait bonheur. La Nymphé a beau lui protester qu'elle le trompera , il ne laisse pas de se fier à elle ; enfin elle consent en apparence à le rendre heureux , elle se livre à lui ; mais croyant la posséder , il s'apperçoit qu'elle est disparue à ses yeux , & ne lui a laissé que son voile. Il reconnoît par-là que cette Nymphé dont il étoit si enchanté , n'étoit autre chose que l'illusion ; ce qui acheve de l'en convaincre , c'est une troupe de mensonges dont il se voit tout-à coup environné ; ils voltigent autour de lui & font le divertissement du premier acte.

Un MENSONGE.

Fuis à jamais la vérité ,
Chéris ton ignorance extrême
D'une trop dangereuse emblème (1),
Ne perce pas l'obscurité ,
L'homme jouit de la félicité
Quand il peut se tromper lui-même.

VAUDEVILLE. *

L'Epoux qu'un autre objet enflâme ,
Soupire aux genoux de sa femme ,
Et bon , bon , bon ,
Je t'en réponds.
Elle , qu'un Amant en console ,
De son Epoux feint d'être folle ,
Et zon , zon , zon ,
Ah ! voyez donc ,
Un peu de tricherie ,
Dans la vie ,
Est toujours de saison.

Une ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge ,
Elle était cruelle & sauvage ,
Et bon , bon , bon ,
Je t'en réponds ,

(1) C'est pousser trop loin la licence Poétique ,
que de faire emblème du féminin.

C'est un vieux diction de famille
Dont je pourrai bercer ma fille,
Et zon, zon, zon, &c.

Les mensonges sont dissipés par le Portier du Temple de la Vérité. Arlequin le prend pour un Esprit ; mais il lui répond naïvement qu'il n'est qu'un Suisse, & lui prouve qu'il est un corps par un coup de poing qu'il lui applique sur la face. Cette preuve démonstrative est adoucie par quelques verres de vin dont il le régale ; ils chantent ensemble, & pour vérifier le proverbe, *in vino veritas*, ils n'entrent dans le Temple de la Vérité, qu'après s'être enivrés.

Le Théâtre représente au second acte, le Temple de la Vérité, orné des attributs qui conviennent à cette Déesse.

Elle paraît sur son Trône environnée de sa Cour ; Arlequin s'adresse à elle, & la prie de lui donner beaucoup d'argent, afin, dit-il, de pouvoir satisfaire son appétit & tous ses desirs, & par conséquent être heureux. La vérité a beaucoup de peine à lui faire entendre que les richesses ne font pas la félicité des hommes. Elle le transporte tout-à-coup à Paris avec elle, pour lui faire

examiner les différentes conditions de la vie , afin qu'il puisse choisir celle qui lui conviendra le mieux.

*Le Théâtre change & représente un Palais ;
où la Vérité donne audience à tout le monde.*

Un Procureur qui a plaidé contre sa femme en séparation , prie la Vérité d'éclairer le Public , & de lui faire voir que ses Juges ont eu tort de le débouter de sa demande ; la Vérité lui répond qu'il vaut bien mieux pour lui , que le Public demeure dans son erreur & croie que sa femme ne lui a point manqué de foi.

Un Cavalier & une Dame viennent implorer le secours de la Vérité , pour des motifs bien différens. Le Cavalier qui s'appelle Erasme , voudrait être débarrassé de Lucinde , c'est le nom de sa Dame. Lucinde reproche à Erasme une inconstance qui la désespère , & Erasme se plaint d'une fidélité qui l'importune. La Vérité récompense la Dame fidèle , & punit le Cavalier inconstant. A peine a-t-elle touché Lucinde d'une espece d'Egide (1), qu'elle tient dans

(1) C'est le miroir de la Vérité , que la Déesse tient à la main.

la main, que cette Amante, trop prévenue en faveur de son volage, reconnaît tous ses défauts & le méprise autant qu'elle l'a aimé ; la même Egide ouvrant les yeux au Cavalier, lui fait voir tout le prix de sa conquête. Il veut revenir à Lucinde ; mais elle le fuit comme un objet indigne de son attachement.

La Gazette vient se vanter aux yeux de la Vérité, d'avoir tenu sa place à Paris pendant son absence. Arlequin lui demande si elle gagne beaucoup d'argent, pour voir, dit-il, s'il se fera Gazette.

LA G A Z E T T E.

Le fond de la profession ne produit pas grand chose : mais il y a des revenans bons clandestins qui dédommagent. Je reçus ces jours passés trente pistoles d'un Abbé, pour mettre dans la Gazette, que la petite vérole ne lui avait pas gâté le teint. Un Médecin m'en a donné quatre, pour y mettre qu'un malade qu'il avait tué par une saignée, était mort par un qui proquo d'Apothicaire. S'il veut cacher tous ses meurtres au même prix, il sera bien-tôt ruiné.

La Gazette ajoute encore beaucoup de nouvelles critiques qui pouvaient avoir leur prix dans ce tems-là, & elle finit par celles-ci. (De Vienne.) Le Baron Chiprechelapre qu'on croyait noyé dans le Danube, par un désespoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours sain & sauf dans sa cave. (De Barbarie.) Il y a huit jours qu'un Cadi fit donner la bastonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourse de sequins, afin qu'il le favorisât dans un Procès dont il était juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

La GAZETTE.

Que n'évoquait-il son Procès en Europe? Il n'aurait pas eu affaire à des Juges barbares.

Une Coquette se plaint à la Vérité, des malheurs où elle n'est tombée que pour l'avoir trop suivie. La Vérité étonnée d'un pareil discours, lui en demande l'explication, La Coquette lui dit qu'elle s'est décriée partout pour avoir été trop sincère envers ses Amans, en leur déclarant tout ce qu'elle sentait pour eux, & qu'elle s'est fait mé-

X. v

priser pour avoir fait un aveu trop fidèle de son penchant aux plaisirs. La Vérité lui fait connaître qu'une pareille sincérité est un défaut, & qu'on peut prendre des plaisirs, sans perdre l'estime des honnêtes gens.

Deux Comédiens, l'un Français & l'autre Italien, prient la Vérité d'apprendre aux Auteurs à ne pas donner dans le faux; ils se blâment l'un l'autre, en paraissant se louer. Un Auteur survient, qui ne sachant pas qu'il parle devant des Comédiens, prie la Vérité de vouloir bien rendre ces Messieurs assez bons Acteurs, pour ne pas gâter ses Pièces, qu'il croit parfaites. Les Comédiens le traitent assez mal, quoiqu'il veuille chanter la palinodie, dès qu'il apprend qui ils sont; il repousse enfin l'outrage par l'outrage & enchevrit encore sur eux avec raison.

De tous les divers états qui viennent de passer sous les yeux d'Arlequin, celui de Comédien lui paraît le plus propre à faire son bonheur; trouvant l'Italien plus à son gré que le Français, il se détermine en faveur de la Troupe Italienne, & la Vérité ne manque pas d'approuver son choix.

L'Audience est interrompue par l'ar-

rivée du Portier de cette Déesse , qui accourt tout allarmé l'avertir qu'on va mettre le feu à son Palais, si elle ne quitte Paris. La Vérité fait disparaître cette demeure qu'elle n'avait choisie que pour faire plaisir à Arlequin, & pour lui donner lieu de faire un choix qui pût le rendre heureux. Un Commissaire qui venait chercher la Vérité pour la faire déloger, est très-surpris & très-mortifié qu'elle ne l'ait pas attendu. Une Troupe de gens qui s'étaient masqués pour brûler le Palais de la Vérité, ne l'y trouvant plus, se réjouissent de son évasion, & c'est par cette fête & par le Vaudeville suivant que finit la Piece.

VAUDEVILLE.

Le pauvre Lubin est un sot ,
Je le fais; mais je n'en dis mot,
Et je crois agir à merveille :
Car je suis époux comme lui ,
Et dès demain , dès aujourd'hui ,
Il peut m'arriver la pareille.



A Philis je fais un Galant ,
Je n'en dirai rien cependant ,
Et je crois agir à merveille ,

X vj

Car enfin que fait-on comment ;
Dès aujourd'hui , dès ce moment ,
Il peut m'arriver la pascille.

Cette Piece est de Romagnesi , qui a fait aussi la musique du Divertissement ; elle eut un grand succès. Quelques Critiques du tems prétendirent qu'elle ne le méritait pas. Quoiqu'il en soit , c'est toujours montrer beaucoup de talens , que de faire illusion jusques dans le Temple de la Vérité , Romagnesi qui réunissait à ceux d'Auteur & d'Acteur le talent d'un Danseur agréable , faisait encore à la fin de cette Piece beaucoup de plaisir dans le pas de Deux qu'il dansait habillé en Suisse avec Flaminia ; & Silvia habillée en Arlequine , n'en faisait pas moins dans l'Entrée qu'elle dansait avec Lelio fils , déguisé en Polichinel. Le Temple de la Vérité eut quatorze représentations.



L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

*Comédie en trois actes en prose ,**25 Juillet 1726. (1)*

ALBERTI veut marier son fils Lelio avec une jeune fille d'environ onze ans, que son pere en mourant a laissée sous sa tutelle avec cent mille écus de bien. Alberti trouve ce parti trop avantageux pour le laisser échapper ; mais par malheur son fils ne saurait se résoudre à l'accepter. Il est devenu amoureux de Flaminia, pendant quelques années qu'il a passées à Boulogne pour y faire les études. Il déclare à son pere qu'il ne sera jamais qu'à Flaminia. Alberti à qui la dot de cent mille écus tient fort au cœur, fait valoir en vain l'autorité de pere. Lelio persiste toujours dans sa résolution, ce qui oblige Alberti, de prendre le parti de faire observer toutes ses démarches. Comme son fils est encore jeune, il croit ne pouvoir mieux faire que de lui donner un Précepteur, jusqu'au tems du mariage qu'il a arrêté dans sa tête. Sa jeune Pupille ne le souhaite pas moins que

(1) La scène est à Venise.

lui, & s'en explique même à son Prétendu avec une vivacité convenable à son âge. Au premier bruit de ce mariage, Flaminia est partie de Boulogne avec son Valet Trivelin. Elle vient loger vis-à-vis la maison d'Alberti, ce qui occasionne un changement de théâtre dans le même acte. Flaminia s'informe de tout ce qui se passe chez Alberti, & ayant appris qu'il cherche un Précepteur pour son fils, elle prend la résolution de s'introduire chez son Amant sous une si galante métamorphose.

Dans le second acte, après une première scène dans laquelle Silvia donne des leçons à Henriette pour se faire aimer de Lelio, Flaminia paraît dans le fond de la place avec Trivelin; elle est travestie en Docteur, & voyant Alberti à portée de l'entendre, elle fait une scène très-vive avec son Valet transformé, comme elle, en Docteur; mais d'une classe inférieure. La scène roule sur les Grands Hommes de l'antiquité, dont Flaminia rabaisse les vertus par les défauts qui ont diminué leur gloire.

FLAMINIA, *sous le nom de Frédéric.*

Enfin tous ces Héros si vantés dans l'histoire,

Avec trop d'injustice ont acquis de la gloire ;
Des défauts éclatans les rendent odieux ,
Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux.
Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie
A la noire fureur , l'ambition , l'envie.
Plus grand qu'eux mille fois , pur dans mes
actions ,
Je fais morigener , dompter mes passions.

TRIVELIN.

Oui , vous êtes vraiment plus sage qu'on ne
pense ,
La modération & sur-tout le silence
Est la grande vertu qu'en vous on voit bril-
ler ;
Vous avez le talent de ne gueres parler. . . .
Morbleu , tous vos discours ne font que me
confondre ,
On n'a pas seulement le tems de vous répon-
dre.

Alberti qui n'a pas perdu un mot de
ce Docte babil , croit ne pouvoir rien
faire de mieux , que de donner le faux
Docteur pour Précepteur à son fils. Fla-
minia , sous le nom de Frédérico , ac-
cepte la proposition qu'il lui en fait ;
mais Lelio se révolte au seul nom de
Précepteur. Il cesse bien-tôt d'être re-

belle aux ordres de son pere , il voit sa chere Flaminia dans ce Précepteur , dont le seul nom lui faisait horreur. Cette reconnaissance n'éclate point aux yeux d'Alberti , qui attribue à l'autorité de pere ce qui n'est qu'un effet de ce même amour qu'il voudrait éteindre dans le cœur de son fils. Il rentre chez lui après avoir ordonné au Disciple , d'avoir une entiere déférence aux préceptes du nouveau Docteur. Henriette recommande au faux Frédé-rico , de disposer le cœur de son Eleve à bien aimer celle qui doit être son épouse. Frédé-rico ne manque pas de lui faire cette leçon d'une maniere équivoque , & qui n'a que Flaminia pour objet. Silvia n'a pas plutôt vu le beau Précepteur , qu'elle en devient amoureuse , & paraît dans une agitation dont elle est allarmée ; elle ne peut bannir de sa mémoire la charmante idée de l'aimable Précepteur qu'elle vient de voir.

Le soin de sa gloire la détermine à prier son pere de le renvoyer. Lelio à qui elle en parle en est très-allarmé , il la prie très-sérieusement de lui laisser son cher Frédé-rico. Alberti vient , & les fait sortir tous deux pour parler

secrètement à Frédéric. Cette précaution irrite la curiosité de Silvia, & la fait résoudre à se cacher pour entendre cette conversation, où elle doit avoir plus de part qu'elle ne pense ; en effet, Alberti charmé d'avoir dans sa maison un trésor aussi précieux que ce nouveau Précepteur, lui propose pour le fixer chez lui, de vouloir bien devenir son gendre, en épousant Silvia. Frédéric lui répond d'une manière équivoque, qu'il sera trop heureux de pouvoir entrer dans sa famille. Silvia n'a pas plutôt entendu cette réponse, qu'elle sort de l'endroit où elle était cachée, pour assurer son pere qu'elle n'aura jamais d'autre volonté que la sienne.

Trivelin arrivé travesti en Spadassin, il est chargé d'une lettre qui s'adresse au Seigneur Alberti, & qui le somme de se trouver en certain lieu & à certaine heure, l'épée à la main, avec un inconnu qui se dit mortellement offensé. Frédéric qui a concerté ce nouvel incident avec Trivelin, lui donne un soufflet, & le charge de dire à celui qui l'envoie, qu'il aura affaire à lui, & qu'il est prêt à prendre la place du Seigneur Alberti, qui n'est pas homme d'épée. Autre incident : Horace,

oncle de Flaminia , ayant appris la disparition de sa niece , est parti de Boulogne pour Venise ; il a reconnu Trivelin malgré son déguisement en Spadassin. Instruit de tout ce qui se passe au sujet de Flaminia , il en veut demander raison à Alberti ; de sorte que le faux Frédéric , est bien surpris de se trouver l'épée à la main avec son oncle. Silvia est bien plus étonnée de voir que Frédéric & Flaminia ne font qu'une même personne. Enfin , les Amans & les Parens sont d'accord , & la Pièce est terminée par une fête de Gondoliers.

Cette Comédie fut bien reçue du Public ; elle ne fut cependant jouée que huit fois , parce que le dénouement ne parut pas assez clair aux Spectateurs , qui n'étant point instruits du motif du défi qu'Horace fait à Alberti , ne purent goûter la situation où Flaminia se trouve lorsque sous le nom de Frédéric elle met l'épée à la main contre son oncle. Cette Comédie est de M. Guellette , Auteur , dont nous avons déjà parlé , & dont nous aurons encore occasion de parler avec éloge.



LES COMÉDIENS ESCLAVES.

Prologue en prose , suivi d'Arlequin toujours Arlequin , Comédie Française , dans le goût Italien , d'Arcagambis , Tragédie Burlesque , & de l'Occasion , Opéra-Comique , 1^{re} Août 1726.

UNE Troupe de Comédiens a été jetée par l'orage , sur les côtes du Royaume de Maroc. Arlequin , le Docteur , Pantalon & Scaramouche , paraissent d'abord escortés par un Turc , commis à leur garde ; il augmente encore leur frayeur en leur apprenant que le plus grand plaisir du Roi de Maroc , est de s'amuser à couper des têtes. Mais il les console un peu , en leur disant que s'ils peuvent trouver le secret de le divertir , ils défarmeront sa férocité. Ce Prince arrive au bruit des trompettes. Le Turc qui vient d'effrayer & de consoler les Comédiens esclaves , les épouvante plus que jamais en leur faisant entendre que ces trompettes annoncent que le Roi est en colere. Ils se jettent à ses pieds , parlent tous à la fois , leurs cris l'importunent , & il de-

mande le sabre pour trancher la tête aux étrangers ; mais le Turc consolateur, leur dit que cette demande est de bon augure pour eux, parce que leur Maître, lorsqu'il est véritablement irrité, ne se soucie pas de quel sabre il se sert pour faire sauter les têtes.

Les pauvres Esclaves n'oublient rien pour tâcher de divertir leur nouveau Maître, ils chantent tous à la fois, ils gesticulent, ils rient, ils gambadent, mais tout cela ne divertit point le Roi ; il leur demande qui ils sont ; ils lui répondent qu'ils sont Comédiens ; & comme il ignore ce que c'est que la Comédie, ils lui en donnent une idée telle qu'elle est représentée à Paris. Ils la divisent en trois genres ; savoir la Comédie Italienne, la Tragédie & l'Opéra-Comique. Le Roi de Maroc leur ordonne de lui donner sur le champ ces trois spectacles, & leur promet non-seulement la vie, mais encore la liberté, s'ils peuvent parvenir à l'amuser agréablement. Ils commencent par la Pièce suivante.



ARLEQUIN

TOUJOURS ARLEQUIN.

ARLEQUIN amoureux de Colette & prêt à l'épouser préféablement à son Rival, se trouve pour son malheur dans le chemin de ceux que le Roi de Naples a chargé d'ennivrer un Paysan, pour divertir son fils qui est accablé d'une langueur mortelle. Ils portent avec eux des verres & des bouteilles, dont une est remplie d'un vin somnifere. Ils font boire plusieurs fois Arlequin à la santé de Colette, & le vin ne tarde pas à faire son effet; on le quitte, il s'endort: on revient sur le champ, & on l'emporte dans la léthargie au Palais du Roi de Naples. Le théâtre change & représente un riche appartement, au fond duquel il y a un Trône. On voit Arlequin dormant dans un fauteuil. Pendant son sommeil il rêve à sa chere Collette, à qui il croit parler. Il s'éveille enfin & croit rêver encore, à la vue des habits de noces dont Collette lui a fait présent. Mais sa surprise est bien plus grande, quand

il jette les yeux sur le superbe ameublement de sa chambre, sur le Trône qu'on y a élevé, & sur les Courtisans qui l'environnent. On le fait monter au Trône malgré lui, après lui avoir fait entendre qu'il est Alphonse, Roi de Naples, marié à Rosalde. Il a beau leur protester qu'il est Arlequin, & qu'il ne veut point d'autre femme que sa chère Collette qu'il va épouser; on le traîne jusqu'au Trône, où il doit donner audience aux Ambassadeurs. Au bruit des trompettes il en dégringole, & fait divers lazzi. Enfin il reçoit l'Ambassadeur du Roi de Garbe; qui donne lieu à beaucoup de plaisanteries par son begayement.

Un des camarades d'Arlequin vient le féliciter sur sa nouvelle fortune, & lui parle d'un bon vin dont il va boire à sa santé avec ses anciens amis. Arlequin ne peut y tenir, & encore moins à un plat de macarons que l'on va manger sans lui; il se dépouille de ses habits royaux pour suivre son cher camarade de macarons; mais on l'en empêche. A ce camarade succede Collette, qui lui reproche son infidélité, & qui lui dit en colere, qu'elle va s'en venger en épousant son Rival, comme il a

Épouse Rosalde. Il a beau lui jurer qu'il n'en est rien, il ne la persuade pas ; il se retire & l'on ne veut pas lui permettre de la suivre. Pour comble de malheur, on vient lui annoncer que les ennemis sont aux portes de la Ville, & que ses sujets allarmés ont besoin de sa présence. Il répond qu'il ne veut pas se faire tuer pour eux. Au bruit des trompettes & de quelques coups de fusil, la peur lui prêtant des aîles, il se sauve malgré les efforts de ceux qui veulent le retenir. Il va chercher son aimable Colette. Le théâtre change encore pendant sa fuite, & représente le hameau où on l'a pris. Son Rival presse Colette de lui donner la main, pour se venger d'un infidele. Colette lui répond qu'elle se donne à lui par dépit, & qu'elle lui gardera sa foi tant qu'elle ne reverra pas Arlequin. A peine a-t-elle fait cette réponse au nouvel Amant, qui la presse de se donner à lui, qu'Arlequin revient. Il se justifie, & l'arrivée d'un Courtisan qui vient lui donner mille écus de la part du Roi, pour le consoler du tour qu'on lui a joué, acheve de lui rendre toute son innocence auprès de Colette. La Piece finit

par leur nôce , qui est célébrée par des chants & par des danses.

VAUDEVILLE.

Des doux plaisirs faire usage ,
Jouer de la liberté ;
Avoir toujours en partage
De l'argent , de la santé ,
Un mari discret & sage ,
Un bon ami dans sa maison ,
Et non , non ; non ,
Je n'en veux pas davantage.



L'autre jour dans un bocage
J'entrai seule avec Colin ,
Il me tint un doux langage ,
Me baïsa cent fois la main ;
Vous aimez le badinage ,
Sortons , lui dis-je , mon mignon ,
Et non , non , non ,
Je n'en veux pas davantage.

Le sujet de cette Piece a été très-souvent mis au théâtre sous le nom de l'Avanture du Duc de Bourgogne. Le Pere du Cerceau , Jésuite , en donna une excellente Comédie au Collège de Louis le Grand , intitulée *les Incommodités de la*

la Grandeur. Elle fut peu de jours après, jouée devant le Roi, au Palais des Thuilleries, par les Pensionnaires de ce Collège, du nombre desquels étaient M. le Duc de la Tremoille, M. de Mortemmar, & M. de Charost. Quant à celle du Théâtre Italien, elle fut trouvée la plus foible des trois Comédies qui furent jouées ensemble; elle ne laissa pas cependant que de faire beaucoup de plaisir par le jeu de Thomassin, qui s'y surpassa.

ARCAGAMBIS.

Tragédie Burlesque, en un acte, en vers,
1726. (1)

HIERBAS, confident de Gargame, représente à ce Prince le danger auquel il s'expose, en voulant enlever au Roi Arcagambis, la Princesse Thamine qui est destinée à la couche de ce Monarque. Il lui reproche son ingratitude envers un Prince qui le comble tous les jours d'honneurs & de bienfaits.

(1) La scène est dans le Palais du Roi.

Tome II.

Y.

G A R G A M E.

Je fais bien que j'ai tort.

H I E R B A S.

Le cœur de la Princesse au vôtre est-il soumis ?

En sera-t-on aimé ?

G A R G A M E.

N'en doutez point.

H I E R B A S.

Tampis.

G A R G A M E.

Quoi donc ! ne fais-tu pas qu'une Reine est ma mère ?

H I E R B A S.

Oui, mais vous ignorez quel était votre père.

Arcagambis fait arrêter Gargame, qui, étonné d'un ordre si peu prévu, lui en demande la raison ; à quoi Arcagambis se contente de répondre :

Gardez, obéissez, je n'ai rien à lui dire.

GARGAME, *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a su ma trahison.

HIERBAS,

Et moi qui n'en suis point, on me mène en prison.

Nabotas demande au Roi, le sujet de l'emprisonnement de Gargame.

NABOTAS,

Pourquoi sans l'écouter l'avez-vous condamné ?

Ciel ! dans quelle frayeur votre courroux me plonge !

Quelle en est la raison ? Qui vous y porte ?

ARCAGAMBIS,

Un fonge.

Ecoute, Nabotas ; les Ombres de la nuit

M'invitaient à goûter le repos qui la suit ;

Lorsqu'au fond de mon cœur une voix effrayante,

A répandu soudain le trouble & l'épouvante.

J'ai cru voir un Guerrier menaçant, furieux,

Le glaive dans la main, le courroux dans les yeux,

Contre moi conduisant une nombreuse armée,

Y ij

Inspirer la terreur à ma Garde alarmée :

C'était Gargame ; ô Dieux ! j'en tremble en
cor d'effroi :

Sur mon Trône l'ingrat s'est assis malgré
moi,

Et cédant aux transports d'une aveugle ten-
sion d'effroi, d'un charnel

Lui-même a présenté le sceptre à la Prin-
cesse.

Thamire l'a reçu, mais par un coup du
fort,

En recevant le sceptre, elle a reçu la mort ;
Et dans le même instant, l'Usurpateur per-
fide

A plongé dans mon sein un acier homi-
cide ;

J'ai passé le Cocyte & le noir Acheron ,
Et le songe à finir par un coup de canon.

Thamire vient le plaindre à Arca-
gambis, de l'emprisonnement de Gar-
game,

ARCAGAMBIS, étonné,
Quel secret intérêt vous force ?...

THAMIRE.

Je l'adore ;

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorez, & moi ?...

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.

Arcagambis irrité, jure la mort de Gargame & se retire.

Thétonice est surprise de l'aveu que Thamire vient de faire à Arcagambis de son amour pour Gargame.

T H E T O N I C E.

Mais deviez-vous, Madame, faire de cet amour l'aveu trop indiscret ?

T H A M I R E.

Je suis femme, & tu veux que je garde un secret.

Arcagambis entraîné par son amour, revient auprès de Thamire qui le fuit, ce qui le fait persister dans le dessein de se venger d'elle par la mort de son Rival. Nabotas vient lui dire que Gargame lui demande un moment d'audience. Arcagambis ordonne qu'on le fasse entrer ; lorsqu'il le voit, il lui reproche ses perfidies & l'incertitude de sa naissance.

G A R G A M E.

Tous ceux qu'à de hauts faits le Ciel a destinés,

Y iij

N'apprennent que bien tard de quel pere ils
sont nés ;

Mais je connais ma mere , & je fais qu'elle
est Reine ;

Et du moins d'un côté ma naissance est cer-
taine :

Pour l'autre c'est à vous de m'en rendre éclair-
ci ,

Et ce seul intérêt me conduisait ici.

Si tu veux de ton sort pénétrer le mystere ,

Au grand Arcagambis va demander ton pere ,

Me dit Panthésilée.

ARCAGAMBIS.

Hélas ! qu'ai-je entendu !

Quel trouble dans mes sens ce nom a répan-
du !

Panthésilée ! ô Ciel !

GARGAME.

D'où vient cette surprise ?

Me dire son fils , Seigneur , tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis ?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS.

Abandonné

GARGAME.

Moi, votre fils!

Arcagambis fait en peu de mots l'histoire de son amour & de son mariage clandestin avec Panthéfilée. Il raconte comment l'ayant trouvée dans une forêt, fuyant un Sanglier furieux, il l'avait garantie de la mort. Voici comment il s'exprime.

Je vole à son secours, & d'une main hardie,
Je triomphe du monstre & le laisse sans vie.
Sans perdre un seul instant, respectueux Vain-
queur,
J'apporte à ses genoux & la hure & mon
cœur.

Ce prompt secours fut suivi d'un hy-
men plus prompt encore. La forêt ser-
vit de Temple, & le gazon de Lit nup-
tial; on doit le préfumer par ces vers:

O souvenir charmant du prix de mes tra-
vaux!
L'Hymen n'est pas toujours entouré de flam-
beaux;

Yiv

Le Temple était trop loin, & sans cérémonie,

Cette Reine avec moi consentit d'être unie.

Arcagambis déclare & fait reconnaître Gargame, pour héritier présomptif de la couronne; mais il n'est pas long-tems à s'en repentir. Gargame ne veut pas lui céder Thamire. Ils s'emportent tous deux en ces termes.

A R C A G A M B I S.

Dieux! je n'ai plus de fils!

G A R G A M E.

Dieux! je n'ai plus de père!

Gargame fort tout transporté, en disant :

Adieu... je vais Seigneur... dans ce péril extrême...

Que vais-je faire? Hélas! je l'ignore moi-même.

Arcagambis ordonne à Nabotas, d'aller s'opposer aux desseins de Gargame, & fait ensuite un monologue dans lequel l'Amour & la Nature combattent, sans qu'aucun des deux l'ait emporté sur l'autre, lorsque Thétonic & Hierbas viennent l'interrompre.

THETONICE.

Ah ! Seigneur, écoutez.

HIERBAS.

Seigneur, daignez m'enten-

THETONICE.

Je viens vous informer.

HIERBAS.

Je viens pour vous appren-

THETONICE.

Thamire au désespoir. . . .

HIERBAS.

Le Prince malheureux. :

ARCAGAMBIS.

*Parlez l'un après l'autre, ou taisez-vous tous
deux.*

HIERBAS.

*Animé des transports qu'un tendre amour ins-
pire,*

*Le Prince en vous quittant a couru chez Tha-
mire ;*

Nabotas, de la porte ayant su s'emparer,

*Lui dit : on n'entre pas, . . . & moi je veux
entrer,*

Yv

Répond, on l'attaquant, votre fils en furie,
Et dans le même instant le prive de la vie.

Thetonice & Hierbas lui racontent
ensuite ce qui s'est passé chez la Prin-
cesse.

THETONICE.

Au bruit qu'on avait fait, la Princesse-étonnée,
Croyant que vous veniez presser votre Hyme-
menée,

Rencontre par malheur un poignard sous sa
main,

Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux !

HIERBAS.

Gargame arrivant, la voit pâle & san-
glante ;

Dans quel funeste état trouvais-je mon Amante,

Lui dit-il.

THETONICE.

Ah ! j'ai cru voir arriver le Roi.

Lui dit-elle.

HIERBAS.

Il fallait croire que c'était moi,

Lui dit-il ; Je vous perds, adorable Thémire,

Elle veut lui répondre, & soudain elle ex-
pire.

Arcagambis se tue de désespoir. Gargame après avoir fait une scène dans le goût de la dernière d'Andromaque, veut se tuer aussi; on l'en empêche, en lui remontrant qu'il doit se conserver pour ses sujets. Il finit la Pièce par ces vers :

Il faut donc m'immoler en me tuant pas.

L' O C C A S I O N.

Opéra-Comique en un acte, en prose & en Vaudevilles, 1726.

L'OCCASION personifiée ouvre la scène, elle est poursuivie d'une troupe de gens qui ont besoin de son secours, & qui chantent en courant après elle :

Non, non, n'espérez pas de nous tromper,

Ne croyez pas nous échapper.

Un des poursuivans la saisit par un roudet de cheveux, elle proteste qu'elle ne rendra service à aucun d'eux, si on ne la laisse en liberté; elle consent cependant qu'on la garde à vue. Après avoir obtenu ce qu'elle demande, elle donne audience à tout le monde, ce qui donne lieu à plusieurs scènes ingénieuses.

nieuses. Une petite fille vient implorer son secours.

LOLOTTE.

Je suis dans ma treizieme année, & cependant vous ne vous êtes pas offerte à moi, je vous cherche & vous me fuyez. Que vous ai-je fait pour me traiter si mal? Depuis le jour que j'ai trouvé l'occasion de plaire à un jeune Ecolier de droit qui vient faire des cadrilles chez nous, je n'ai pu trouver encore celle de lui dire qu'il m'a plu; il est vrai que ma mere me couvre des yeux.

AIR : Je ne suis né ni Roi ni Prince.

A mes desirs elle est contraire,

Mais elle cherche encor à plaire;

Je voudrais bien avoir mon tour.

N'a-t-elle pas mauvaise grace?

Elle veut bien faire l'amour,

Et ne veut pas que je le fasse.

L'OCCASION.

Elle a tort, & vous devez suivre l'exemple qu'elle vous donne.

LOLOTTE.

Il n'y a rien de si juste, ce me semble.

L'OCCASION.

Que voulez-vous que je fasse à cela pour vous ?

LOLOTTE.

Cela n'est pas difficile à deviner ; je voudrais trouver l'occasion de tromper la vigilance de ma mère, & de voir mon Amant en secret. Il ne tient qu'à vous de me procurer cet amusement.

L'OCCASION.

Je puis aisément vous satisfaire ; mais pourquoi me demandez-vous cela ?

LOLOTTE.

C'est que je suis curieuse de voir s'il est aussi timide en particulier, qu'il l'est devant le monde ; il ne me parle que par signes, cela ne me contente pas.

L'OCCASION.

Vous avez raison : eh bien, ma Petite, je vous promets de procurer bien-tôt à votre Amant, l'occasion de vous parler autrement que par signes ; mais s'il n'en profite pas, ce ne sera pas ma faute.

LOLOTTE.

Allez, allez, Mademoiselle, laissez-moi faire.

AIR : *Menuet d'Hésionne.*

Je sors d'ici pour vous attendre,
Permettez-moi ce doux plaisir ;
S'il n'a pas l'espoir de vous prendre,
Moi je saurai bien vous saisir.

Un Chevalier reproche à l'Occasion,
qu'il ne la trouve jamais.

L'OCCASION.

Pourquoi me cherchez-vous ?

Le CHEVALIER.

Je voudrais trouver l'occasion d'entrer en quelque place, où je devins utile à l'État, c'est mon ambition ; je ne cherche point à me mettre en crédit, ni à augmenter mes richesses, mais à pouvoir rendre service à ma Patrie.

L'OCCASION.

Voilà une façon de penser bien estimable, je vous servirai de tout mon pouvoir ; aimeriez-vous la guerre, par exemple ?

Le CHEVALIER.

Mais j'ai du cœur comme un autre ; cependant je suis bien délicat , & j'aurais bien de la peine à en soutenir les fatigues ; de plus un coup de canon vient , qui vous rend sur le champ inutile au Royaume.

L'OCCASION.

Eh bien , prenez le parti de la Finance ; un homme qui les administre bien , se fait généralement aimer & estimer.

Le CHEVALIER.

Non , je ne veux point mettre mon équité à une pareille épreuve ; d'ailleurs je ne fais point assez d'arithmétique.

L'OCCASION.

Suivez les affaires du Prince , vous aurez peut-être dans la suite une place dans les Conseils , & c'est alors que vos sages avis seront d'une grande utilité.

Le CHEVALIER.

Oh ! je n'entends rien aux affaires , & je suis si vif , que je ne saurais m'attacher.

L'OCCASION.

Que voulez-vous donc faire ? Donnez-vous à l'étude des Beaux - Arts , d'autres que vous se font estimer par-là.

Le CHEVALIER.

Bon , bon , si je devenais savant , je ne pourrais plus fréquenter personne ; je n'aurais qu'à parler de science pour n'être plus entendu d'aucune compagnie.

L'OCCASION.

Et comment voulez-vous donc être utile à l'Etat , si vous n'êtes propre à rien.

AIR : *Quand Moïse fit défense.*

Vous n'êtes point pour la guerre.

Le CHEVALIER.

Non parbleu , c'est trop risquer.

L'OCCASION.

L'étude ne peut vous plaire.

Le CHEVALIER.

Je ne saurais m'appliquer.

L'OCCASION.

Vous fuyez la politique.

Le CHEVALIER.

J'en ignore la pratique.

L'OCCASION.

Puisque rien n'est votre fait

Prenez le petit collet.

Le CHEVALIER.

Oh pour cela non, il ne me sied
point, & je suis beaucoup mieux en
Cavalier.

L'OCCASION.

Voulez-vous m'en croire ? Vous ne
pouvez être bon qu'auprès du beau
sexe. Employez-vous auprès des Dames.

AIR: Menuet d'Hésione.

Que les beautés les plus cruelles,

De vous seul reçoivent la loi ;

Qui peut se rendre utile aux belles ;

Trouve toujours assez d'emploi.

Le Chevalier dit qu'il y a déjà trop
long-tems qu'il s'occupe de cet emploi.
Nigaudin vient aussi faire ses plaintes
à l'Occasion, sa scène n'est autre que
le Conte de Nicaise. Elle est suivie de
celle d'une Coquette un peu sur le re-

tour, qui cherche un mari. L'Occasion lui fait connaître que sa trop grande facilité lui a fait perdre l'occasion.

CLIMENE.

Comment, je n'ai donc plus d'espoir d'être mariée?

L'OCCASION.

Si vous êtes riche, vous pourrez trouver quelque garçon ruiné.

CLIMENE.

Je n'en veux point. Ne ferai-je pas mieux d'aller à l'Opéra?

L'OCCASION.

Pourquoi faire?

CLIMENE.

Ce qu'on y fait ordinairement, chanter & danser; vous pourriez m'y rendre quelque service.

L'OCCASION.

AIR: *Je ne suis né ni Roi, ni Prince.*

Non, ce n'est point dans les coulisses

Que l'Hymen trouve des auspices;

Si vous allez à l'Opéra,

Que ce soit pour d'autres affaires;

Car jamais dans ce pays-là,

Je ne fais gagner les Notaires.

A peine Climene est sortie, que l'Occasion s'apperçoit qu'on a négligé de l'observer; elle profite du moment & s'enfuit. Tous les Acteurs de la Piece se rassemblent, & forment un Diver-tissement de danses & de chants qui est terminé par un Vaudeville.

V A U D E V I L L E.

Ma mere avec rigueur m'ordonne,
Quand elle me sermone,
De ne point voir mon jeune Amant;
Pour moi c'est un fâcheux moment,
Mais on l'attrapera,
Et pendant qu'elle dormira,
Mon Amant veillera,
Et dans ce moment-là,
L'occasion est bonne.



Quoiqu'avec art Manon fredonne,
Jusqu'à présent personne
Ne s'est déclaré son Amant,
Pour meubler son appartement.
Son malheur cessera,
Son mérite la produira;
Elle est à l'Opéra,
Et dans ce pays-là,
L'occasion est bonne.

Le Roi de Maroc devant lequel ces trois Pieces ont été représentées par les Comédiens Esclaves, leur témoigne qu'elles lui ont fait plaisir, & en reconnaissance il leur rend la liberté comme il l'avait promis dans le Prologue.

L'idée de cet ambigu est de Riccoboni pere ; elle a été exécutée par Dominique Romagnesi & Riccoboni le fils. Ce Spectacle complet eut un succès qui ne le fut pas moins. La Tragédie Burlesque fit sur-tout le plus grand plaisir. Elle eut avec justice la préférence sur les autres, dont on ne l'a cependant jamais séparée ; si ce n'est le dernier acte de l'Opéra-Comique qui fut supprimé aux reprises. Il n'a point été imprimé. Le Dictionnaire des Théâtres toujours exact à son ordinaire, prétend que les *Comédiens Esclaves* n'ont pas été imprimés, & il en donne un Extrait aussi long que la Piece même, ce qu'il aurait pu s'épargner en consultant le sixieme volume du nouveau Théâtre Italien, qui commence par le Prologue. Les airs & les symphonies sont de Mouret ; elles ne firent pas moins de plaisir que les trois Pieces, qui eurent dix-huit représentations

Avant le départ pour Fontainebleau, qui furent ensuite reprises pendant presque tout l'hiver, & qui ont fait pendant long-temps partie du fond du Spectacle Italien.

Fin du second Volume.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume.

A.

| | |
|--|-----------|
| A GNÈS de Chaillot, | page 173. |
| <i>Amadis le cadet,</i> | 258. |
| <i>Amour Précepteur,</i> | 493. |
| <i>Arcagambis,</i> | 505. |
| <i>Arlequin Persée,</i> | 120. |
| <i>Arlequin toujours Arlequin,</i> | 501. |
| <i>Armide,</i> | 313. |
| <i>Avantures du Camp de Porché-Fontaine,</i> | 114. |

B.

| | |
|-------------------------------|------|
| B ELPHEGOR, | 1. |
| <i>Besoin d'aimer,</i> | 191. |
| <i>Biffoni, (histoire de)</i> | 160. |

C.

| | |
|----------------------------|------|
| C AHOS, | 394. |
| <i>Capricieuse,</i> | 472. |
| <i>Chevalier errant,</i> | 462. |
| <i>Comédiens esclaves,</i> | 492. |

D.

| | |
|-------------------------|-----------|
| D EDAIN affecté, | page 293. |
| Départ des Comédiens, | 186. |

E.

| | |
|---------------------------------|------|
| E MBARRAS des richesses, | 379. |
|---------------------------------|------|

F.

| | |
|-------------------------|------|
| F AUCON, | 320. |
| Fausse Suivante, | 276. |
| Fleuve d'Oubli, | 22. |
| Fuselier, (histoire de) | 271. |

H.

| | |
|------------------------------|------|
| H ÉRITIER de Village, | 410. |
| Homme Marin, | 479. |

I.

| | |
|----------------------|------|
| I ALOUX, | 217. |
| Illustre Aventurier, | 241. |
| Ile des Esclaves, | 344. |

M.

| | |
|---|------|
| M ARIAGE entre les Vivans & les Morts, | 75. |
| Mauvais ménage, | 361. |

N.

| | |
|-------------------|------|
| N AUFRAGE, | 495. |
|-------------------|------|

| | |
|--|------|
| OCCASION , page 516, | |
| <i>Ouverture du théâtre, & Compliment en</i> | |
| <i>1722,</i> | 79. |
| <i>Ouverture & Compliment en 1725,</i> | 357. |
| <i>Ouverture en 1726,</i> | 471. |

P.

| | |
|-------------------------------|------|
| PARODIE , | 163. |
| <i>Poliphème,</i> | 94. |
| <i>Prince travesti, R.</i> | 241. |
| RETOUR de la Tragédie, | 417. |
| <i>Romagnesi, (début de)</i> | 359. |

S.

| | |
|---------------------------------------|------|
| SAUVAGES , (dansans au Théâtre | |
| <i>Italien)</i> | 414. |
| <i>Serdeau des Théâtres,</i> | 137. |
| <i>Surprise de l'Amour,</i> | 81. |

T.

| | |
|-----------------------------|------|
| TEMPLE de la Vérité, | 482. |
| <i>Timon Misanthrope,</i> | 40. |
| <i>Tour de Carnaval,</i> | 433. |

V.

| | |
|-------------------------|------|
| VEUVE Coquette, | 36. |
| <i>Veuve à la mode,</i> | 448. |
| <i>Veuve Coquette.</i> | 448. |

Fin de la Table.



UNS. 168 c. 24



